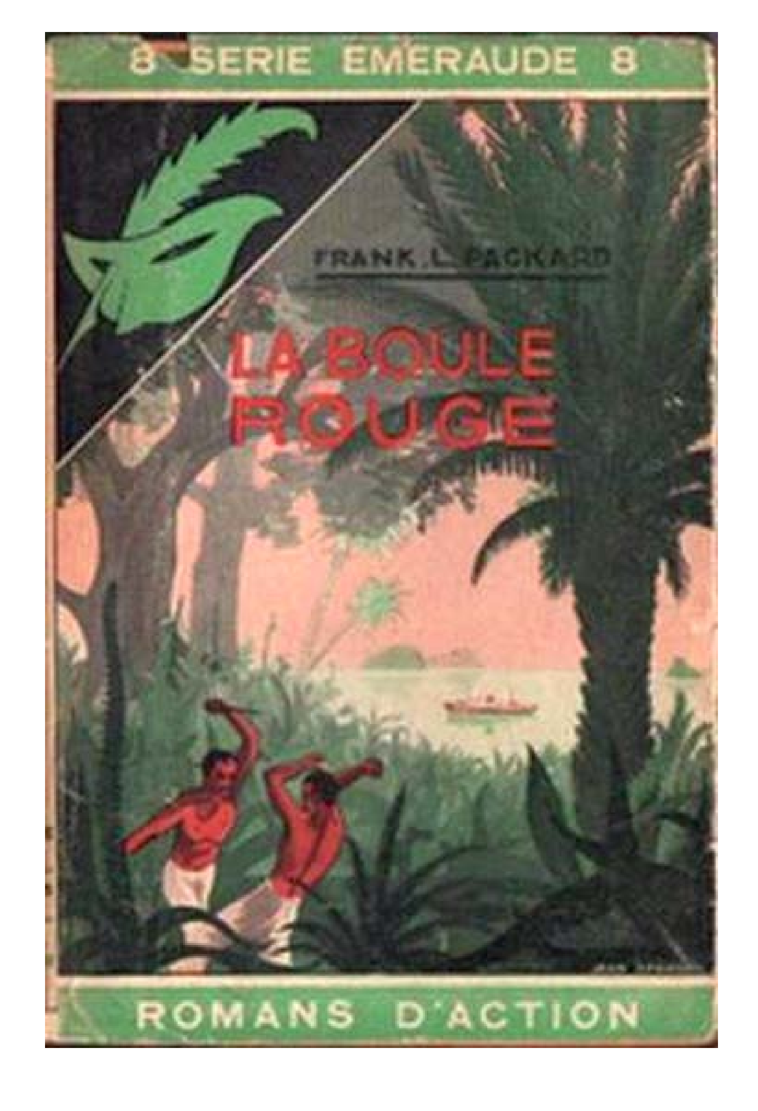
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Frank L. Packard

LA BOULE ROUGE

The Purple Ball
1933
Traduit par Marguerite Vabre

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

LE COMMANDANT

À l'avant la cloche du *Nepenthe* piqua deux : neuf heures du soir.

Owen Heath, tout en traversant le pont, jeta un regard par la porte ouverte, sur la pièce du yacht qui servait à la fois de bar et de fumoir. Les quatre invités mâles jouaient au bridge, comme d'habitude. Il haussa les épaules. Ceux-là ne faisaient que jouer au bridge et boire. Ils buvaient continuellement. Cela ne le regardait pas, il était seulement commandant temporaire du *Nepenthe*, mais il eut été normal qu'ils désirent de temps en temps emplir leurs poumons d'air pur, surtout par cette splendide nuit étoilée. Quel drôle de voyage et quels curieux passagers ! Il y avait pourtant une exception.

Les yeux d'Owen parcoururent le pont désert. Les quatre joueurs n'étaient pas les seuls à qui les merveilles d'une admirable nuit tropicale étaient indifférentes. Il fut désappointé. N'avait-il pas espéré qu'une de ces chaises transatlantiques serait occupée ? Et, pour être plus précis, qu'elle serait occupée par Doris Carroll ? Elle ne l'était pas… La mer semblait un drap d'argent sous la clarté de la pleine lune. Il y avait à peine une ondulation sur l'eau. Quel dommage de manquer pareil enchantement ! Il fit une petite grimace moqueuse. Ces chaises étaient bien tentantes.

Le bruit de la T.S.F. se fit entendre au pont supérieur. Roach devait envoyer quelque message sans but à travers les

airs – étaient-ils sans but ? En face de lui se trouvait la porte du salon de repos. Cette porte était fermée, mais il entendait marcher la radio. Le poste le plus moderne, ondes longues et courtes, était niché dans ce petit coin bien meublé. Peut-être était-elle là ? En tous cas il y avait quelqu'un.

Il traversa le pont, ouvrit la porte, et s'arrêta brusquement sur le seuil en entendant ces mots sortir de l'appareil :

« … sauvagement assassiné… on évalue à trois ou quatre millions le… »

Une confusion s'ensuivit : bribes de chansons, rugissements d'orchestres, cri aigu de quelque instrument, fragments de réclame. Il porta instinctivement la main à ses oreilles. Ce n'était par Doris Carroll qui était là, c'était Mme Stavert. Elle manipulait l'appareil avec frénésie et semblait exaspérée. Mais comme Owen venait à ses côtés, elle arrêta la radio et le regarda.

— Quelle horreur, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle.

Il sourit.

— Vous voulez parler du meurtre dont on donnait la nouvelle quand je suis entré ?

— Non, il ne s'agit pas de cela. Je parle de cette soirée. Elle est épouvantable, absolument scandaleuse. Ce meurtre est horrible aussi, naturellement.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il. J'ai seulement entendu que quelqu'un avait été sauvagement assassiné et cela pour quelque chose qui valait de trois à quatre millions.

— C'est aussi ce que j'ai entendu, dit-elle. C'est venu de je ne sais où et a disparu de même. J'essayais de le retrouver

quand vous êtes entré, mais en vain. Ne rapportez pas à M. Morlan la confession que je vais vous faire, capitaine Heath, mais, depuis que nous avons quitté Singapour, il y a deux semaines, c'est la première fois que j'éprouve quelque chose qui ressemble à un frisson, et je suis furieuse de n'avoir pu entendre jusqu'au bout.

— Est-ce si ennuyeux que cela ? dit Owen sympathique. Non, je ne dirai rien. Voulez-vous que nous essayions encore une fois ?

— Essayez si vous voulez, dit-elle avec un geste vers le poste indiquant son exaspération. Mais si vous avez quelque chose ce sera trop tard. C'était probablement une courte information et le perroquet qui est maintenant devant le micro doit développer longuement l'état des dettes internationales, ou parler des conditions posées aux Esquimaux par la Société des Nations pour les admettre dans son sein, ou dire quelque chose d'aussi intéressant.

Owen observa un moment son interlocutrice, faisant malgré lui la grimace. Myrna Stavert n'était pas une femme ordinaire. De cela il était sûr. Mais ce qu'elle était exactement, il n'était pas encore capable de le définir. Elle était assez plaisante, jeune, certainement pas plus de trente ans, et sa mince silhouette élégante se paraît de robes qui devaient être fort coûteuses. Elle était aussi, sans nul doute, intelligente et d'esprit vif. Jolie ? Non. Il l'aurait plutôt trouvée belle. Il y avait quelque chose de masculin dans le ferme dessin de sa bouche et de son menton carré. Une certaine fixité, aux aguets derrière les beaux yeux sombres, semblait leur enlever un peu de leur féminité.

— Oui, admit-il. Je crois que vous avez raison. Vous n'avez pas de chance de manquer ainsi le frisson espéré. Je

souhaite cependant que vous ne m'en veuilliez pas personnellement de ce que ce voyage, jusqu'ici, ait été si… si peu intéressant.

— Si peu intéressant. Elle fumait une cigarette, aspirait profondément la fumée et la renvoyait lentement. C'est la vieille histoire de la familiarité qui engendre le mépris, n'est-ce pas ? Naturellement, je ne vous en veux pas. Vous ne pouvez rien faire d'autre que d'obéir aux ordres. La constante répétition d'une chose qui vous a paru intéressante au premier abord, parce qu'elle était nouvelle, vous donne vite la nausée. Quand, je suis montée à bord du *Nepenthe*, le seul nom de ce bateau m'impressionnait. *Nepenthe*, vous le savez, était le nom donné à un philtre magique qui, d'après les anciens Grecs, faisait oublier les chagrins et les infortunes. Je n'avais cependant ni chagrins, ni infortunes à oublier alors, mais ce nom me passionnait, je le trouvais délicieusement poétique. Maintenant, je l'ai en horreur. C'est très bien d'oublier, mais il y a des moments où l'on aimerait avoir autre chose à faire.

— Pourtant, regardez ce qui vous entoure, Mme Stavert, protesta Owen. Vous…

— Oh ! oui, je sais, interrompit-elle, sa voix devenue subitement frêle. L'archipel Malais, ses îles magnifiques et tout le reste, devraient être pour moi une source de joies sans fin. Ils ne le sont pas. Un jour nous sommes à une île, le lendemain à une autre, ou à un soi-disant port dans une autre partie de cette île. Partout la même chose, les mêmes hôtels avec les mêmes noms, les mêmes bars, les mêmes hommes blancs, les mêmes indigènes, les mêmes marchés, la même chaleur, et cette même ambiance inexprimable qui vous étreint, moins pénible toutefois, qu'à Singapour.

— Mon Dieu !… s'exclama Owen.

— Oui, je vous ennuie, n'est-ce pas, continua-t-elle avec un sourire rentré. Mais je n'en peux plus. Vous vous considérez comme une victime, n'est-ce pas ? Ne niez pas, je le sais. Moi aussi, cette monotonie m'ennuie à périr et la vie que nous menons ici, à bord, pendant que nous naviguons est pire encore. Ce n'est qu'une interminable série de repas, et ces quatre hommes qui n'arrêtent pas de jouer aux cartes, qui sont de plus en plus ivres et se querellent davantage à chaque partie. Quant aux deux autres…

Elle se pencha brusquement en avant et posa sa main sur le bras d'Owen. Il sentit ses doigts le serrer nerveusement. Ses yeux noirs agrandis se fixèrent sur lui et semblèrent tout à coup voir dans l'avenir.

— Vraiment, capitaine, dit-elle d'une voix basse et sérieuse, si vous ne pouvez pas vous arranger pour trouver un changement quelconque, qui rompe bientôt cette monotonie, je vous préviens que nous allons nous arracher les yeux les uns aux autres.

Au diable cette femme ! Elle pensait réellement ce qu'elle disait. Qu'avait-elle donc ? Pourquoi ne parlait-elle pas à son mari ? Lui, Owen, que pouvait-il répondre ?

— Tout ce que je pourrais faire, madame Stavert… commença-t-il maladroitement.

Mais l'humeur de la femme avait changé et elle éclata de rire.

— Oubliez ce que je viens de dire, s'écria-t-elle gaiement, je ne sais pas ce qui m'a poussée à vous parler de la sorte, mais je me sens soulagée, maintenant. Seulement,

souvenez-vous – elle posa un doigt sur ses lèvres – pas un mot à M. Morlan, je ne me suis pas conduite en invitée convenable.

Owen rit à son tour. Il reprenait ses esprits.

— C'est entendu, acquiesça-t-il, à une condition. Voulez-vous me dire si vous avez aperçu Mlle Carroll ce soir et savez-vous où elle peut être ?

Elle était gaie maintenant et dit, taquine :

— J'attendais cela. Malheureusement pour vous, elle doit être occupée à écrire ou à déchiffrer pour M. Morlan. C'est honteux de sa part de la garder enfermée par une nuit pareille ! Et elle regarda au delà de la fenêtre la mer sous le clair de lune.

Au diable cette femme, pensa-t-il encore. Mais que pouvait-il faire ?

— D'ici, vous ne pouvez pas vous rendre compte de la beauté du spectacle, répondit-il courtoisement. Que diriez-vous d'un tour sur le pont ?

Elle secoua la tête.

— Très galant de votre part, capitaine, applaudit-elle. Mais je vous taquinais. J'ai promis à Mlle Morlan de descendre auprès d'elle et de lui tenir un peu compagnie. Elle ne se sentait pas bien ce soir.

— C'est dommage, je regrette, dit-il machinalement.

Elle lui sourit, le visage fermé tout en se levant de son siège, et vint à l'entrée du passage principal qui conduisait à l'étage inférieur. Là, elle s'arrêta :

— Savez-vous, dit-elle en se retournant brusquement et le dévisageant, que vous me plaisez parce que vous laissez voir votre pensée sur votre visage. Je vous crois profondément honnête.

Owen, mal à l'aise, rougit.

— Merci, répliqua-t-il sèchement.

— Oh ! je ne voulais pas vous offenser, dit-elle gentiment. Je voulais simplement ajouter qu'étant l'homme sans détours que vous êtes et sachant combien les postes d'officiers de marine sont difficiles à obtenir en ce moment, j'espère que votre prochain voyage ne sera pas… sur le *Nepenthe*.

Les épaules blanches disparurent dans le passage. Elle était partie.

CHAPITRE II

COURANTS SOUS-MARINS

Une ride creusée entre les sourcils, Owen monta sur le pont et s'arrêta un instant à la porte de sa chambre, au pied de la passerelle du gaillard d'avant. Sans en avoir conscience, il entendait le battement régulier, rassurant, des moteurs du *Nepenthe* et il remarqua aussi machinalement en haut de la passerelle la tête et les épaules d'une silhouette en uniforme blanc qui apparaissait au-dessus de la rambarde. C'était Gaffney, l'homme de quart. Mais l'esprit d'Owen était bien loin en ce moment de Gaffney et des moteurs du *Nepenthe*. Les paroles de Mme Stavert le préoccupaient davantage.

Il entra dans sa chambre, donna de la lumière, et s'allongea sur la couchette. Son visage tanné, rasé de près, était sérieux. Il lança adroitement sa casquette sur la commode et passa la main dans ses cheveux châtains. Qu'est-ce qu'elle avait voulu dire par cette dernière remarque à propos de l'honnêteté ? Était-ce ironique ? Était-ce un avertissement amical ? Une allusion opportune ? Avait-elle découvert quelque chose de vilain se cachant ici, à bord du *Nepenthe* ? Il s'attachait plutôt à cette dernière hypothèse. Tels des courants sous-marins discordants, gênants, il y avait quelque chose d'étrange à bord. Il en avait lui-même l'impression. Il ne serait pas surpris que Mme Stavert eût raison, et que d'ici peu les hôtes de M. Morlan commençassent à s'arracher les

yeux – au figuré, bien entendu – avec l'adjonction de M. Morlan et de sa fille dans une mêlée générale.

Il croisa ses mains derrière la tête et fixa le plafond. Il n'avait aucune autorité sur les invités, et encore moins sur le propriétaire. Il était commandant temporaire du yacht et tant qu'il n'était pas question de manœuvres ou de navigation, il devait obéir aux ordres de M. Morlan.

Ses yeux quittèrent le plafond et firent le tour de cette cabine confortable et bien meublée. C'était étrange, cela aussi, d'être étendu ici sur la couchette du patron et d'avoir à commander le *Nepenthe*.

Ce vieux dur à cuire de capitaine Penny. À peine parti de Singapour depuis huit jours et obligé de débarquer, malade, à Swabi… Swabi, cet endroit abandonné des dieux… Mme Stavert l'avait bien décrit. Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement, il n'y avait pas de docteur à bord, et celui qu'on avait vu à terre diagnostiquait la typhoïde. On reprendrait le patron au retour. Quand ? Dieu seul le savait. Peut-être dans un mois. Il espérait que ce vieux Penny s'en tirerait. C'était à cause de lui qu'il se trouvait là maintenant.

Owen remonta en pensée le cours des années. Il avait fait son apprentissage en mer sous les ordres du capitaine Penny et avait effectué avec lui un ou deux voyages comme troisième officier. Puis ils s'étaient séparés. Il y a deux ans, Owen avait obtenu son brevet de commandant, mais n'avait pu, jusqu'ici, trouver de poste plus important que celui de second officier. On avait commencé alors à restreindre la navigation un peu partout et on l'avait remercié. Mme Stavert, qui semblait étonnamment au courant de toutes ses choses, ne s'était pas trompée quand elle avait dit que les postes d'officiers étaient maintenant difficiles à obtenir. Il avait vu

les meilleurs marins munis de références remarquables se contenter de situations subalternes et être très contents de les trouver. Lui-même avait navigué ainsi vers l'Est. Sur le gaillard d'avant. Il secoua la tête, il n'avait rien pu trouver en Angleterre, c'est pourquoi il était revenu en Orient. Il était né dans les Îles et avait espéré que sa connaissance de la langue indigène et les relations de son père lui donneraient une chance de faire quelque travail de cabotage, s'il ne s'offrait rien de mieux. Mais les choses avaient beaucoup changé. Il s'était embarqué à 15 ans, à la mort de son père, il en avait 27 maintenant. Les vieux amis et les situations s'étaient faits également rares. Rien n'avait réussi. Il était seul au monde et avait pu mettre de côté une somme importante. Mais ses économies ne dureraient pas toujours. Et voilà que la Providence lui était venue en aide quelques semaines auparavant, à Singapour, sous les traits du capitaine Penny. Cela lui avait paru miraculeux. Il avait à peine eu le temps de lui demander si, par hasard, il ne connaîtrait pas un emploi n'importe où, il s'était entendu répondre – sans en croire ses oreilles :

— J'en connais un, avec moi. Et vous êtes juste le garçon que je cherche. Je commande le *Nepenthe*, un yacht privé de quinze cents tonnes, qui marche au mazout. Mon premier officier vient justement de se marier et a trouvé une situation à terre chez les parents de sa femme. Je ne peux vraiment pas lui en vouloir. Carlin, mon second, me convient, mais je ne peux pas me reposer sur lui, il n'a pas assez d'expérience. Je n'ai que deux officiers de pont et je suis trop vieux pour me fatiguer davantage. On prend le quart comme on avait l'habitude de le faire sur les bateaux à voiles, mais je le prends moi-même le matin pour les soulager un peu. L'équipage est bon et tout fonctionne très bien. Que dites-vous de cela, Owen ?

Owen sourit à ce souvenir. Quelle chance !… Être le premier officier sur un yacht privé. Il aurait navigué sur une dragueuse. C'était trop beau pour être vrai. Il n'avait pas hésité.

Plus tard, le capitaine Penny lui avait expliqué que M. Henry K. Morlan, le propriétaire, avait fait plusieurs voyages avec lui d'Angleterre en Orient. Que M. Morlan lui avait proposé plusieurs fois de prendre le commandement du *Nepenthe* et lui avait finalement offert de tels avantages que le capitaine Penny n'avait pu refuser.

Cela aussi était étrange.

Tout ce qu'il savait du *Nepenthe* et de son propriétaire, il l'avait appris du capitaine Penny. M. Morlan était à la tête de plusieurs plantations de caoutchouc et de copra. Le *Nepenthe* était la plus grande partie du temps parmi les îles et remontait la côte de Chine, transportant des approvisionnements et faisant des visites d'inspection aux directeurs des diverses plantations. Quelquefois le yacht allait à Ceylan et de là dans les ports hindous. M. Morlan devait aimer beaucoup la mer. Combinant les affaires avec le plaisir, il avait toujours des invités à bord. D'autre part, M. Morlan passait une bonne partie de l'été septentrional aux États-Unis et en Europe. Le *Nepenthe* croisait sur les sept océans.

Owen se passa de nouveau la main dans les cheveux : il y avait quelque chose de singulier dans tout cela – quelque chose d'inquiétant même, et il ne pouvait discerner quoi.

La maladie du capitaine Penny n'avait pas fait abandonner la croisière. M. Morlan s'y était énergiquement refusé, et avait été très heureux quand le capitaine Penny lui avait assuré que lui, Owen, était parfaitement capable de prendre le

commandement. On avait seulement dû prendre un autre officier de pont, mais il ne manquait pas de candidats à Swabi. À dire vrai, ces candidats ressemblaient plutôt à des écumeurs de côte qu'à autre chose. Un, cependant, avait été choisi. On avait fait monter en grade Carlin, et Gaffney, celui qui était maintenant sur la passerelle, avait été engagé comme second officier. Ses papiers étaient en règle, il n'avait pas pris la mer depuis un an, il vivait avec son frère et avait été recommandé par le directeur de l'affaire de M. Morlan à Swabi. Jusqu'ici, il s'était montré bon officier, mais Owen n'aurait pas été fâché d'en savoir davantage sur son compte. Pour quelle raison ? Peut-être parce qu'on ne pouvait jamais l'amener à parler de sa vie passée et parce que Carlin et lui ne sympathisaient pas. Gaffney ne livrait rien de lui-même et, n'étant plus très jeune, il devait trouver amer d'avoir à obéir à de plus jeunes que lui.

On entendit de nouveau la T.S.F. et les pensées d'Owen se portèrent alors sur Roach. Roach était depuis longtemps sur le *Nepenthe*. Il était à bord un an ou deux avant que le capitaine Penny n'en prît le commandement. Un singulier individu – trente ans environ – si mince qu'on croyait voir au travers, un nez saillant, et une curiosité extrême. Il semblait connaître tous les codes et captait tous les messages. Les codes privés ne l'embarrassaient pas ; au contraire, assurait-il cyniquement, cela seul l'amusait. Il se vantait ouvertement de tous les messages qu'il avait interceptés et déchiffrés, mais il était muet quant à leur teneur, ce qui était à l'honneur de sa discrétion. C'était un sport régulier, prétendait-il, seulement il fallait être bon chasseur pour abattre son gibier. Owen fronçait les sourcils. Ces messages captés pourraient permettre à Roach, si un jour il en avait le désir, de faire du chantage et toutes sortes de combinaisons louches.

Owen secoua la tête. Sottises que tout cela. Il n'aimait pas beaucoup Roach, c'est vrai, mais ce n'était pas une raison pour être injuste à son égard. L'homme ne faisait point de mal. En tous cas, il convenait à M. Morlan, propriétaire du yacht. Le reste ne le regardait pas.

Mais pourquoi passer ainsi en revue le personnel du *Nepenthe* ? Allait-il encore examiner mentalement le reste de l'équipage : Blane et Taylor, à la chambre des machines, le cuisinier chinois, et une vingtaine de Malais qui, sous la direction de Tanu, le métis, complétaient l'équipage du bateau. Mais que lui importait tout cela ?…

L'élan d'exaspération de Mme Stavert n'était pas dirigé contre les officiers ou les matelots du yacht. Si les yeux de quelqu'un devaient être arrachés, cet agréable petit travail ne serait entrepris que par M. Morlan et ses hôtes et serait circonscrit à leur groupe. Quels singuliers personnages. Ils lui rappelaient un drame fantastique qu'il avait vu jouer autrefois et qui avait pour titre « Au Grand Large ». Des morts… qui ne se savaient pas morts, s'embarquaient pour l'autre monde… Mon Dieu, qu'allait-il penser ? C'était stupide de se laisser aller à ces idées morbides. Pourtant, si on exceptait Doris Carroll, la secrétaire de M. Morlan, quel étrange assemblage ! M. Morlan, M. Paul Stavert, le comte Gaspard de Luvac et M. Lao-Ti, les quatre hommes qui jouaient constamment au bridge en se querellant et échangeant journellement des milliers de livres sterling – que gagnait finalement Paul Stavert. Mme Stavert était une énigme, et puis il y avait Anne Morlan, qui restait la plupart du temps dans sa cabine et qu'Owen, d'après une allusion lancée par le capitaine Penny et d'après sa conduite souvent anormale, soupçonnait de s'adonner aux stupéfiants.

Il ne connaissait pas beaucoup tous ces gens-là. Comment l'aurait-il pu ? Il en voyait seulement le vernis de surface. Le comte français l'intriguait peut-être davantage que les autres. Le comte de Luvac ne jouait pas pour de l'argent – son partenaire empochait toujours le double enjeu. Il buvait moins que les autres et se disputait moins. Son accent anglais était remarquablement correct pour un Français. C'était aussi le cas de M. Lao-Ti. Il avait été élevé en Europe, vivait à Shanghaï et ses mines d'étain dans la péninsule lui avaient rapporté, disait-on, plusieurs millions, et il…

Une pensée se fit brusquement jour dans l'esprit d'Owen à propos de cette annonce de la radio. Le meurtre… Les trois ou quatre millions. Il lui semblait qu'avant d'atteindre la porte du salon de repos et bien qu'il ne pût rien distinguer nettement, il s'était inconsciemment rendu compte que la T.S.F. fonctionnait normalement, sans parasites d'aucune sorte. Pourquoi, dès qu'il avait ouvert la porte après avoir entendu ces quelques mots, tout était-il devenu incohérent ? Mme Stavert avait-elle exprès manœuvré le bouton du cadran ? Avait-elle entendu l'essentiel de l'affaire avant son entrée ? Pourquoi avait-elle arrêté l'appareil ? Owen se prit à jurer tout seul, il était dans un état nerveux épouvantable ce soir, prêt à soupçonner n'importe qui des pires méfaits. Ici, au milieu des îles, qu'est-ce que pouvait bien faire à Mme Stavert ce qu'elle avait entendu ? Elle était tombée par hasard sur cette annonce. Elle ne pouvait pas savoir d'avance que quelqu'un serait assassiné à cette heure précise et s'être arrangée exprès pour se trouver seule dans le salon de repos. C'était absurde. Pourtant, il ne pouvait se défaire de l'idée que la radio marchait normalement avant son arrivée…

Il se dressa sur le divan au bruit de pas précipités le long de la passerelle et il entendit presque au même instant frapper à sa porte.

— Entrez, cria-t-il.

C'était Gaffney, l'œil torve, impassible, mais admirablement net dans son uniforme blanc.

— Bonsoir, monsieur. Aussi invraisemblable que cela paraisse, étant à soixante milles de l'île la plus proche, dit Gaffney, on signale une petite barque à tribord, et autant que l'on puisse distinguer, une forme blanche – un homme debout, semble-t-il, – agite ses bras comme un spectre.

Owen pensa à Mme Stavert et eut un sourire amusé.

Elle avait demandé de l'imprévu pour rompre la monotonie du voyage, elle allait en avoir. Mais probablement d'une sorte si bénigne qu'elle serait désappointée.

— Très bien, monsieur Gaffney, répondit-il d'un ton bref. Nous allons stopper.

CHAPITRE III

APRÈS LA NUIT

L'arrêt des machines du *Nepenthe* avait amené sur le pont M. Morlan, sa fille, et tous les invités. Même Doris Carroll, comme le remarqua Owen de la passerelle, avait abandonné son travail. Ils étaient tous groupés le long du parapet, sur le pont principal, près de l'échelle des passagers. Gaffney avait bien vu, c'était un petit canot avec un seul occupant : un Malais en vêtement blanc et sarong. Celui-ci, bien que trouvé à soixante milles de la terre la plus proche, ne paraissait pas autrement ému et s'était mis à ramer vigoureusement dès que le son de la sirène du yacht l'avait averti qu'il était aperçu.

Owen descendit de la passerelle sur le pont principal et se joignit au groupe. La barque était maintenant le long du *Nepenthe*. Tanu et deux hommes de l'équipage se tenaient au bas de l'échelle, au niveau de l'eau, et parlaient avec animation avec l'indigène qui venait d'aborder.

La voix de Tanu s'éleva :

— Que faut-il faire du canot, Tuan ? C'est un bon bateau, il y a un nom écrit dessus, mais rien dedans que quelques vivres et très peu d'eau dans une petite jarre.

Owen jeta un regard interrogateur vers M. Morlan.

— Qu'en pensez-vous, monsieur ? demanda-t-il.

M. Morlan haussa ses épaules carrées.

— Au diable cette barcasse, s'écria-t-il avec impatience. Un bon canot est une aubaine sur n'importe quelle côte, mais faites ce que vous voudrez de celui-là. C'est l'épouvantail à moineaux qui naviguait dedans qui m'intéresse. Tâchons de savoir ce qui l'amène. Il terminera plus tard son histoire à Tanu et à l'équipage, nous sommes au milieu d'une partie.

Owen fit un signe d'assentiment.

— Montez la barque à bord, dit-il d'un ton bref, et envoyez le bonhomme ici, sur le pont.

— Oui, Tuan, répondit Tanu.

À la lueur de la lune qui se jouait sur les barreaux de l'échelle, Owen considérait la silhouette que M. Morlan avait baptisée assez justement « épouvantail » et qui, conformément aux ordres de Tanu, montait vers le pont d'un pas hésitant. C'était un Malais de petite taille, son sarong flottant était fort sale, sa veste blanche, également sale, déchirée et déboutonnée sur la poitrine, laissait voir son torse bronzé. Physiquement, il ne paraissait pas avoir souffert, il semblait simplement nerveux et plein d'appréhension.

L'homme atteignit le pont ; s'adressant à Owen, sans doute à cause de son uniforme, il commença à lui parler avec volubilité en langue indigène. Oublieux, dès les premiers mots, de ceux qui l'entouraient, Owen l'écoutait avec incrédulité. C'était fantastique, s'il disait la vérité…

La voix de Mme Stavert l'interrompit :

— Dites donc, protesta-t-elle, ce n'est pas juste. C'est même fort désagréable, nous sommes-là à tendre l'oreille et nous ne comprenons pas un mot. Ne peut-il parler anglais ?

Owen posa la question au Malais et se tourna vers les passagers.

— Oui, annonça-t-il. Il dit qu'il sait l'anglais.

— Pourquoi diable ne le parle-t-il pas ? grogna M. Morlan. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais que penser, dit Owen perplexe. Il veut tout dire à la fois et c'est assez embrouillé. Il prétend s'appeler Kaya Dalam, il parle d'un meurtre… Ou plutôt d'une série de meurtres, et d'une chose de valeur inestimable qui en est la cause.

— Pardon, observa poliment le comte de Luvac, rasé de frais et tiré à quatre épingles, mais s'il s'agit d'un meurtre, c'est intéressant – et plus encore d'une série de meurtres. Si les oreilles de ces dames ne sont pas froissées et si monsieur Morlan me permet cette suggestion, j'aimerais connaître l'histoire de ces meurtres, avant que nous reprenions cette malencontreuse partie dans laquelle M. Lao-Ti a le malheur d'être mon partenaire.

— Bien dit, applaudit Paul Stavert, également rasé de frais, rassemblons-nous au salon de repos et écoutons ce malheureux. Qu'en pensez-vous, Lao-Ti ?

Le Chinois, immaculé dans son habit blanc, sourit doucement.

— Je crains que l'histoire ne manque d'originalité, murmura-t-il. Ces gens-là ont une telle habitude de se couper la gorge les uns aux autres. Mais la curiosité est une bonne chose. Ainsi que l'a dit mon ami, le comte de Luvac, l'histoire d'un meurtre est toujours intéressante. Je suis d'accord, cela changera peut-être ma chance au jeu.

Anne Morlan sortit du groupe et s'avança vers le Malais. Au clair de lune, comme à tout autre lumière et malgré ses grands yeux noirs hagards et sa pâleur surnaturelle que les fards ne pouvaient cacher, Anne Morlan, dans sa triomphante jeunesse, était une jeune fille d'une rare beauté. Combien de temps cela durerait-il ? À quel degré d'intoxication était-elle arrivée ? Owen la trouvait parfois singulièrement attirante, à d'autres moments il éprouvait pour elle un égal sentiment de répulsion, comme si des pôles magnétiques fonctionnaient alternativement et sans avertissement.

Ce soir-là, et à cette heure, elle était gaie, insouciante et dans un de ses meilleurs jours.

— Allons, venez, Kaya, cria-t-elle joyeusement en prenant le bras du Malais et en le conduisant à travers le pont vers la porte du salon de repos. Nous mourons d'envie de vous entendre et vous avez des choses à nous dire, si le capitaine Heath ne nous a pas trompés.

Les autres la suivirent. Owen s'attarda un moment pour donner les ordres nécessaires. Il n'avait pas menti. À moins que le Malais ne fût un fou ou un menteur consommé, son histoire devait procurer à Mme Stavert elle-même les émotions fortes qu'elle recherchait. Il sourit à demi. Il valait mieux ne pas répandre cette histoire tout de suite. Roach était là-haut au pied de l'échelle de la passerelle. Roach avait quitté la cabine de T.S.F. pour cette occasion. N'était-ce pas naturel ? M. Lao-Ti avait dit que la curiosité était une bonne chose. Particulièrement en mer. L'équipage indigène bordait le passage, le long du gaillard d'avant. Tanu, en bas, donnait ses ordres pour hisser la barque à bord. Tanu avait été élevé

par des missionnaires, il savait lire et il avait dit qu'il y avait un nom sur la barque.

— Dites donc, Tanu, appela brusquement Owen du haut de l'échelle, quel est le nom écrit sur le bateau ?

— Orsu, répondit Tanu.

— Très bien, dit Owen gaiement. Puis s'adressant à la passerelle. Aussitôt que la barque sera à bord, vous pourrez descendre, M. Gaffney.

— Bien, monsieur, répondit le second officier.

Owen traversa vivement le pont, il était aussi impatient que les autres d'entendre l'histoire de Kaya Dalam – davantage peut-être, ce qu'il en connaissait l'ayant mis en appétit.

Les passagers se pressaient dans le salon. Owen n'avait que quelques minutes de retard sur eux et arrivait juste à temps.

Maintenant ils s'installaient, s'emparant des divans et des fauteuils. Le Malais, dans son accoutrement sordide était au centre de la scène. Anne Morlan l'avait placé près du poste de T.S.F. et s'était assise dans un fauteuil à ses côtés.

— Commencez, Kaya, l'encouragea-t-elle, battant des mains.

« Acte premier, scène première. Attention tout le monde. »

Mais Kaya Dalam était mal à l'aise et déconcerté, il clignait des yeux sous la vive lumière qui inondait la pièce. Il se tourna effaré vers Owen, comme pour chercher un soutien près de l'officier non seulement à cause du prestige de

l'uniforme, mais aussi parce que ce dernier comprenait sa langue natale.

Owen s'assit près de lui.

— Commencez par le commencement, Kaya, dit-il en malais d'un ton encourageant. Vous êtes tout à fait en sûreté, maintenant. Nous sommes vos amis. Plus aucun mal ne peut vous arriver. Parlez en anglais pour que nous comprenions tous.

CHAPITRE IV

L'HISTOIRE DE KAYA DALAM

Les yeux noirs du Malais firent le tour du demi-cercle de visages qui l'examinait et se reportèrent sur Owen. Il avala deux ou trois fois sa salive, remua les pieds, mais resta silencieux.

— Oui, je sais, dit Owen avec un sourire rassurant, c'est extraordinaire, mais je vous ai dit que nous étions des amis. Allez-y, Kaya, vous n'avez rien à craindre.

Alors Kaya Dalam sembla reprendre ses esprits et commença à parler.

— Tuan, dit-il à voix basse, voici l'histoire. Il y a un peu plus de dix jours, une nuit, à Singapour, quatre hommes sont venus à bord de l'*Orsu* et se sont mis d'accord avec Tuan Radfort pour qu'il les emmène avec lui en voyage. Je ne connaissais pas encore leur but.

— Un instant, interrompit Paul Stavert, mettons les choses au point. Qu'est-ce que c'est que l'*Orsu* et qui est Radfort ?

— Je crois que, d'après ce que je connais déjà de l'histoire, je peux vous répondre, dit alors Owen. L'*Orsu* est un schooner. C'est un de ses canots que nous avons recueilli. Le propriétaire de l'*Orsu* est un nommé Radfort, qui trafique à Singapour. M. Morlan le connaît peut-être.

— Non, je n'en ai jamais entendu parler, déclara M. Morlan avec indifférence.

— Mais si !

C'était Doris Carroll qui parlait. Owen la regarda. Quel charmant tableau elle formait, assise dans ce vaste fauteuil quatre fois trop grand pour son élégante petite silhouette ! Ses cheveux semblaient de bronze ou d'or, suivant les jeux de lumière et les mouvements de sa tête. Ses yeux bleus brillaient d'excitation.

— C'est le nom du schooner que la compagnie a affrété l'année dernière pour une cargaison de copra. Radfort était le nom du capitaine. Vous devez avoir oublié, monsieur Morlan.

M. Morlan fronça les sourcils avec mécontentement.

— C'est possible, admit-il, nous affrétons tant de schooners dans une année… Mais écoutons la suite.

— Vous m'avez dit que vous aviez hissé la voile cette même nuit avant l'aube, reprit Owen. Continuez, Kaya.

— Oui, Tuan, c'est exact. Mais il s'éleva le lendemain une grande tempête qui dura plusieurs jours. Nous étions huit dans le bateau : les quatre passagers, Tuan Radfort, moi, deux autres Malais qui aidaient Tuan Radfort à la manœuvre. Alors un grand malheur tomba sur nous, je n'ai jamais vu de tempête aussi forte et depuis mon enfance je vais sur la mer. Bujong et Kulop, mes compatriotes, furent tués par la chute d'un mât, et cette même nuit, comme il cherchait à parvenir jusqu'à moi qui m'étais jeté sur la roue du gouvernail, Tuan Radfort fut balayé par une lame énorme qui aurait dû briser en deux le bateau.

Kaya s'arrêta, se frotta nerveusement les yeux et s'adressant à Owen, se mit à parler en malais avec volubilité. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta de nouveau.

Owen traduisit rapidement :

— Il dit que ce n'est pas facile à expliquer en anglais. Les choses sont allées de mal en pis. Les quatre hommes qui avaient loués le schooner n'étaient pas des marins, mais ils aidaient de leur mieux. Kaya lui-même ne pouvait plus s'y reconnaître. Personne ne savait où ils étaient. Leur citerne eut une avarie et avant qu'on l'eut découverte, presque toute leur réserve d'eau fraîche était partie. Les choses commencèrent à s'améliorer quand le temps s'éclaircit. Mais ce ne fût qu'après deux jours qu'ils aperçurent la terre – une île – un matin, de bonne heure. Bien qu'ils eussent besoin d'eau, les quatre hommes ne voulurent pas laisser Kaya s'approcher de cette île lorsqu'ils aperçurent des blancs sur le rivage. Kaya dit aussi que, le beau temps revenu, il était souvent seul sur le pont. Les quatre hommes restaient à boire dans la cabine la plupart du temps, et il les vit plusieurs nuits de suite, à travers l'écoutille vitrée, se passer de mains en mains une boule de couleur rouge que chacun semblait garder à tour de rôle en sa possession.

— Que voulez-vous dire ? demanda Morlan. Je ne comprends pas bien.

— D'après ce que j'ai compris, moi, répliqua Owen, celui qui avait la boule devait la montrer dès qu'on la lui demandait. Les autres l'examinaient et l'un d'eux l'empochait pour répéter plus tard la même opération.

— Hum, grogna M. Morlan. Notre ami Kaya a vu beaucoup de choses à travers la vitre de cette cabine… et bien aisément…

Ce fut Kaya lui-même qui répondit.

— Tuan, je guettais parce que j'avais peur. J'étais seul avec eux et je me demandais ce qu'ils feraient quand ils n'auraient plus besoin de moi. J'avais peur autant à cause de leur arrivée bizarre sur le *Orsu*, que du Mal qui semblait écrit sur leurs visages.

— Entendiez-vous quelque chose à travers la vitre ?

Kaya Dalam secoua la tête.

— Je n'entendais rien, l'écoutille était fermée.

— Puissamment raisonné, murmura monsieur Lao-Ti.

— Oui, dit Paul Stavert avec un peu d'impatience. Mais revenons à la boule. Qu'est-ce que c'était ? Que signifiait-elle ? Pouvait-on l'ouvrir ?

De nouveau Kaya Dalam secoua la tête.

— Cela, je ne le sais pas, Tuan, répliqua-t-il. Tout ce que je sais, c'est qu'elle ressemblait à ces balles de caoutchouc que les enfants achètent dans les bazars et qu'elle n'était pas plus grosse qu'une petite orange. Mais ils y attachaient beaucoup d'importance, comme le Tuan va voir.

Le comte de Luvac se pencha vivement.

— Comment s'appelaient ces quatre hommes ? interrogea-t-il brusquement.

— Leurs noms, Tuan – et Kaya Dalam compta sur ses doigts – étaient : Tuan Noir, Tuan Blanc, Tuan Vert, et Tuan Gris.

Anne Morlan se mit à rire.

— Et la balle était rouge ? Que de couleurs.

Le comte de Luvac ne riait pas.

— Quels étaient leurs véritables noms ? demanda-t-il tranquillement.

— Ils ont donné ces noms-là à Tuan Radfort, et je n'en connais pas d'autres. Mais Tuan Radfort a ri, lui aussi, quand il les a entendus.

Stavert grimaça.

— Ce sont certainement des pseudonymes, mais cela ne nous intéresse pas pour le moment, n'est-ce pas ? Reprenons l'histoire et en anglais, si possible. Vous vous en tirez très bien. Vous disiez qu'ils n'avaient pas voulu vous laisser aborder dans une île habitée par des blancs. Qu'arriva-t-il ensuite ?

— Quand je vis cette île, qui ne m'était pas inconnue, je me rendis compte pour la première fois de l'endroit où la tempête nous avait amenés. Je savais qu'il y avait non loin de là d'autres petites îles inhabitées où nous pourrions trouver de l'eau. Je le dis aux quatre hommes blancs.

« Au milieu de la journée – c'était à l'aube que nous avions aperçu la grande île – nous approchâmes d'une de ces petites îles désertes et nous mîmes à l'ancre du côté abrité. Je conduisis à l'aviron les quatre Tuans sur la côte, et nous escaladâmes la berge. Là, ils me renvoyèrent chercher dans

le canot échoué sur le sable un objet qui n'y était pas. C'était un prétexte pour m'éloigner. Je m'en doutai et, me retournant, je les vis se rassembler et se passer de l'un à l'autre la boule rouge comme pour s'assurer qu'elle était bien là. Quand je revins leur dire que le fusil de chasse que Tuan Gris m'avait envoyé chercher n'était pas dans le bateau, ils parlèrent entre eux et décidèrent que chacun irait de son côté à la recherche de l'eau, puis reviendrait au rendez-vous sur la plage. Au bout de deux heures, si nous n'avions pas trouvé d'eau, nous irions dans une autre île, puisqu'il y en avait plusieurs peu éloignées les unes des autres.

Kaya Dalam s'arrêta de nouveau pour parler en malais, mais Owen secoua la tête.

— Vous n'avez pas besoin d'aide, Kaya, dit-il l'encourageant, votre anglais est meilleur que mon malais. Continuez.

Kaya Dalam fit un geste de désespoir, les deux bras étendus.

— Comme le Tuan voudra, dit-il. L'île était couverte de petites collines et de rochers escarpés, avec des arbres si épais et si rapprochés qu'ils cachaient le soleil et qu'on se croyait, sous leur ombre, au déclin du jour. Longtemps, j'ai cherché l'eau sans en trouver. Pendant que j'étais ainsi caché par les arbres, j'ai entendu deux hommes marcher de mon côté. J'ai voulu les appeler, mais ma langue s'est collée à mon palais et je n'ai pu proférer un son, car j'ai vu un des deux hommes lever la main et frapper l'autre d'un coup de poignard dans le dos. L'homme frappé tomba le visage contre terre, et l'homme au poignard le frappa de nouveau pour s'assurer sans doute qu'il était bien mort.

Doris Carroll laissa échapper une exclamation d'horreur. Owen regarda rapidement les autres : Mme Stavert, les joues colorées, se penchait en avant avec avidité. Le rire hystérique d'Anne Morlan faisait mal aux oreilles. M. Morlan, le comte de Luvac et Stavert, d'un commun mouvement, avaient rapproché leurs chaises. Seul, M. Lao-Ti ne montrait pas d'émotion.

— Ce devait être deux des quatre hommes dont vous nous avez parlé, observa le millionnaire chinois, impassible, puisque vous avez dit que l'île était inhabitée. Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Tuan… Kaya frissonna et mouilla ses lèvres de la langue. Je n'ai rien fait. Si l'homme m'avait vu, il m'aurait tué aussi.

— Quel est celui des quatre qui a commis ce meurtre ? s'enquit le comte de Luvac.

— Attendez, Tuan. Ce n'est pas facile à dire. Je ne voyais que le dos de celui qui avait frappé, mais pendant que je le guettais, je l'ai vu fouiller dans la poche de l'homme étendu sur le sol et en retirer la boule rouge. Il la cacha parmi les racines d'un grand arbre qui se trouvait à côté de l'homme frappé à mort.

On entendit la voix perçante de Mme Stavert.

— Comme dans « La lettre volée », très intelligent.

Kaya Dalam regardait confusément tous ces visages tendus vers lui.

— C'est vous qui êtes intelligente, ma chère Myrna, dit Anne Morlan, légèrement incisive. Ce n'est rien, Kaya. Ne nous faites pas attendre la suite.

— Je regrette de vous interrompre, coupa brusquement Stavert en s'adressant à Kaya, mais comment se fait-il que vous ayez si bien vu la boule rouge et toute la scène et que vous n'ayez pas reconnu l'homme soit à la taille, soit à ses vêtements, même sans apercevoir son visage ?

— Tuan, répondit Kaya Dalam avec simplicité, les quatre hommes n'avaient pas beaucoup de vêtements et ces vêtements se ressemblaient tous : chemises et pantalons blancs. Quant à la taille, je ne pouvais pas me rendre compte, car l'homme courait en se courbant pour passer sous les branches, et auparavant je n'avais pensé à rien d'autre qu'au meurtre commis sous mes yeux.

— Très bien, dit Stavert en haussant les épaules, vous avez raison, continuez.

— Quand l'homme qui avait frappé s'enfuit, je sortis de ma cachette et je considérai l'homme gisant sur le sol. C'était Tuan Vert. Je me suis mis à courir, mais je ne pouvais aller vite, car mes jambes fléchissaient.

— Mais la boule, interrompit Anne Morlan d'une voix fiévreuse, la boule rouge, vous l'avez prise ? Que contenait-elle ? Car elle devait contenir quelque chose.

Kaya Dalam se mouilla de nouveau les lèvres.

— Je n'ai pas pris la boule, dit-il d'une voix rauque. Je ne sais pas ce qu'il y a dedans.

— Comment ? s'exclama pesamment M. Morlan. Après toute cette histoire et ce meurtre sanglant, cet homme n'a pas pris la boule ? Il est fou.

Kaya Dalam redressa les épaules et leva la tête avec une certaine dignité.

— Non. Je ne suis pas fou, maintenant, Tuan. Mais alors, oui, j'étais fou. Fou de terreur. J'avais vu ce que je ne devais pas voir. Je n'ai pas touché à la boule parce que c'était un objet maudit qui avait certainement porté malheur à Tuan Radfort et à mes compatriotes Bujong et Kulop. À cause d'elle ils étaient morts et à cause d'elle Tuan Vert avait été tué. Ce n'était pas une boule rouge, c'était une boule de mort. Je me suis enfui loin d'elle comme je me suis enfui maintenant loin du spectacle de terreur que mes yeux viennent de voir.

M. Morlan, ses yeux noirs plissés au-dessus de ses lourdes bajoues, fit passer, d'un mouvement de lèvres, son cigare d'un coin de sa bouche à l'autre et agita avec indulgence sa main ornée d'un diamant.

— Passons, grogna-t-il. Comme au bridge, à vous de parler.

— Je ne comprends pas, Tuan.

— Eh bien, vous nous disiez que vous aviez couru. Où avez-vous couru ?

— Sur la plage, Tuan. Là, j'ai trouvé les autres Tuan, mais je n'ai rien dit de ce que j'avais vu, car je ne savais pas quel était celui qui avait tué, et si j'avais raconté cette histoire, celui qui a tué Tuan Vert m'aurait tué aussi ; d'abord de crainte que je n'en sache plus long, puis de peur qu'on ne lui prenne la boule rouge dans sa cachette.

— Vous m'avez fait courir des frissons le long de l'échine, susurra Mme Stavert. Mais j'aime frissonner, vous étiez tombé dans un guêpier, Kaya.

— Guêpier ? Kaya Dalam réfléchit un moment sur ce mot, puis son visage s'éclaira : Je comprends, ce n'est pas le nid des insectes, c'est la crainte de la mort, n'est-ce pas ? Les trois autres Tuans n'avaient pas non plus trouvé d'eau. Les deux heures étaient passées et Tuan Vert ne revenait pas. Les trois autres Tuans commencèrent à élever la voix et à appeler Tuan Vert à grands cris, mais Tuan Vert ne répondit pas. Alors nous nous sommes mis à la recherche de Tuan Vert, les trois Tuans et moi, car je ne pouvais pas dire que Tuan Vert était mort et que je savais où le trouver. Au bout d'une heure, nous aperçûmes le cadavre de Tuan Vert. Quand les trois hommes le fouillèrent et ne virent plus la boule rouge, ils se disputèrent violemment et celui qui avait tué – je ne le connaissais toujours pas – criait aussi fort que les autres. Nous emmenâmes le corps de Tuan Vert sur la plage et comme ils se défiaient les uns des autres et ne voulaient pas en laisser un retourner sur le schooner chercher des outils, nous creusâmes la tombe de Tuan Vert dans le sable avec nos mains. Il ne pouvait être question de rester dans cette île sans eau douce. Alors Tuan Gris parla ainsi avec des jurons : « Un de nous trois est certainement le meurtrier, car Kaya Dalam n'est au courant de rien et ne peut être coupable. Il ne faut pas que celui qui a pris la boule l'emporte. » Alors les trois tuans ont quitté leurs vêtements et jusqu'à leurs souliers, et se sont mis tels que Dieu les a faits. J'ai agi de même, ils ont ensuite visité leurs vêtements ainsi que leurs corps nus et ils m'ont visité aussi, mais la boule rouge n'a pas été trouvée. Alors ils se sont rhabillés et, se surveillant l'un l'autre, nous sommes montés dans le canot, nous avons ramé jusqu'au schooner et mis à la voile, je leur avais dit que le lendemain matin je les conduirais à une autre île où ils trouveraient sans doute de l'eau.

La voix de Kaya s'était brisée par instants. Il s'arrêta et mouilla ses lèvres. Autour de lui, le demi-cercle d'yeux et de chaises s'était encore rapproché. Personne ne parlait.

— De grands malheurs se sont abattus cette nuit-là sur l'*Orsu*, continua Kaya Dalam en se tordant nerveusement les mains, et ce que j'ai vu m'a glacé d'horreur. Les trois tuans ne sont pas allés dormir, ils se sont réunis dans la cabine. Ils se craignaient et se surveillaient mutuellement, et moi je me tenais au gouvernail et je dirigeais le schooner. Par l'écoutille vitrée qui était ouverte, je les entendais jurer et se quereller. L'un – je ne sais pas lequel – dit que le meurtrier de Tuan Vert ne pourrait retirer aucun bénéfice de son crime, à moins qu'il ne tuât les deux autres, et qu'à cause de cela, ils ne devaient plus se quitter, car il y avait alors deux innocents contre un coupable. Ils n'allèrent donc pas se coucher, mais restèrent pour se surveiller…

— Naturellement, interrompit Stavert avec un rire rauque, les deux innocents avaient un avantage sur l'unique coupable. L'union fait la force, dit le proverbe.

— Oh ! taisez-vous, Paul. C'était la voix stridente d'Anne Morlan. Continuez, Kaya.

— Au milieu de la nuit – Kaya Dalam ferma un instant les yeux comme pour chasser quelque abominable vision qui se matérialisait devant lui – le vent s'éleva et avec lui une tempête d'une violence extrême avec éclairs et tonnerre. Je craignis de ne pouvoir seul larguer les voiles assez rapidement, et je criai aux trois blancs de venir m'aider. Ils montèrent sur le pont. Je remis la roue du gouvernail à Tuan Noir en lui disant ce qu'il fallait faire, et je courus en compagnie des deux autres à l'avant. Tuan Blanc et Tuan Gris m'obéirent et j'allai vers le grand foc. L'*Orsu* se mit à plonger

si profondément que je crus qu'il allait couler, il remonta à la surface. Alors, en me retournant, je vis, à la lueur d'un éclair, Tuan Gris enfoncer un poignard dans le dos de Tuan Blanc, et Tuan Blanc tomber sur le pont, comme Tuan Vert était tombé dans l'île.

« Tuan Noir, qui était au gouvernail, n'avait pu voir toute cette scène à cause des voiles. Alors Tuan Gris courut du côté du gouvernail et tout en courant, tira plusieurs coups de revolver. Je ne vis plus Tuan Noir à la barre. Le schooner était en grand danger. Je courus pour remplacer Tuan Noir que je pensais trouver étendu mort sur le pont à côté du gouvernail, mais il était à plat ventre sur un côté du pont et tenait un revolver à la main. Tuan Gris était de l'autre côté. La cabine vitrée qui surplombait les cachait l'un à l'autre.

« Ils ne se souciaient ni du schooner, ni de moi qui étais au gouvernail. Mais ils se lançaient des injures et Tuan Gris furieux maudissait Tuan Noir et jurait de le tuer ainsi qu'il avait tué les autres. Tuan Gris ricanait et se moquait de Tuan Noir, ajoutant que si les mouvements du bateau l'avaient gêné jusqu'ici pour tirer, il ne le manquerait pas la prochaine fois, sans cela à quoi le meurtre des deux autres lui aurait-il servi ? Et Tuan Noir répondait que jamais Tuan Gris n'aurait ce qui avait été caché dans l'île, et puisque l'un d'eux devait mourir, ce serait Tuan Gris, car il était encore plus important pour lui, Tuan Noir, de sauver sa vie, que de découvrir la boule rouge. Pour Tuan Noir, sauver sa vie, n'était-ce pas prendre celle de Tuan Gris ? Il allait donc tuer Tuan Gris comme Tuan Gris avait tué les autres.

Kaya Dalam s'arrêta de nouveau. Des gouttes de sueur glissaient sur son front. C'était peut-être à cause de la cha-

leur de la chambre. Il les essuya d'un geste rapide de la main.

Owen parcourut le salon du regard. Les moteurs faisaient entendre leurs pulsations régulières. Personne ne s'était aperçu que le *Nepenthe* avait repris sa marche. Peut-être était-ce un effet de son imagination, mais ils étaient pâles et tendus, ces visages dont les regards se fixaient intensément sur Kaya Dalam. Tous, sauf celui de Lao-Ti. Les yeux de Lao-Ti étaient à demi clos, son visage sans expression, mais son teint était devenu terreux et jaunâtre. Owen s'entendit demander machinalement à Kaya de continuer.

— Je ressentais une peur que je n'avais jamais connue. Kaya Dalam semblait littéralement revivre son récit. Il avala plusieurs fois sa salive et tira nerveusement sur son sarong. Je me demandais si le schooner allait s'en tirer, car il se coucha sur le côté. À ce moment Tuan Noir, qui était à plat ventre, poussa un cri. Il glissa à travers le pont et fut projeté contre le bastingage. Il croyait sans doute être précipité dans la mer. Tuan Gris, entendant crier, se leva et regardant par-dessus la cabine vitrée vit Tuan Noir contre le parapet et lui tira un coup de revolver. Tuan Noir tira également, mais tandis que Tuan Gris tirait plusieurs fois, Tuan Noir tira seulement deux fois, son revolver s'échappa de sa main et il resta immobile. Alors Tuan Gris se mit à rire, traversa le pont, se pencha vers Tuan Noir et rit de nouveau, car Tuan Noir était mort.

« Tuan Gris retourna dans la cabine sans faire attention à moi, mais pendant que, au gouvernail, j'essayais de sauver le navire de la tempête, je pus voir, par la vitre, Tuan Gris, blessé au bras, attacher une morceau de toile autour de sa blessure et vider une bouteille en buvant à même le goulot.

Quand la bouteille fut vide, il la remplaça par une autre qu'il posa sur la table en face de lui. Il remonta sur le pont longtemps après et vint vers moi. Il marchait en titubant et ce n'était pas à cause des mouvements du schooner, car la tempête avait cessé. Il me donna d'une voix pâteuse l'ordre de retourner à l'île d'où nous venions. Nous aurions assez d'eau douce pour un jour, ajouta-t-il, puisque nous n'étions plus que deux à en boire. Mais même si l'eau était insuffisante, il fallait retourner vers l'île. Je répondis à Tuan Gris que je ferais comme il voulait.

« Mais je n'avais pas l'intention de lui obéir. À cause de lui, il y avait deux hommes morts sur le pont de l'*Orsu* et un autre dans l'île. Je craignais plus que jamais pour ma propre vie. Tuan Gris me tuerait aussi quand il n'aurait plus besoin de moi, pour que je ne puisse répéter à personne ce qui s'était passé.

« Tuan Gris retourna dans la cabine et but jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort sur le plancher. Il s'endormit pesamment. Alors, le voyant ainsi et tremblant pour moi, je mis le canot à la mer avec quelques provisions et la moitié de la réserve d'eau, et je m'éloignai de l'*Orsu* à force de rames. Je restai deux jours sans voir la terre et ce soir seulement vous m'avez aperçu. Je ne sais où le schooner aura dérivé puisqu'il n'y avait personne à bord capable de le diriger.

Kaya Dalam étendit les bras d'un geste soudain, plein d'émotion.

— Aurais-je dû me préoccuper de la sécurité de Tuan Gris et de ce qui pouvait lui arriver, pour mourir ensuite de sa main ? Voilà. L'histoire est terminée.

Le comte de Luvac brisa le premier le long silence qui s'ensuivit. Il parla avec une feinte nonchalance :

— Vous dites que vous avez vu ce Gris cacher la boule quand il eût tué Vert. Pourriez-vous retrouver l'endroit ?

— Oui, Tuan. Mais je ne désire pas revoir cet objet maudit.

— Cependant, insista le comte de Luvac, vous nous montrerez où il est, n'est-ce pas ?

Owen sourit avec un peu d'amertume. Le comte de Luvac avait sans doute exprimé à haute voix le désir de chacun des assistants, car ils attendirent tous anxieusement la réponse de Kaya Dalam.

— Oui, Tuan. Si les Tuans le veulent. Mais je crois qu'il n'en peut sortir que du mal.

— Eh bien, moi du moins, je suis disposé à courir le risque, dit Paul Stavert avec un rire bref. Un objet qui a causé la mort de trois hommes vaut la peine d'être vu. Mais parlez-nous de l'île. Comment s'appelle-t-elle ?

Kaya Dalam secoua la tête.

— Tuan, répondit-il, elle n'a pas de nom car, je vous l'ai dit, c'est une petite île où ne vit personne. Mais comme elle est tout près de la grande île dont je vous ai parlé qui, elle, est connue et porte un nom, un enfant pourrait s'y rendre sans s'égarer. La grande île s'appelle Laolu.

— Laolu ? M. Morlan se leva avec un juron. Mais c'est notre prochaine escale, nous devons y faire halte demain.

— Sans cela, observa M. Lao-Ti imperturbable, nous n’aurions pas ramassé en route l’intéressant Kaya Dalam cette nuit, car nous n’aurions pas été dans son voisinage.

— Naturellement, murmura le comte de Luvac, la question est entendue. Pourtant, j’aimerais poser encore une question à notre ami Kaya. Si ce Gris atterrit quelque part et recrute un nouvel équipage ne peut-il, bien que n’étant pas marin lui-même, retrouver le chemin de cette petite île ?

Kaya Dalam inclina gravement la tête.

— Oui, Tuan, répliqua-t-il. Je vous l’ai dit, la petite île est tout près de la grande, bien qu’on ne puisse l’apercevoir. Ils savaient à bord le nom de la grande : Laolu, et ils savaient aussi que nous prenions la direction du sud de Laolu. Je leur avais dit cela le matin, quand nous étions ensemble sur le pont.

— Eh bien ! c’est nous qui irons, s’écria impétueusement Anne Morlan. Nous en avons tous envie. Elle se mit à rire, d’un rire un peu affecté. Et puisque l’île n’a pas de nom, je vais la baptiser d’après l’avertissement amical de Kaya. L’île du Mal. N’est-ce pas un nom charmant ? Père, demandez donc au capitaine Heath de faire route immédiatement pour l’île du Mal.

M. Morlan examina sa fille, les yeux à demi fermés et il haussa les épaules.

— Il n’y a pas de raison pour ne pas le faire, grogna-t-il. Nous ne sommes pas pressés. Nous ne trouverons probablement rien, mais je n’y vois pas d’inconvénient et je ne voudrais contrarier aucun de vous. Puisque Anne semble avoir exprimé votre désir à tous, je demanderai au capitaine Heath de nous mener là-bas avant de toucher Laolu.

Owen se leva. Que ces visages autour de lui semblaient de nouveau bizarres. Si colorés et excités maintenant – sauf naturellement celui de Lao-Ti qui ne laissait jamais paraître plus d'émotion qu'une statue de pierre. Même Doris Carroll semblait subir cette emprise d'excitation et d'attente, car ses yeux, en rencontrant ceux du capitaine, étaient plus brillants qu'à l'ordinaire. L'île du Mal… Pourquoi diable Anne Morlan l'avait-elle baptisée ainsi ? C'était absurde. Ce nom lui déplaisait…

— Très bien, monsieur Morlan, dit-il. Je vais changer tout de suite notre direction d'après les paroles de Kaya Dalam. Nous devons atterrir à l'île un peu avant midi. En même temps, si vous n'avez plus d'autre question à lui poser, je vais l'envoyer à l'avant et faire prendre soin de lui.

— Entendu, acquiesça M. Morlan.

— Et si vous me permettez cette suggestion, ajouta doucement le comte de Luvac, recommandez-lui de ne rien raconter de son histoire à l'équipage.

— Ce serait sage, appuya solennellement M. Lao-Ti, très sage vraiment.

— En effet, dit à son tour Paul Stavert avec impétuosité, ces indigènes sont tellement impulsifs. Nous ne voulons pas qu'ils nous coupent la gorge. Ils pourraient se mettre en tête de prendre les premiers possession de cette fameuse boule rouge.

— Puisque c'est l'unanimité, grogna M. Morlan.

Owen fit un signe d'acquiescement.

— Je vais m'en occuper, dit-il. Et faisant signe à Kaya Dalam, il le conduisit vers la porte.

Comme il quittait le pont, il entendit dans le salon, derrière lui, s'élever la voix de Mme Stavert, singulièrement excitée :

— Est-ce que ce n'est pas délicieusement impressionnant ! Une véritable chasse au trésor.

CHAPITRE V

L'ÎLE DU MAL

Après maintes recommandations de ne rien répéter à l'équipage de ce qu'il avait raconté, Owen confia le Malais à Tanu, en demandant à celui-ci d'en prendre soin. Puis il monta sur la passerelle et de là dans la chambre des cartes, à l'arrière de la barre.

L'île de Kaya Dalam était marquée sur la carte, guère plus visible qu'une tache de mouche. À l'aide du compas il vérifia qu'elle se trouvait environ à 45 milles au sud de Lao-lu. D'autres petites taches semblables s'éparpillaient vers l'est. Cela confirmait le récit de Kaya Dalam. Après tout l'homme ne pouvait avoir inventé cette histoire et il n'avait aucune raison pour le faire. Owen consulta aussi les parallèles et commença son travail de changement de direction – l'île du Mal. – Il ne pouvait chasser ce nom maudit. Tout à coup il leva la tête, M. Morlan était entré et avait soigneusement refermé la porte.

— M. Stavert a dit des sottises à propos de l'équipage, dit-il brusquement. Mais tout de même, il ne faut pas risquer de surexciter leurs esprits. Vous comprenez ? C'est ce que je voulais dire tout à l'heure, au salon.

— Je vous comprends très bien, monsieur, répondit Owen, et j'ai déjà agi suivant vos désirs. Je viens d'avertir Kaya de se taire et je crois qu'on peut lui faire confiance pour cela.

M. Morlan tira une bouffée de son cigare et lança un nuage de fumée.

— Que pensez-vous de cette histoire ? demanda-t-il soudain.

« Vous avez vécu ici étant enfant, vous devez connaître les indigènes.

Owen réfléchit un instant.

— Bien que l'histoire de Kaya Dalam ressemble plus à un cauchemar qu'à une réalité, je ne crois pas qu'il ait pu l'inventer. Il y a une île ici sur la carte. Une île située à 45 milles au sud de Laolu – cette distance peut être facilement couverte par un schooner de l'aube à midi pourvu qu'il y ait un peu de brise.

M. Morlan fit une grimace.

— L'île du Mal, hein ? D'après ma fille… Alors vous croyez à ce conte ?

— Oui, monsieur. Franchement, j'y crois.

— Hum !… S'il en est ainsi, et bien que je réserve, moi, mon opinion, il faudrait agir avec les officiers comme avec l'équipage. Inutile de provoquer des bavardages jusqu'à ce qu'il y ait vraiment une raison de bavarder.

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit tranquillement Owen, mais il y a une différence entre les officiers et l'équipage. Les officiers associeront certainement notre changement de direction et notre escale de demain à l'île, au lieu de Laolu, avec le sauvetage de Kaya Dalam cette nuit.

M. Morlan retira son cigare de sa bouche, et ses lèvres minces se contractèrent jusqu'à n'être plus qu'une ligne nette et dure.

— Eh bien ! supposons-le, dit-il vivement. Ils n'ont pas besoin d'en connaître les raisons, n'est-ce pas ? Je n'ai pas de comptes à rendre pour ce que je fais et je vais où je veux avec le *Nepenthe*, n'est-ce pas ?

Il semblait agacé, presque furieux – sans raison, pensait Owen.

— Certainement, monsieur, répondit-il promptement. Vous n'avez qu'à donner des ordres.

— C'est bien, dit M. Morlan. Et pour demain, capitaine Heath, que personne ne descende à terre, sauf ceux qui se trouvaient cette nuit au salon. Les hommes d'équipage nécessaires au maniement du canot qui nous conduira à l'île resteront sur la plage avec le canot.

— Très bien, monsieur.

M. Morlan devint subitement plus aimable. Il posa familièrement la main sur l'épaule d'Owen.

— Je ne veux pas qu'on fasse d'histoires quand il n'y a pas lieu. C'est tout. Je m'en remets à vous. Bonsoir, capitaine. Ne rêvez pas de boules rouges, laissons cela aux dames.

Owen regarda d'un air perplexe la porte qui se refermait. Il ne voyait pas la nécessité d'un pareil mystère vis-à-vis des officiers. Il trouvait cela exagéré. En ce qui concernait l'équipage c'était différent, il admettait les précautions prises. Mais quelles étaient réellement les intentions de M. Morlan ?

Il haussa les épaules et retourna à son travail. Puis il quitta la chambre des cartes, donna sans commentaires ses ordres à Gaffney pour le changement de direction, et descendit de la passerelle dans sa chambre.

Il était encore tôt : onze heures du soir. Owen était agité, mal à l'aise, et n'avait aucune envie de dormir. Quelle affreuse histoire avait raconté Kaya Dalam ! Ces lâches assassinats, cette boule rouge… Il bourra sa pipe et ouvrit un livre mais le récit de Kaya Dalam s'interposait entre les pages… Minuit… Trouveraient-ils cette boule rouge ? Et qu'en ferait M. Morlan ? Cela dépendrait de ce qu'elle était en réalité. Naturellement. Qu'était devenu ce Gris ivre-mort avec son bras blessé ? L'*Orsu* continuait-il à naviguer sans but ?

Un charmant individu ce Gris… Une heure… Owen avait laissé sa porte entrebâillée pour avoir un peu d'air et il entendit la voix de Carlin qui montait sur la passerelle prendre le quart.

— Pourquoi ? demandait Carlin.

— On ne nous l'a pas dit, répondit la voix de Gaffney, mais j'ai fait un saut jusqu'à la chambre des cartes pour y jeter un coup d'œil quand il a quitté la passerelle. Nous descendons au sud de Laolu. Cela a certainement rapport à ce pauvre hère que nous avons ramassé. Ils se sont tous enfermés dans le salon avec lui jusqu'à onze heures.

Carlin rit.

— Les dames y sont encore et…

Les voix s'éloignèrent.

Owen jeta son livre et éteignit. Il ne tarda pas à s'endormir.

Il s'éveilla pour le petit déjeuner qu'il prit seul, car personne à bord du *Nepenthe* n'apparaissait à cette heure-là. Puis, suivant l'habitude du capitaine Penny, il prit le quart du matin. C'était une belle journée, pas une ride sur l'eau, mais son humeur n'était pas d'accord avec le temps. Comme son esprit était houleux en face de cette mer tranquille, et pourquoi ? Un pressentiment ? Il ne pouvait détacher ses pensées de l'histoire de Kaya Dalam et de cette infernale boule rouge, abreuvée de sang.

Vers neuf heures, il aperçut l'île et envoya dire à M. Morlan qu'il jetterait l'ancre vers onze heures. Un peu plus tard, comme on approchait du rivage, les hôtes se réunirent sur le pont, les femmes surexcitées, les hommes avec un air de nonchalance feint, ainsi qu'en jugea Owen qui les regardait de la passerelle. Quelle ambiance morbide !

C'était une très petite île vraiment, et on avait bien fait de la représenter sur la carte comme une tache de mouche. Elle était couverte de bois épais avec ici et là une bande de sable blanc brillant au soleil. Quand ils en furent tout près, Owen appela Kaya Dalam sur la passerelle. Où l'*Orsu* venait-il de jeter l'ancre ? Le banc de roches s'étendait-il loin ? Y avait-il assez de fond pour la vedette ? Mais le tour presque complet de l'île dut être fait avant que Kaya Dalam découvrit l'endroit où il avait atterri, et que le *Nepenthe* jetât l'ancre à environ quatre cents mètres du rivage.

L'île du Mal.

Owen quitta la passerelle en maudissant ce nom qui hantait son esprit. Un quart-d'heure plus tard, la vedette ayant à bord tous ceux qui s'étaient réunis dans le salon la veille, et dirigée par Tanu et deux indigènes, toucha la rive.

Owen, débarqué le dernier, se souvint des instructions de M. Morlan et dit à Tanu avant de sauter à terre :

— Vous allez rester tous les trois ici, dans le bateau, ordonna-t-il. Vous ne devez pas le quitter. C'est compris ?

— Bien, Tuan, répondit Tanu.

Un éclat de rire soudain s'éleva du groupe réuni sur le sable.

— Ce n'est pas du tout l'endroit dont j'avais rêvé la nuit dernière, annonça Anne Morlan – elle rit de nouveau – c'est une île comme les autres.

Ce rire sonnait faux. Owen serra les lèvres légèrement. Il était nerveux et aurait volontiers – sans savoir pourquoi – envoyé au diable Kaya Dalam, son histoire et son île. Tandis qu'il traversait les quelques mètres de sable pour rejoindre le groupe, Owen les examina les uns après les autres : tous les visages, sauf celui de Lao-Ti, montraient une émotion mal réprimée dans laquelle la cupidité, l'excitation malsaine et une avide curiosité, qui dominait la crainte et l'appréhension, jouaient un rôle. Il comprenait cela. N'était-ce pas naturel ? Qu'était au juste cette boule rouge qui avait enflammé leur imagination ? Ils voulaient tous aller à cet endroit où un homme avait été sauvagement assassiné… pour une boule rouge. Et lui-même ? Était-il préservé de cette contagion ? Mon Dieu non. N'avait-il pas admis qu'il se sentait nerveux ? Doris Carroll était pâle, ses couleurs de la veille avaient disparu.

M. Morlan agita son cigare du côté de Kaya Dalam.

— Est-ce loin d'ici ? demanda-t-il.

— Non, Tuan, répondit Kaya Dalam. Nous y serons dans quelques minutes.

— Eh bien ! conduisez-nous, commanda M. Morlan laconiquement.

Ils se groupèrent sur le sable et pénétrèrent à la suite de Kaya Dalam dans la partie boisée qui bordait la plage. On les entendait bavarder bruyamment. Chacun parlait pour ne rien dire, les hommes faisaient des plaisanteries insipides, la voix de Paul Stavert dominait les autres.

— Nous devrions marcher sur la pointe des pieds, nous surprendrions le fantôme de Vert. Il ricana.

— Allez au diable, riposta M. Morlan à ce trait d'esprit inopportun.

Doris Carroll marchait la dernière. Owen l'avait attendue, elle lui parla précipitamment.

— Je suis terriblement curieuse, mais je dois avouer que j'ai aussi très peur et que je regrette d'être venue.

Owen la regarda. Il le faisait toujours avec plaisir et ne manquait jamais une occasion. Ne valait-elle pas la peine d'être contemplée cette piquante petite frimousse ? Ses yeux bleus rencontrèrent les siens avec franchise.

— Alors pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-il brusquement.

— M. Morlan a insisté.

— Pourquoi ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il m'a dit que tous ceux qui avaient entendu l'histoire de Kaya Dalam dans le salon devaient descendre à terre ensemble. Je ne crois pas qu'il ait une raison sérieuse, mais quand il se met une idée en tête, on ne peut pas l'en faire démordre.

— Je m'en suis aperçu moi-même, depuis que nous avons débarqué le capitaine Penny, dit Owen en souriant. Mais bien que l'histoire de Kaya Dalam soit plutôt grandguignolesque, il n'y a rien à craindre dans l'île maintenant.

— Non, naturellement. Elle se força à rire. Mais vous savez je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière, c'est peut-être pour cela. Les hommes sont retournés à leur bridge, Mlle Morlan, Mme Stavert et moi sommes restées longtemps au salon à parler de ces affreux meurtres et de la boule rouge.

— Je sais cela, dit sèchement Owen. Vous vous êtes monté la tête les unes les autres si bien que vous auriez toutes hurlé si l'une d'entre vous avait laissé tomber une épingle. Je ne m'étonne pas que vous n'ayez pu dormir.

Elle lui jeta un rapide coup d'œil.

— Oh ! dit-elle. Qui vous l'a dit ?

— Personne.

— Alors comment le savez-vous ?

Owen fit une petite grimace.

— Un capitaine ne doit-il pas être au courant de tout ce qui se passe à son bord ?

D'un geste impérieux elle lui saisit le bras et le serra.

— Alors j'avais raison, dit-elle un peu essoufflée, quelqu'un nous écoutait du pont. Qui était-ce ? Qui vous a parlé ?

Owen éluda la question. Il était devenu subitement sérieux.

— Que voulez-vous dire ? Racontez-moi.

— En plein jour cela ne semble pas extraordinaire, mais au milieu de la nuit, c'était différent. Vous connaissez cette sensation qui s'insinue en vous quand vous écoutez une histoire de revenants… Mais peut-être que les hommes sont au-dessus de cela, cependant…

Il l'interrompit :

— Quelle heure était-il ?

— Onze heures, je crois.

— Très bien, et alors ?

— Nous étions assises dans le salon, près du poste de T.S.F. et toutes les fenêtres étaient ouvertes. La nuit était chaude et, vous vous le rappelez, il n'y avait pas un souffle de vent. À un moment je me suis retournée et à une des fenêtres j'ai aperçu les traits estompés d'un visage que je n'ai pas reconnu. J'ai été si saisie que j'ai poussé un petit cri. J'ai raconté ce que j'avais vu et nous nous sommes précipitées sur le pont. Il n'y avait personne. Quand nous sommes retournées au salon, Mlle Morlan et Mme Stavert se sont moquées de moi, m'ont dit que je me montais l'imagination, et que je n'étais qu'une petite peureuse. D'après ce que vous m'avez dit, je suis contente de savoir que je n'avais pas rêvé. J'en suis sûre maintenant. Qui vous a dit que nous veillions au salon ? Et pourquoi s'est-on sauvé ?

Owen secoua la tête.

— Je ne doute pas un instant que vous ayez réellement vu quelqu'un, dit-il. Mais je crains de ne pouvoir vous aider à l'identifier. Personne ne m'a dit que vous étiez là. J'étais en train de lire à minuit dans ma cabine, quand Carlin a pris le quart à la place de Gaffney. Ma porte était entrebâillée et j'ai entendu Carlin dire à Gaffney du haut de la passerelle que les dames étaient encore au salon.

— Oh ! s'exclama-t-elle, c'était donc M. Carlin. Sans cela comment aurait-il été au courant ?

De nouveau, Owen secoua la tête.

— Ce n'est pas certain, dit-il. Nous n'avons que deux officiers de pont, vous le savez, et Carlin dort presque toujours avant de prendre le quart de minuit. S'il a agi comme d'habitude, il ne pouvait manquer de vous apercevoir dans le salon en traversant le pont une minute ou deux avant minuit.

— C'est vrai, je me souviens maintenant qu'on est passé le long du pont à cette heure-là. Alors, si ce n'était pas Carlin, qui était-ce ?

— Je ne sais pas, dit-il. Mais nous donnons peut-être à cet incident plus d'importance qu'il n'en mérite. Je voudrais seulement connaître l'individu pour lui donner une leçon qu'il n'oublierait pas de sitôt. Qui était-ce ? Qu'importe. Tout ce qu'il a pu entendre, c'est l'histoire que Kaya Dalam nous a raconté. Supposons-le. À part le désir de M. Morlan de ne pas ébruiter cette histoire, qu'est-ce que cela peut faire ?

Elle rit, moins nerveusement cette fois.

— Cela ne fait rien, évidemment. Je vous ai dit qu'au grand jour l'affaire perdait de son importance. Mais hier soir c'était désagréable et…

Elle s'arrêta brusquement, car ceux qui étaient en tête s'étaient tus et faisaient halte, ou plutôt se dispersaient parmi les arbres de manière à former à peu près un cercle autour de Kaya Dalam.

— C'est à cet endroit, dit Kaya Dalam d'une voix sans timbre, que Tuan Gris a tué Tuan Vert, et c'est là – il indiqua du doigt une épaisse touffe de feuillage à côté – que j'étais caché.

— Parfaite mise en scène. Lever du rideau, déclama Paul Stavert d'une voix de basse. L'auditoire retient son souffle, allumez la rampe, faites bouillir les marmites. Où est la boule rouge que nous cherchons ?

— Imbécile, lança sa femme furieuse.

Kaya Dalam indiqua les racines noueuses d'un arbre presque entièrement cachées par la mousse et les lianes qui poussaient en abondance.

— C'est là, dit-il.

CHAPITRE VI

RECHERCHES

M. Morlan se tenait tout près de l'arbre indiqué. Il fit quelques pas et se courbant glissa la main dans les racines et les lianes. Au bout d'un instant, il s'agenouilla et enfonça la main plus profondément. Les autres, coude à coude, se penchèrent en avant. Une minute, puis deux se passèrent et M. Morlan se releva.

— Il n'y a rien, dit-il en regardant fixement Kaya Dalam.

— Laissez-moi essayer, cria Anne Morlan, et se jetant sur le sol, elle commença, elle aussi, à fouiller dans les racines.

Elle se releva finalement, l'air découragé.

— Permettez-moi, murmura le comte de Luvac. Il s'agenouilla et chercha à son tour pendant un temps qui parut incalculable. C'est vrai, déclara-t-il en se relevant et s'époussetant soigneusement les genoux. Il n'y a rien là dedans.

— Bien sûr que c'est vrai, s'exclama M. Morlan. Ne l'avais-je pas dit ? Pensiez-vous que j'allais essayer de cacher cet objet maudit ?

— Il est possible, suggéra Lao-Ti aimablement, que Kaya Dalam ait fait une erreur. Il y a tant d'arbres.

Mais Kaya Dalam secoua la tête. Sa mâchoire inférieure pendait comme désarticulée, ses bras étaient ballants, ses yeux écarquillés.

— C'est là que Tuan Gris a caché la boule rouge, dit-il d'une voix rauque. J'en suis sûr, je reconnais bien l'arbre, regardez-le, il a été frappé par la foudre et toutes les branches de ce côté sont mortes.

M. Morlan se tourna furieux, vers le Malais.

— Tout cela est très bien, mais où voulez-vous en venir ? explosa-t-il. Dès le début, j'ai senti que cette histoire n'était pas très claire. Allons, dites-nous pourquoi vous nous avez menti, et quel intérêt vous aviez à amener ici ce tas d'idiots crédules que nous sommes ?

Kaya Dalam se redressa.

— Tuan, – il y avait du ressentiment dans sa voix –, quel intérêt aurais-je eu à vous mentir ? Je n'ai pas menti. Ce que j'ai dit est la vérité. J'ai vu de mes propres yeux Tuan Gris cacher la boule rouge dans les racines de cet arbre ainsi que je vous l'ai dit. Ce n'est pas moi qui ai désiré retourner à l'endroit du meurtre. Je ne suis venu que parce que vous l'avez voulu. Si la boule rouge n'est plus là, je pense que Tuan Gris est revenu dans l'île et l'a prise, ou peut-être me suis-je trompé en croyant cette île déserte, et des hommes vivant ici l'ont prise ?

— Mettez cela dans votre poche et votre mouchoir pardessus, plaisanta légèrement Paul Stavert en allumant une cigarette. Il y a beaucoup de bon sens dans ce que dit ce malheureux, et il est parfaitement vrai, je m'en souviens, qu'il ne tenait pas à revenir ici.

Owen sourit avec une petite grimace. L'excursion se terminait par un fiasco, voilà tout. Il entendit Doris Carroll murmurer à son oreille : Je suis tout de même bien contente qu'on ne l'ait pas trouvée.

Il l'approuva machinalement. Il guettait maintenant le comte de Luvac et M. Morlan. Le comte de Luvac s'était approché de M. Morlan et lui parlait à voix basse. Tout en l'écoutant, M. Morlan mâchonnait un cigare éteint. Il parla ensuite d'un ton péremptoire :

— Retournons sur la plage.

Kaya Dalam montra de nouveau le chemin, et comme le petit groupe, silencieux maintenant, sortait du couvert du bois, M. Morlan parla une seconde fois et aussi péremptoirement :

— Anne, ordonna-t-il, remontez dans la vedette avec Mme Stavert et miss Carroll et retournez sur le *Nepenthe*.

— Pourquoi ? demanda farouchement celle-ci.

— Parce que je le désire, dit M. Morlan sèchement.

Mme Stavert secoua la tête et marcha vers la plage en compagnie de Doris Carroll. Anne Morlan, mécontente, les suivit après un moment d'hésitation.

M. Morlan se tourna de nouveau vers Kaya Dalam.

— Maintenant où est l'endroit où ce Vert est enterré ? Vous pourrez peut-être trouver cela.

— Venez avec moi, Tuan, je vais vous le montrer. Kaya Dalam marcha quelques pas et s'arrêta juste à l'orée du bois. Il indiqua le sable à ses pieds. C'est ici, Tuan.

Une ride se creusa entre les sourcils d'Owen. Cet endroit ne ressemblait pas à une tombe. Le sable était uni et lisse. Il se rappela alors que, d'après le récit de Kaya Dalam, une violente tempête accompagnée de pluie avait sévi sur l'île après le départ de l'*Orsu*. Cela expliquait le nivellement du sable.

— Très bien, grogna M. Morlan en fixant Kaya Dalam. Vous nous avez dit que vous aviez creusé la tombe avec vos mains. Montrez-nous le corps.

— Oh ! railla Paul Stavert, ça ne se fait pas comme cela, vous savez. Il faudrait un ordre de la police et tout ce qui s'ensuit pour exhumer ainsi ce bon vieux cadavre. Pourquoi le déterrer ? *Requiescat in pace*. Laissons-le en paix, si vous voulez mon opinion.

— S'il n'y a pas de boule rouge, dit doucement Lao-Ti, il n'y a peut-être pas de cadavre.

M. Morlan fit un signe impatient à Kaya Dalam.

— Allons commencez.

Mais Kaya Dalam recula.

— Non, Tuan, protesta-t-il, non, c'est impur… Je…

Kaya Dalam ne termina pas sa phrase. M. Morlan marchait menaçant vers le Malais.

— Faites ce qu'on vous dit, cria-t-il furieux, et attention. Je commence à en avoir assez. Sa lourde main s'appuya sur l'épaule de Kaya Dalam, le forçant à s'agenouiller. S'il y a ici une tombe, et dans cette tombe le corps de Vert, il faut nous en donner la preuve. Dépêchez-vous.

Kaya Dalam à contre-cœur s'était mis à gratter le sable avec ses mains. À quelques centimètres, quelque chose de blanc apparut, et Owen, se penchant ainsi que les autres, vit que c'était une jambe de pantalon.

— Voilà, voilà, s'exclama vivement Paul Stavert. C'est assez, il nous a dit la vérité, très bien.

— Je crois qu'il faut que nous voyions son visage, dit gravement le comte de Luvac.

— Son visage, gémit Paul Stavert. Mon Dieu ! Pour quoi faire ? Je ne vois pas la nécessité de cette macabre exhibition.

— C'est notre seul moyen d'identification, expliqua calmement le comte de Luvac. Peut-être que M. Morlan qui a vécu longtemps par ici, ou M. Lao-Ti, ou même le capitaine Heath pourront reconnaître l'homme.

Paul Stavert sortit son étui à cigarettes, en choisit une avec soin, et se mit à rire.

— C'est très flatteur pour ces trois messieurs. D'après le récit de Kaya Dalam, notre ami Vert était certainement un fieffé coquin. Il rit de nouveau. Et vous ne prenez pas ses empreintes digitales ? s'enquit-il ironiquement.

— Ce serait une excellente idée, répondit calmement le comte de Luvac, si c'était possible. Et soudain un sourire malicieux se dessina au coin de ses lèvres : Mais c'est possible. La surface si merveilleusement polie de votre étui à cigarettes fera tout à fait l'affaire. On la croirait faite exprès. Voulez-vous me le passer ?

Paul Stavert referma précipitamment l'étui et l'enfonça dans sa poche.

— Allez d'abord au diable, dit-il avec conviction.

Le sourire du comte Gaspard de Luvac devint presque un éclat de rire, et il haussa les épaules.

M. Morlan, de nouveau, fit un signe à Kaya Dalam.

— Allez, dit-il, le comte de Luvac a raison.

On aperçut alors le visage du mort. Ce n'était pas un spectacle agréable, d'autant plus que le nez du cadavre, soit par déformation naturelle, soit par accident, était aplati contre la joue droite. Owen se détourna. Ni lui, ni M. Morlan, ni M. Lao-Ti ne connaissaient cet homme.

Kaya Dalam remettait le sable en place.

Les yeux de M. Morlan firent le tour du cercle de visages.

— Qu'en pensez-vous ? grogna-t-il. Je dois avouer que cela authentifie l'histoire de Kaya Dalam.

— C'est lui qui a répondu à votre question, observa placidement Lao-Ti. Ou le meurtrier est revenu et a repris possession de cette boule rouge tant convoitée, ou elle a été volée par quelqu'un qui habite l'île.

— Bien. Voyons la première hypothèse, dit nettement M. Morlan. Qu'en dites-vous, capitaine Heath ? Pensez-vous que l'homme soit revenu ?

— C'est possible, mais non probable, répondit Heath après un moment de réflexion. D'après Kaya Dalam, Gris était à la fois ivre mort et blessé quand Kaya Dalam a quitté le schooner. Gris ne pouvait, seul, s'occuper du navire et, n'étant pas marin, il n'aurait pu retrouver sans aide son

chemin. De plus, comme c'était calme plat hier et pendant la nuit, Gris aurait dû recevoir cette aide aussitôt après le départ de Kaya Dalam. Il n'aurait pu, sans cela, dans ce laps de temps, atteindre cette île et s'en éloigner de nouveau.

— Autrement dit, interrompit M. Morlan, vous ne pensez pas qu'il soit revenu.

— Non, monsieur. Je ne le pense pas, dit Owen catégoriquement.

— Hum… murmura M. Morlan. Il ne nous reste donc plus que la seconde hypothèse…

— Ce qui supposerait, intervint Lao-Ti, quelqu'un vivant dans l'île, qui se serait caché et aurait vu comme Kaya Dalam l'endroit où Gris avait enfoui la boule rouge.

M. Morlan fit la moue.

— Oui, ce doit être cela, admit-il, et pourtant, je ne comprends pas… Il y avait une chance sur mille de la découvrir. Mais que peut-il y avoir d'autre ? Elle n'est plus là – voilà le fait. Il se tourna brusquement vers Kaya Dalam. Qu'en dites-vous, Kaya ?

— Je ne sais pas, Tuan, répondit Kaya Dalam avec hésitation, mais nous ne sommes qu'au milieu du jour, l'île est petite, et si les Tuans le désirent, je peux rechercher s'il y a des traces d'êtres vivants par ici.

M. Morlan resta un instant silencieux tandis qu'il jetait au loin son cigare à demi-mâchonné. Il en tira un autre de sa poche, en coupa l'extrémité avec ses dents et la cracha sur le sable. Puis il parla les dents serrées.

— Nous chercherons tous, déclara-t-il brièvement. Puisque nous avons entrepris cette folle équipée, nous irons jusqu'au bout, du moins en ce qui concerne l'île.

— Apaisons le spectre, approuva Paul Stavert avec nonchalance. Ce serait très mauvais de reprendre notre bridge avec nos cerveaux en ébullition.

Le visage de M. Morlan s'éclaira.

— Plût au ciel, s'écria-t-il, puis il s'arrêta et se tourna vers Owen : Capitaine Heath, je vois que la vedette est revenue après avoir conduit ces dames, voulez-vous la prendre et faire le tour du rivage ? C'est un travail de marin à cause des récifs. Peut-être trouverez-vous la trace d'un bateau. Revenez ensuite nous chercher. Pendant ce temps, nous circulerons un peu. Ainsi que l'a dit Kaya Dalam, l'île est petite et il ne doit pas être long de savoir si elle est habitée ou non.

— Bien, monsieur, répondit Owen, et se tournant il traversa la plage. Comme il montait à bord de la vedette et donnait ses ordres à Tanu, il vit les autres disparaître derrière les arbres.

C'était une petite île d'environ deux kilomètres de long sur un de large, d'après l'estimation qu'il en avait faite du haut de la passerelle du *Nepenthe*. La vedette, par crainte d'un récif tapi sous l'eau tranquille, avançait avec précaution, longeant le rivage. Il y avait çà et là de petites anses qui pouvaient abriter quelque embarcation. Owen descendait alors et poussait plus loin ses recherches. Mais il ne vit aucune trace de vie. Aussi improbable que cela lui apparût, il fut donc forcé de conclure que Gris, le meurtrier, était revenu et reparti. Aucune autre solution n'était possible et le tombeau de Vert, la victime, était une preuve palpable de la vé-

racité du récit de Kaya Dalam. En ce qui le concernait, cette affaire ne l'intéressait plus. L'équipée des hôtes du *Nepenthe*, comme il se l'était déjà dit, n'avait abouti qu'à un complet fiasco.

Il mit un peu moins de deux heures à faire le tour de l'île. Sa montre ne marquait pas tout à fait deux heures de l'après-midi quand il retourna sur la plage où il avait laissé les autres.

Une seule silhouette, celle de Paul Stavert, assis sur le sable, se leva et vint à sa rencontre.

— Ne trouvez-vous pas que la chaleur est horrible ? se plaignit-il en se tamponnant le visage.

— Où sont les autres ? demanda Owen.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il d'un ton languissant, et franchement, mon cher, je ne m'en soucie guère. Nous nous sommes séparés. Je suis en nage. Ce n'est vraiment pas l'heure, sous les Tropiques, d'aller à la recherche d'une boule rouge et d'un cadavre, même dans ces sylvestres clairières. Emmenez-moi vers le yacht, voulez-vous ? J'y ai un rendez-vous des plus urgent avec un verre de gin. Un grand verre où tinte la glace, vous me comprenez ?

Owen sourit.

— C'est tentant. Je pourrais bien vous y accompagner.

— Vous êtes un frère, s'écria Paul Stavert en embarquant.

De retour au *Nepenthe*, Owen renvoya la vedette sur la plage. Les trois jeunes femmes étaient invisibles, elles devaient faire leur sieste. Après avoir laissé Paul Stavert au bar,

Owen se rendit à sa chambre. Il faisait chaud, terriblement chaud. Il ôta sa veste et se jeta sur le divan. Pendant l'heure suivante, la vedette fit la navette entre le navire et la plage et ramena à bord M. Lao-Ti et le comte de Luvac, puis M. Henry K. Morlan.

M. Morlan, congestionné, et loin d'être de bonne humeur, entra comme un ouragan dans la cabine d'Owen.

— Pas une âme damnée ne vit ou n'a vécu sur cette poêle à frire, abandonnée des dieux, jura-t-il. C'est une certitude. Je ne comprends plus rien à cette histoire infernale. Quoiqu'il y ait bien un cadavre enterré là-bas… Mais j'en ai assez. Rappelez donc ce conteur des Mille et Une Nuits par un coup de sifflet de la sirène, et nous allons repartir.

— Très bien, monsieur.

M. Morlan quitta la cabine, Owen donna ses ordres. À plusieurs reprises, le son rauque de la sirène se fit entendre, déchirant comme un coup de tonnerre le calme silence de l'après-midi. Mais Kaya Dalam ne parut pas sur la plage. Un quart d'heure, une demi-heure, une heure se passèrent. Toujours aucun signe de vie de Kaya Dalam. Owen, mécontent d'abord du retard du Malais, devint surpris, puis inquiet.

Il se rendit au fumoir. Les quatre hommes y faisaient leur inévitable bridge, mais il crut s'apercevoir qu'ils n'étaient pas absorbés par leur jeu autant que d'habitude. Ils levèrent les yeux dès qu'il parut.

— Ces appels harmonieux m'ont rendu service, dit Paul Stavert plaisamment. Pensez que M. Lao-Ti – lui – a fait une renonce.

— Heureusement que je jouais avec le comte de Luvac et je serai seul à supporter la perte, répondit M. Lao-Ti imperturbable.

M. Morlan posa ses cartes devant lui.

— Eh bien, capitaine, dit-il d'un ton renfrogné, qu'y a-t-il ?

— Kaya Dalam ne s'est pas encore manifesté, expliqua Owen avec netteté. On entend notre sirène dans toute l'île et, en quelque endroit qu'il se soit trouvé, il aurait eu largement le temps de retourner à la plage – ce qu'il n'a pas fait. Je me souviens de ce que vous avez dit au sujet de l'équipage, mais étant donné les circonstances, je désirerais avoir votre autorisation pour envoyer à sa recherche.

— Excellente idée, applaudit Paul Stavert, pourvu qu'on me laisse ici. J'ai assez vu votre charmante île du Mal pour aujourd'hui.

Le comte Gaspard de Luvac toussa.

— Vous semblez craindre quelque chose, dit-il lentement. Que pensez-vous, capitaine, qu'il lui soit arrivé ?

Owen secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée. Je sais seulement qu'il devrait être revenu… et qu'on ne le voit pas.

Il se tourna vers M. Morlan.

— Qu'en pensez-vous ?

M. Morlan fronça les sourcils, hésita un instant, puis il ramassa brusquement ses cartes.

— Nous n’allons pas rester là toute la nuit, je suppose, grogna-t-il. Mais nous ne pouvons pas partir en abandonnant ce malheureux. Faites pour le mieux, capitaine. M. Morlan considéra ses cartes : Quatre piques, annonça-t-il.

Ainsi congédié, Owen retourna à sa cabine et envoya chercher le premier officier.

— M. Carlin, dit-il brièvement quand celui-ci apparut, il y a encore une bonne heure et demie de jour. Prenez avec vous les hommes nécessaires pour faire une recherche approfondie et voir ce que devient le Malais Kaya Dalam que nous avons recueilli la nuit dernière.

— Bien, monsieur, répondit promptement Carlin.

Owen le regarda partir et fronça les sourcils. Carlin n’avait rien dit, mais une expression soudaine et fixe avait lui dans ses yeux comme un éclair. Qui était le rôdeur de la veille ? Probablement pas Carlin, mais une partie de l’histoire devait avoir transpiré par tout le navire. Que savait exactement Carlin au sujet de cette visite dans l’île ?

Owen s’assit à son bureau pour achever quelque travail au sujet du bateau, il pouvait apercevoir la plage par la porte ouverte de sa cabine, et comme l’après-midi se passait sans aucun signal du rivage, il devenait de plus en plus inquiet et ses yeux se tournaient de plus en plus fréquemment dans cette direction. Mais ce ne fut que lorsque le bref crépuscule des Tropiques commença à tomber qu’il vit revenir la vedette. Il prit ses jumelles et sortit sur le pont. Kaya Dalam n’était pas avec les autres dans le bateau. Son visage se durcit. L’Île du Mal. Était-ce cela qui l’avait tourmenté ?

Il rangea ses jumelles dans sa cabine, descendit au pont inférieur, tandis que la vedette accostait. Il rencontra Carlin en haut de l'échelle des passagers.

— Eh bien, lui lança-t-il, vous n'avez pas amené l'homme ? Vous n'avez pas pu le trouver ?

Le visage de Carlin, sous son hâle, était pâle et tiré.

— Si, et la voix de Carlin s'étranglait. Nous l'avons trouvé couché à plat ventre sous les arbres – mort – il avait reçu plusieurs coups de poignard dans le dos.

CHAPITRE VII

IL COURT… IL COURT, LE FURET…

Le *Nepenthe* était à l'ancre. Ses hublots envoyaient sur l'eau des rais de lumière et le pont-promenade, éclairé jusqu'en ses moindres recoins, étincelait de façon inaccoutumée, comme si l'obscurité était intolérable à tous.

Le dîner avait été lugubre. Les dames s'étaient retirées aussitôt après dans leurs cabines ou du moins avaient annoncé que telle était leur intention.

Au fumoir, M. Morlan, Paul Stavert, M. Lao-Ti et le comte de Luvac étaient assis autour de leur table habituelle, mais ils ne jouaient pas au bridge. Owen était avec eux. Des verres, des bouteilles étaient placés sur la table. Les serviteurs indigènes avaient été congédiés. Les portes étaient closes.

M. Morlan jeta un regard circulaire.

— Eh bien, s'écria-t-il soudain, que diable allons-nous faire ?

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me passer la glace, capitaine, murmura Paul Stavert. Un de ces jolis petits cubes dans le bol en face de vous. Deux plutôt. Merci infiniment. Il a été frappé dans le dos, à plusieurs reprises. C'est le témoignage de M. Carlin. Témoignage corroboré par l'équipe d'enterrement. Voilà la réédition du départ prématuré d'un de ces hommes couleur d'arc-en-ciel (j'ai oublié sa nuance)

qui mourut ainsi sur la même île, à cause de certaine mystérieuse boule rouge.

M. Morlan avait subitement pâli.

— Au nom du ciel, explosa-t-il, allez-vous vous taire ? Ce moment est mal choisi pour un pareil persiflage.

— Et cependant, observa placidement M. Lao-Ti, ce que M. Stavert dit est exact. Ce qui est arrivé aujourd'hui – à part une légère différence dans le nombre des participants – présente une analogie frappante avec ce qui est arrivé le jour où Kaya Dalam est descendu dans l'île pour la première fois – ce jour où Vert fût assassiné.

— Je suis de votre avis, sauf sur un point – un point très important, remarqua brièvement le comte de Luvac. Personne n'a été déshabillé et visité avant de quitter l'île.

M. Morlan grogna de nouveau.

— Je ne vous comprends pas très bien.

Le comte de Luvac haussa les épaules.

— Je vais m'expliquer. Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas, sur le fait que personne n'habitait dans l'île ?

— Oh, certainement, approuva Paul Stavert.

Les autres confirmèrent du geste.

— Eh bien, alors, continua le comte de Luvac, il ne reste qu'une hypothèse : entre le retour des dames sur le *Nepenthe*, moment où Kaya Dalam était encore vivant, et cinq heures du soir, heure à laquelle son cadavre fut découvert par M. Carlin, Gris a dû revenir avec le schooner, il est tombé par hasard sur Kaya Dalam dans les bois, a commis le

meurtre et s'est enfui sur son bateau. Si Gris n'a pas pu revenir et repartir hier, a-t-il pu le faire cet après-midi sans que personne s'en aperçoive ? Là est la question. Je pense que le capitaine Heath est tout qualifié pour y répondre.

— Ç'aurait été impossible, expliqua tranquillement Owen. Quand nous nous sommes approchés de l'île ce matin, nous l'avons virtuellement encerclée, vous le savez. À ce moment, il n'y avait aucune trace de navire – voilier ou autre – à l'horizon, et de tout l'après-midi il n'y a pas eu un souffle de vent.

— En effet, approuva le comte de Luvac en jetant un regard expressif autour de lui.

M. Morlan s'agita avec inquiétude sur son fauteuil, se servit à boire et avala d'une seule gorgée presque tout le contenu de son verre.

— Continuez, dit-il.

Le comte de Luvac fit un geste d'excuses.

— Il me semble, dit-il, que vous devez tous penser comme moi. Nous pouvons tous imaginer maintenant ce qu'un seul d'entre nous avait prévu – malheureusement – avant d'enfoncer un poignard dans le dos de Kaya Dalam. C'est Kaya Dalam, vous vous en souvenez, qui nous a suggéré de nous séparer et de fouiller l'île. Kaya Dalam était un bon acteur, il ne voulait plus rien avoir à faire, disait-il, avec la boule rouge. Il nous a tous trompés – sauf un – Kaya Dalam avait la boule rouge quand il a été assassiné sans quoi il ne l'aurait pas été. Il nous a menti quant à une partie de son histoire. Au lieu de laisser la boule rouge à l'endroit où Gris l'avait cachée, Kaya Dalam l'a prise et cachée à son tour. Il n'aurait pas osé retourner avec elle sur la plage, pas plus que

Gris ne l'a osé. Nous voyons clairement maintenant que Kaya Dalam avait l'intention de revenir dans l'île à la première occasion – et le *Nepenthe* la lui a fournie.

— Vous voulez dire, coupa encore Paul Stavert, que cet intelligent et prévoyant anonyme a suivi Kaya Dalam à la trace jusqu'à la réelle cachette de la boule rouge, a fait disparaître Kaya Dalam de cette vallée de larmes, et s'est emparé de la boule ?

— C'est cela, affirma le comte de Luvac. Comme il savait qu'il n'avait pas à redouter d'être fouillé sur la plage, ainsi que Gris l'a été, il a amené la boule sur le bateau où elle est certainement à présent. Puisque nous sommes tous d'accord sur l'absence d'êtres vivants dans l'île autres que nous au moment du meurtre de Kaya Dalam, un de nous cinq est donc le meurtrier.

M. Lao-Ti avait de longs doigts effilés, mais, sans doute par déférence pour les coutumes occidentales, il se coupait les ongles. Il tapota légèrement le bord de la table en regardant aimablement le comte de Luvac.

— Il me semble, remarqua-t-il insidieusement, que l'analogie des deux meurtres s'accentue. Après la mort de Vert, un des survivants, Gris, je crois, prit le rôle d'orateur, et indiqua avec une irréfutable logique que le crime n'avait pu être commis que par l'un d'entre eux.

— […] Je vous comprends… Et c'était Gris l'assassin.

— Simple coïncidence, dit poliment Lao-Ti, si je crois aussi que le meurtrier est l'un d'entre nous, je pense toutefois que l'on peut commencer par réduire le nombre des suspects de cinq à quatre. Kaya Dalam était encore en vie et parmi nous, au moment où le capitaine Heath a quitté l'île

dans la vedette. Ne pourrions-nous pas, en toute justice et pour simplifier la question, rendre à l'unanimité un verdict de « non coupable » en ce qui concerne le capitaine Heath ?

Le comte de Luvac fit lentement tourner son verre entre ses doigts, mais ne but pas.

— Non, dit-il délibérément. Nous sommes tous impliqués dans l'affaire. Et même, bien que je ne l'accuse pas, le capitaine Heath peut être soupçonné autant et plus qu'un autre. Il nous a dit lui-même qu'il avait atterri dans plusieurs petites baies et y avait débarqué seul. C'est près de l'une de ces baies et non loin du rivage que le corps de Kaya Dalam a été retrouvé.

Owen grimaça un sourire tandis que ses yeux allaient de l'un à l'autre. Un de ces quatre hommes était évidemment l'assassin. Mais lequel ? Chacun pouvait prêter au soupçon. Le peu qu'il connaissait de leur vie privée n'était pas très édifiant. Il ne pouvait en éliminer aucun.

— Ce qu'a dit le comte de Luvac est exact, reconnut-il imperturbable. Je ne peux que répéter que j'ignore tout du meurtre de Kaya Dalam.

— Moi aussi, jura M. Morlan.

Paul Stavert étouffa un bâillement.

— Il court… il court, le furet… dit-il d'une voix traînante. Que le meurtrier lève la main.

Un faible sourire s'ébaucha sur les lèvres de M. Lao-Ti.

— Je crains, dit-il, que nous n'avancions guère, ainsi que M. Stavert vient de le dire. Puis-je émettre une suggestion ? Nous voilà tous compromis dans cette affaire très délicate et

même assez sinistre. Quatre d'entre nous sont innocents. Un seul est coupable. M. Morlan nous connaît tous, mais avant de nous rencontrer ici, à bord du *Nepenthe*, nous ne savions rien les uns des autres. Je propose donc que chacun donne sur lui-même le plus de précisions possibles. Je vais commencer, car nous éliminons naturellement M. Morlan, nous le connaissons tous. Il a une grande fortune et ses affaires, depuis plusieurs années, s'étendent de Singapour à travers toute la Malaisie. On ne peut rien dire de plus sur lui. Si je peux vous parler maintenant de ma modeste personne, je suis également bien connu, je dirai même favorablement connu à Singapour où je passe pour être un de ces soi-disant (il sourit de nouveau) magnats chinois de l'étain, ainsi qu'à Shanghaï, où je contrôle une affaire de commission et d'exportation qui traite avec les plus importantes maisons d'Europe et d'Amérique. Je puis ajouter que je suis depuis de longues années en relations avec M. Morlan et que j'ai été déjà plusieurs fois son hôte sur le *Nepenthe*.

Personne ensuite ne dit mot.

— Hum, la suggestion de M. Lao-Ti ne me semble pas très bien accueillie, remarqua sans aménité M. Morlan.

Le comte de Luvac prit la parole :

— Oh, si cela peut être utile… Je n'ai malheureusement pas sur moi mes lettres de créances, je les ai laissées à Singapour chez le Consul de France. M. Morlan les a vues. Je m'intéresse profondément à la vie et aux coutumes des peuples non civilisés, si je puis m'exprimer ainsi, qui vivent dans les contrées lointaines. Je suis en relation avec des revues scientifiques à Paris et j'écris pour elles des articles sur ce sujet. Je suis arrivé à Singapour un jour ou deux avant le départ du *Nepenthe*, j'avais expliqué le but de mon voyage en

Malaisie au Consul de France, et c'est grâce à ses bons offices que j'ai eu l'honneur d'être invité par M. Morlan à l'accompagner dans cette croisière, ce qui m'a donné l'occasion de visiter de petites îles peu connues. Je crois que c'est tout. Mon voisin, le capitaine Heath, voudra peut-être continuer cet intéressant exposé autobiographique.

Owen rassembla mentalement ses esprits. Il n'avait eu jusqu'ici qu'une seule pensée en tête : un de ces quatre hommes était un misérable, un de ces quatre hommes était un lâche assassin. Lequel ?

— Je n'ai pas grand'chose à raconter, dit-il brusquement. Je suis né dans ces parages. Je perdis ma mère tout enfant et n'en ai aucun souvenir. Mon père mourut quand j'eus quinze ans et je me suis embarqué. Beaucoup d'entre nous ont perdu leur situation en Angleterre. Vous savez combien la marine marchande a été touchée par la crise. J'étais sans emploi et je suis revenu en Malaisie pensant que ma connaissance de la langue indigène et les relations de mon père m'aideraient à trouver quelque chose. J'ai rencontré le capitaine Penny à Singapour, j'avais fait plusieurs voyages avec lui. Il m'a offert d'être premier officier à bord. J'ai accepté avec plaisir. Vous savez tous ce qui est arrivé au capitaine Penny et pourquoi je me trouve en ce moment commandant temporaire du *Nepenthe*. Je ne vois rien d'autre à vous dire sur moi-même qui ait le moindre rapport avec la situation présente.

Tous les yeux convergèrent sur Paul Stavert.

— Pour moi, dit-il pensivement, c'est une assez triste histoire. Je suis né dans une famille de vieille noblesse historique, ce qui implique une quantité d'obligations plus ennuyeuses les unes que les autres. Vous comprenez ce que je

veux dire. L'armée ou la marine ne me tentaient guère, j'ai essayé de la politique, mais je n'ai pas réussi. Quand ce cher vieux papa est mort, il y a quelques années, et que j'ai hérité de sa fortune, j'ai tout envoyé promener, d'autant plus que ma femme, juste à ce moment, a été atteinte d'une crise de vagabondage aiguë. Nous la soignons depuis lors par des voyages. Nous avons rencontré plusieurs fois M. Morlan sur la Riviera, à Newport et dans d'autres endroits du même genre. Nous nous sommes fréquentés. M. Morlan nous avait souvent demandé de l'accompagner sur son yacht pour une croisière, mais la date n'a été fixée qu'il y a trois mois. Et – il sourit aimablement – ma parole d'honneur, je ne vois, comme le capitaine Heath, rien d'autre à dire.

M. Morlan avait vidé son verre, son visage se colora quand il regarda M. Lao-Ti.

— Eh bien, dit-il avec rudesse, je ne vois pas que nous soyons plus avancés.

— Je le crains, répondit poliment M. Lao-Ti. Malheureusement, tout ce que nous venons d'entendre avait déjà été dit au cours de conversations générales pendant les vingt-quatre premières heures que nous avons passées ensemble à bord. Il n'y a aucune contradiction apparente dans cette seconde version, mais personne n'a jugé utile d'ajouter de plus amples renseignements.

— Y compris vous-même, dit sèchement le comte de Luvac.

— Oui, admit gracieusement M. Lao-Ti. Mais, moi, naturellement…

— Naturellement, interrompit le comte d'un ton glacial, mais permettez-moi de vous faire remarquer que ce « natu-

rellement » s'applique à chacun de nous. Il est avéré que l'un de nous est un menteur. Mais nous n'en sommes pas plus avancés et il faut en revenir à la première question posée par M. Morlan. Qu'allons-nous faire ?

— Cette question est aussi restée sans réponse, dit M. Morlan avec un soupçon de hoquet dans la voix.

Le comte de Luvac reprit :

— Permettez-moi de dire qu'à mon avis, nous ne pouvons agir que de deux façons. Ou nous devons retourner directement à Singapour et nous remettre aux mains des autorités, ou nous devons rester en mer et essayer de découvrir nous-mêmes le coupable. C'est à M. Morlan, en sa double qualité d'hôte et de propriétaire, de prendre une décision.

M. Morlan se versa à boire.

— Nous allons retourner à Singapour, dit-il. Mais comme nous ne sommes qu'à quarante-cinq milles de Laolu et que j'ai à y traiter des affaires importantes avec Mallinson, mon agent général, nous y ferons d'abord escale.

— Pardonnez-moi, protesta doucement le comte de Luvac, mais cela change le programme. Nous ne pourrons plus prouver alors que la boule rouge se trouve à bord du *Nepenthe*.

M. Morlan se souleva sur sa chaise.

— Que voulez-vous dire ? cria-t-il. Allez-vous m'accuser d'avoir…

Le comte de Luvac l'interrompit avec brusquerie :

— Je ne suis en situation d'accuser personne, car, malheureusement, je suis dans le même cas que ces messieurs ici présents. Je veux seulement dire ceci : si nous allons à Singapour et déclarons, comme c'est notre devoir, que l'un de nous cinq est l'assassin, les conséquences seront déplaisantes pour chacun de nous. Mais si la boule rouge n'est pas découverte par les autorités – et je ne crois pas qu'elle le soit, car, si j'étais le coupable, je la jetterais par-dessus bord – les soupçons se porteront de préférence sur celui qui aura débarqué ou qui aura reçu une visite d'ici Singapour.

M. Morlan se rassit.

— Diable ! murmura-t-il mâchonnant son cigare pendant quelques instants. Eh bien ! je m'en moque. Singapour ou la mer, ça m'est égal. Faites ce que vous voudrez. Décidez vous-mêmes.

— C'est une décision peu commode à prendre, murmura Paul Stavert. Il but négligemment une gorgée. Si j'ai bien compris le comte de Luvac, nous nous trouvons à bord du *Nepenthe* avec le corps du délit, autrement dit la boule rouge. Si nous nous remettons aux mains pleines de sollicitude des autorités, les innocents vont souffrir des injures sans nom au même titre que le coupable. Si nous restions ici, sans communication avec le monde extérieur ? Cela garderait probablement la boule rouge parmi nous et nous pourrions faire nous-mêmes la chasse au misérable assassin. Que préférerait cet aimable personnage, je me le demande ? Dans un cas, comme dans l'autre, la boule rouge a des chances de s'évader par quelque hublot propice. *Sic transit*… et le reste…

« Je ne voudrais pas vous ennuyer, mais simplement émettre aussi une suggestion : puisque M. Morlan s'en remet

à nous pour la décision à prendre, que penseriez-vous d'un vote ? Le vote habituel à main levée pourrait être gênant pour l'un d'entre nous et n'être pas conforme à ses véritables sentiments. Vous me comprenez ? J'aperçois en face de moi un bloc-notes pour marquer nos points au bridge. Je propose donc, pour l'exactitude de ce vote, que chacun de nous marque avec le même crayon, naturellement, un X sur le côté blanc d'un de ces feuillets, ce qui indiquera le retour à Singapour, ou un O s'il désire rester encore quelque temps en mer sans aucune communication avec l'extérieur ? Qu'en dites-vous ?

— Une excellente idée, approuva M. Lao-Ti sans laisser paraître d'émotion.

Owen, aux aguets, vit le comte de Luvac fermer à demi les yeux un instant, avant de donner son assentiment par un bref signe de tête. M. Morlan acquiesça par un simple grognement.

Paul Stavert se leva, ramassa le crayon, s'empara d'un feuillet, s'en alla à l'extrémité de la pièce, écrivit sa marque, et, retournant à sa place, posa le papier sur la table.

— Nous les mélangerons, naturellement dit-il, quand tout le monde aura voté.

Owen vota le dernier. Il faisait chaud dans la pièce dont les portes étaient fermées, et il essuya d'un revers de la main les gouttes de sueur qui perlaient à son front. Mais ce n'était pas la seule chaleur qui le faisait transpirer. Il se souvenait de l'énigmatique remarque de Mme Stavert : « J'espère, dans votre intérêt, que votre prochain voyage ne se fera pas sur le *Nepenthe*. » Comme il partageait tout à coup cet espoir. Il n'y avait eu ni menaces, ni tapages, ni démonstrations de vio-

lence autour de la table, mais une ombre mauvaise et sournoise s'épaississait autour d'eux. Un homme était mort aujourd'hui – de mort violente – un homme avait été poignardé dans le dos. L'un de ces quatre passagers était donc aussi cruel qu'il était acteur consommé. Qu'allait-il advenir ensuite ? Owen n'était pas habituellement nerveux, mais il était conscient, cette fois, d'une menace impalpable qui semblait suspendue non seulement sur cette chambre, mais sur le bateau tout entier. Ah ! que ce soit fini le plus tôt possible. Certainement, trois des hommes présents décideraient, comme il allait le faire, de s'en remettre à la police dont c'était l'affaire. Il marqua son feuillet d'un X et revint à la table.

Paul Stavert mélangea soigneusement les papiers sans les soulever, puis il les retourna. Les assistants de ce scrutin improvisé se penchèrent sur la table avec anxiété : *Il y avait quatre O et un X*.

M. Morlan parla le premier :

— Le fils de chien a du toupet ! s'écria-t-il. En tout cas nous restons en mer, c'est décidé. Et puisque cette question est résolue, je vais aller tout de suite faire prévenir Mallinson par radio de ne pas m'attendre. Nous devions arriver aujourd'hui. Je vais également essayer d'arranger mes autres affaires par radio, le mieux possible.

Il se leva à demi de son siège.

— Dites donc, je regrette beaucoup, – c'était Paul Stavert qui protestait cette fois – mais d'après notre vote, nous ne devions avoir aucune communication avec l'extérieur.

La main de M. Morlan s'agrippa au rebord de la table.

— Vous allez un peu fort, s'écria-t-il furieux. J'ai dit que je me soumettais au vote de la majorité, mais mes affaires avec Mallinson sont importantes, je vous l'ai dit déjà, et il faut que je m'en occupe d'une façon ou de l'autre.

— En effet, dit gaiement Paul Stavert avec un signe de tête approbateur. Mais, voyez-vous, c'est extrêmement désagréable de rester assis là avec cette épée de Damoclès suspendue sur notre tête. Nous nous trouvons tous, dois-je vous le rappeler, dans la même délicate situation. Cependant je ne vois aucune objection quant à l'envoi du message si nous en prenons connaissance et si nous nous assurons que le texte émis n'a subi aucun changement. Cette censure nous sera appliquée à tous, me comprenez-vous ? Et les messages chiffrés sont naturellement formellement interdits.

M. Morlan se rassit, il avait évidemment du mal à se contenir.

— Entendu, dit-il. Je vais écrire ici le message, vous le lirez tous, on appellera Roach auquel je le remettrai en votre présence, et nous resterons ensemble dans cette pièce pendant qu'il l'expédiera. Cela vous convient-il ?

— C'est parfait, s'écria Paul Stavert enchanté. Voilà la solution du problème.

M. Morlan se tourna vers Owen.

— Envoyez chercher Roach, ordonna-t-il brièvement.

Owen se leva et poussa un bouton. Un stewart indigène répondit à son appel.

— Demandez à Tuan Roach de descendre ici, lui dit-il.

L'homme se retira et Owen revint à sa place à table.

M. Morlan se servant du bloc-notes, écrivait. Mais il semblait avoir du mal à établir son message. Il grognait et marmottait continuellement entre ses dents, et déchirait feuille après feuille. Personne ne parlait autour de la table, chacun semblait absorbé dans ses pensées. M. Lao-Ti se tenait immobile. Le comte Gaspard de Luvac concentrait son intérêt sur le plafond. Paul Stavert se préparait un nouveau rafraîchissement avec un soin méticuleux.

Dix minutes se passèrent. M. Morlan n'était pas encore venu à bout de son message quand la porte s'ouvrit. Elle donna passage, non à Roach, mais au stewart indigène.

— Eh bien ? lui demanda brièvement Owen.

— Tuan, répondit l'homme, il n'y a pas de lumière dans la cabine de Tuan Roach, la porte est fermée à clef, et personne ne répond quand on frappe. J'ai donc cherché Tuan Roach par tout le bateau, mais voici plusieurs heures que personne ne l'a vu.

— Ah ! murmura M. Lao-Ti, il y avait peut-être six personnes dans l'île au lieu de cinq avec cet infortuné Kaya Dalam.

Owen se dressa, il parla précipitamment au stewart en Malais et l'homme disparut immédiatement.

— J'y vais, dit Owen par-dessus son épaule en se dirigeant vers la porte. Mais les autres étaient déjà sur ses talons et quand il s'arrêta devant la porte de la chambre de radio où Roach travaillait et logeait, ils se pressèrent tous autour de lui.

— Roach ! cria-t-il en frappant du poing contre les panneaux de la porte.

Pas de réponse. Le comte de Luvac se pencha vers Owen.

— Que disiez-vous tout à l'heure au stewart ? demanda-t-il à voix basse.

— Je lui ai dit de m'envoyer le charpentier du bord, répondit Owen sur le même ton. J'ai vu Roach vers deux heures quand je suis revenu avec M. Stavert. Roach n'a pas pu aller à terre sans être aperçu – et il n'aurait pu le faire qu'à la nuit et en nageant. Voulez-vous vous reculer un peu, s'il vous plaît, voici l'homme que j'attends. Il se tourna vers un indigène vêtu du sarong qui tenait des outils à la main. Ouvrez cette porte, commanda-t-il.

Après quelques minutes d'efforts la porte s'ouvrit. Owen pénétra dans la cabine, tourna le commutateur et resta immobile figé d'émotion.

Les murs de la chambre de radio étaient décorés d'armes et de bibelots indigènes que Roach avait récoltés pendant ses voyages. Mais il y avait une place vide sur l'un des panneaux et une hache de pierre grossièrement taillée et tachée de sang gisait sur le plancher à côté du corps recroquevillé d'un homme dont la tête défoncée baignait dans une mare écarlate.

Il ne fallait pas un œil bien exercé pour discerner que Roach était mort.

La hache de pierre, Owen s'en aperçut ensuite, avait encore servi à un autre usage : l'appareil de radio avait été mis en pièces.

CHAPITRE VIII

UNE IMPASSE

Minuit.

Un rayon de lune éclairait l'étendue de sable blanc de la plage et essayait de pénétrer dans l'épaisseur des bois environnants, mais il était à son tour absorbé par l'ombre dense de la forêt. Le yacht n'avait pas encore relevé ses amarres.

Owen se tenait sous la passerelle, en face de la porte de sa cabine et regardait le clair de lune balayer le gaillard d'avant. Il se sentait découragé et ce qu'il voyait n'était pas fait pour le ragaillardir. L'équipage indigène, par ces belles nuits chaudes, aimait à s'étendre et à dormir sur le pont inférieur. Ils étaient tous là maintenant, mais ils ne dormaient pas. Au lieu de sommeiller, étendus çà et là, ils étaient réunis par petits groupes de quatre ou cinq, soulevés sur les coudes pour la plupart. Aucun ne restait seul, sauf l'homme de garde à l'ancre. Owen connaissait bien les indigènes, il entendait leur sourd murmure, et il se serait bien passé, dans les circonstances actuelles, de ce surcroît d'inquiétude.

Quelques-uns d'entre eux étaient retournés à terre pour enterrer Roach. C'était plus sage de ne pas garder à bord un homme assassiné. Sa présence pouvait éveiller les craintes superstitieuses des indigènes. Mais ceux qui avaient eu à accomplir cette corvée ne l'avaient fait qu'à contrecœur. Carlin par exemple.

Carlin, en retournant à bord une heure auparavant, était venu immédiatement trouver Owen dans sa cabine. Son visage était d'une pâleur de marbre, il n'avait plus aucun ressort. Owen lui avait offert un verre de whisky et avait regardé sans mot dire l'officier, sobre d'habitude, avaler en dix minutes le tiers de la bouteille.

— En voilà deux que j'enterre en moins de six heures, dit Carlin avec un rire hystérique en quittant la cabine. Tous les deux assassinés. N'entendez-vous pas les feuilles des arbres sur le rivage, qui se racontent leur histoire. Vous ferez mieux d'envoyer Gaffney la prochaine fois.

La prochaine fois… Owen contemplait d'un air sombre les groupes accroupis, murmurant au-dessous de lui. Ils étaient là en proie à une terreur superstitieuse qui les agitait et la nuit augmentait leurs craintes. Il n'aimait pas cela, mais l'étincelle ne devient pas forcément flamme… à moins que… La prochaine fois… Qu'est-ce qui avait fait dire cela à Carlin ? Il lui en voulait de ces paroles qui éveillaient malgré lui un écho dans son esprit. La prochaine fois… S'il y avait une « prochaine fois… » Que faire ?… Il ne trouvait pas de réponse à cette horrible question.

Mais il voyait comment il devait agir actuellement : prendre la mer et s'éloigner de cette île et de tout ce qu'elle rappelait. Il était allé soumettre cette proposition à M. Morlan aussitôt après le départ de Carlin. Il avait refusé – il fallait obéir. Owen l'avait trouvé en train de boire, seul, dans le petit salon de son appartement et à moitié ivre, il s'était montré agressif et grossier.

— Au diable l'équipage ! avait-il dit d'une voix rauque d'alcool et de colère. Au diable tout le monde. Puisque nous ne pouvons faire escale à aucun port jusqu'à ce que cette

maudite boule soit retrouvée, nous resterons où nous sommes. Je ne vais pas gâcher du combustible pour tourner en rond sur l'océan. Nous pouvons nous égorger tout aussi bien ici à l'ancre… et nous ferons des économies.

Les mains d'Owen s'agrippèrent à la balustrade. À la manière dont allaient les choses, c'était ce qui arriverait. Comment se faisait-il qu'après le meurtre de Kaya Dalam, M. Morlan, M. Lao-Ti, Paul Stavert et le comte de Luvac eussent tous voté contre le retour à Singapour ? Le second meurtre commis à bord du yacht n'avait pas altéré leur décision. S'il était compréhensible que le meurtrier ne tînt à s'aller mettre dans la gueule du loup, pourquoi les autres, les innocents, votaient-ils de la même façon que le coupable ? Ils ne s'étaient pas entendus d'avance. Était-ce la convoitise ? Un espoir secret gardé par chacun d'eux de s'approprier cette inestimable boule rouge ? Incroyable. Mais alors pourquoi ? Quel était l'intérêt personnel de chacun à éviter le contact avec la justice ?

Il haussa les épaules, il ne savait rien sinon que le *Nepenthe* aurait dû se hâter vers Singapour et la police. Puisqu'il était le commandant, pourquoi ne prendrait-il pas la responsabilité du retour ? Cette pensée lui était déjà venue, il l'avait chassée, mais elle persistait à revenir. Il voulut la chasser encore une fois et eut un triste sourire. Ce serait une sottise. Il était lui-même soupçonné, son besoin de découvrir le fond de cette folie qui planait sur le yacht, était plus impérieux que jamais. Il avait le bateau sous sa garde, les femmes… Doris Carroll. Il avait mis son revolver dans sa poche. Si ces hommes, là, en bas, devenaient la proie d'une irrésistible panique… Il n'obtiendrait qu'un seul résultat, en faisant remettre le navire en marche et en prenant la direction : d'être immédiatement destitué de sa charge par M. Morlan, pro-

priétaire et maître absolu, et, en conséquence, incapable de venir en aide à qui que ce soit. Le bon sens lui interdisait d'aller poser cet ultimatum à M. Morlan : Singapour ou ma démission.

Dans aucun cas le *Nepenthe* ne serait retourné à Singapour. L'ombre s'étendit sous la passerelle et cacha les traits tirés de l'officier. Depuis la mort de Roach, le yacht était le théâtre d'une fiévreuse et chaotique activité.

Tous s'étaient réunis au salon après la découverte du cadavre sur le plancher de la cabine de radio. Tout le monde avait été interrogé : les passagers, les officiers, l'équipage indigène par l'intermédiaire de Tanu. C'était lui, Owen, qui devait avoir, le dernier, vu Roach vivant vers deux heures de l'après-midi quand il était retourné au yacht avec Paul Stavert. Personne n'avait vu Roach depuis le lunch – à ce qu'on disait. – C'était étonnant et difficile à croire. Il était absolument impossible que Roach ait pu aller à terre sans être vu. Il devait donc être resté sur le bateau tout l'après-midi jusqu'à l'heure de sa mort.

Quelle heure ? Owen secoua la tête. Il n'y avait pas de docteur à bord pour donner son opinion, mais le corps était déjà froid. Il y avait donc au moins une heure et peut-être davantage que Roach avait été tué quand son cadavre avait été découvert. Un seul fait de quelque importance avait été relevé : Gaffney avait établi qu'après le départ de la vedette pour l'île au début de l'après-midi, Roach était venu bavarder avec lui dans sa cabine. Ils avaient bu un verre ou deux et Roach avait raconté l'histoire de la boule rouge dans tous ses détails, expliquant que la veille au soir il était allé sur le pont et avait écouté les dames qui parlaient au salon. Il les avait effrayées, ce qui était à son avis une excellente plaisanterie.

Owen fit un bref mouvement de tête. La question posée par Doris Carroll était donc éclaircie. Quelle fâcheuse habitude avait donc Roach de déchiffrer les codes privés et de s'introduire aussi cyniquement dans les affaires qui ne le regardaient pas ! Mais il était mort assassiné… Paix à son âme…

Aucun autre point n'avait été élucidé par cette enquête. Quel rapport y avait-il entre le meurtre de Kaya Dalam et celui de Roach ? Cette question, quoique discutée, naturellement, n'avait pas préoccupé outre mesure l'esprit de M. Morlan et celui de ses hôtes. La boule rouge les obsédait fébrilement. La boule rouge était certainement à bord. Où était-elle ? Il fallait la trouver.

Ils avaient quitté le salon en groupe, chacun se surveillant l'un l'autre et, en groupe, ils avaient visité les cabines, même celle d'Owen et celles de Mme Stavert, d'Anne Morlan et de Doris Carroll. Owen serra les lèvres. Il avait été certain dès le début que cette perquisition ne donnerait aucun résultat. Naturellement, on n'avait pas trouvé la boule. Si elle était cachée à bord, elle ne serait pas découverte aisément. Le comte de Luvac n'avait-il pas dit cet après-midi, dans le fumoir, que s'il était le coupable et sur le point d'être pris il jetterait la boule par-dessus bord. Peut-être, pensait Owen, cet infernal objet n'a-t-il pas été amené à bord, et s'il l'a été, son possesseur n'a sans doute pas attendu d'en être à la dernière extrémité pour s'en débarrasser. Kaya Dalam avait laissé entendre que c'était une balle en caoutchouc. Une balle en caoutchouc n'a aucune valeur intrinsèque. Sa valeur ne peut provenir que de son contenu. Son possesseur doit avoir eu l'idée d'arracher l'enveloppe de caoutchouc et de s'emparer du contenu. Pourquoi aurait-il gardé l'enveloppe

compromettante ? Pourquoi se mettre en quête d'une boule rouge ?

Owen n'avait pas hésité à faire part de son opinion, mais les autres, tout en reconnaissant la possibilité de la chose, avaient fait remarquer, non sans logique, que si l'on ne trouvait pas le contenant, on pouvait découvrir le contenu. Et les recherches avaient continué.

Un sillon se creusa sur le front d'Owen. Il y avait une autre hypothèse : Kaya Dalam avait laissé entendre qu'il s'agissait d'une balle en caoutchouc, mais Kaya Dalam avait déjà menti, il pouvait avoir fait un second mensonge. Si ce n'était pas une balle en caoutchouc ? Si c'était… quoi ?

En proie à une exaspération soudaine, il se retourna et regarda le gaillard d'arrière. Le clair de lune et l'ombre projetée par les canots de sauvetage et les hautes œuvres du navire y dessinaient des images fantastiques. Au centre se trouvait la cabine de radio. Sa pensée se reporta sur Roach.

M. Morlan et ses invités paraissaient admettre que le meurtre de Kaya Dalam était intimement lié à celui de Roach. Ils considéraient d'ailleurs la chose comme d'importance secondaire. Supposition sans preuve. Était-ce logique ? Cette supposition ne satisfaisait pas Owen, elle l'embarrassait même grandement. Puisque Roach n'était pas descendu à terre et puisqu'il n'avait pas quitté le yacht de tout l'après-midi, quel rapport pouvait-il y avoir entre la boule rouge et lui ? Et surtout pourquoi l'appareil de radio avait-il été détruit ? C'était là, à son avis, le point le plus important de l'affaire.

Au moment de la découverte du cadavre de Roach, la cabine de T.S.F. avait été vaguement fouillée, mais les visi-

teurs, se guettant les uns les autres avaient paru beaucoup plus désireux de découvrir la boule rouge que de trouver un indice quelconque permettant d'identifier l'auteur du crime. Ils s'étaient ensuite rendus ensemble au salon et le corps de Roach, emmené à terre, avait été enterré.

Owen ne pouvait détacher les yeux des contours noyés d'ombre de la cabine de radio. Cette vue semblait exercer sur lui une involontaire fascination. Il croyait apercevoir quelque monstrueuse araignée tapie sur le pont éclairé par la lune, se soulevant et retombant doucement avec les mouvements du navire et lui faisant signe d'approcher. Quelle folie !…

Et pourtant… Lorsque Carlin s'était éloigné de son pas titubant, quelque temps auparavant, Owen avait fait son tour d'inspection à travers le yacht. Le pont principal, étincelant de lumières d'après les ordres de M. Morlan, était désert. M. Morlan et ses hôtes, s'ils ne dormaient pas, s'étaient retirés dans leur chambre comme en faisaient foi les rais lumineux s'échappant des lucarnes au-dessus des portes.

Pourquoi Owen n'irait-il pas visiter à fond l'appartement de Roach ? Il pouvait y gagner quelques éclaircissements – et il n'avait rien à y perdre. Qu'il y eut un autre meurtre… Dieu seul savait ce qui en résulterait…

Il n'y avait que quelques pas à faire. La porte n'était pas fermée, la serrure ayant été brisée quand on en avait forcé l'entrée. À quoi bon réparer cette serrure ? La seule clef qui pouvait l'ouvrir avait été emportée par le meurtrier après l'assassinat de Roach.

À quelques mètres de l'endroit où se trouvait Owen, un étroit passage, appelé le pont inférieur, réunissait l'avant et

l'arrière du bateau, et passait devant sa cabine. Il avait laissé la porte ouverte et l'électricité allumée. Il fixait, sans savoir pourquoi, les cercles lumineux formés par les hublots de sa cabine, ceux-là lui semblaient être d'étranges yeux vitreux, jaunâtres et saillants qui le dévisageaient d'un regard de myope à la clarté de la lune. Il se passa la main sur le front. Il était très nerveux ce soir…

Il proféra un juron à voix basse, pénétra dans sa cabine, prit une lampe de poche dans un tiroir de la commode, et revint sur le pont. Il regarda machinalement autour de lui, puis, pressant le pas vers le gaillard d'arrière, il atteignit la porte de la chambre de radio. Il fit halte à nouveau, regardant plus attentivement et de tous côtés cette fois. Il écouta de toutes ses oreilles, se moquant un peu en lui-même de ces précautions exagérées. Mais, étant donné l'atmosphère de soupçons mutuels qui planait sur le yacht, son action serait mal interprétée si on le voyait pénétrer seul dans la cabine de T.S.F. à cette heure de la nuit.

Le silence était profond. L'ombre et le clair de lune s'entremêlaient sur le pont. Il poussa la porte et entra ; un petit craquement se fit entendre qui se répéta quand il la referma derrière lui. Rien d'étonnant à cela. Les gonds avaient dû être faussés, mais ces bruits résonnaient à ses oreilles comme des coups de tonnerre.

La lumière circulaire de sa lampe de poche éclaira l'intérieur de la cabine. C'était une vaste pièce. Les architectes du yacht avaient été généreux quant à la place réservée à la T.S.F. La porte du fond, grande ouverte, conduisait à ce qui avait été la chambre à coucher de Roach. Owen s'arrêta sur le seuil, envoya les rais lumineux de sa lampe à l'intérieur de la chambre, puis, retournant au milieu de la ca-

bine de radio, resta silencieux, les sourcils froncés, parmi le désordre qui l'entourait.

M. Morlan et ses hôtes, soi-disant pour obtenir quelques indices au sujet de la mort de Roach, mais en réalité – Owen en était sûr – dans l'espoir de mettre la main sur la fameuse boule rouge, avaient encore ajouté au désarroi qui existait déjà quand la porte avait été enfoncée, ce qui démontrait avec évidence que le but de leur recherche était autre. Mais tout était resté en place comme au moment du crime : les tiroirs du bureau étaient toujours grands ouverts, une litière de papiers jonchait le sol, la destruction de l'appareil radiophonique avait entraîné la chute des livres de code de leur étagère, et les morceaux de l'appareil lui-même étaient restés là où ils étaient tombés. On n'avait pas déplacé la hache de pierre tombée sur le parquet ni la chaise tournante de Roach encore renversée.

Ah ! le travail entrepris par Owen n'était guère agréable ! Une impression épouvantable flottait dans l'atmosphère de la pièce. Quel affreux spectacle que celui de Roach gisant à terre, le crâne défoncé ! Owen se retourna, malgré lui, plusieurs fois précipitamment comme s'il s'attendait à sentir une main de spectre se poser sur son épaule. Était-il redevenu un enfant ?

Il rassembla ses esprits et essaya de reconstituer le crime. Théoriquement, bien entendu. Mais d'après la position du cadavre de Roach et de sa chaise renversée, Owen se rendait à peu près compte de ce qui était arrivé : Roach assis au bureau de T.S.F. ; quelqu'un entrant dont Roach n'avait pas à se méfier (c'était le cas pour tous les passagers, car Roach n'avait aucune raison de soupçonner l'un d'eux d'intentions homicides) et examinant, sous prétexte de cu-

riosité, les bibelots pendus au mur, puis décrochant la hache de pierre, surprenant Roach par derrière et l'assommant. Une arme terrible, cette hache. Il ne fallait pas une grande force musculaire pour la manier, une femme aurait pu le faire.

Les limites de la théorie s'arrêtaient là. Qui était ce quelqu'un ? Qu'espérait-il découvrir, déchiffrer ou déterrer ? Il ne savait pas. Quand la détermination de visiter la cabine de Roach avait pris racine, puis avait germé dans son esprit, il pensait sans doute que le hasard, ou la chance, viendraient à son secours.

Il commença par examiner le bureau. Aucun signe révélateur. Les tiroirs étaient vides, leur contenu, éparpillé sur le sol. Owen s'agenouilla parmi les débris. Il y avait quelques lettres personnelles adressées à Roach, mais la plupart des papiers étaient des feuillets jaunes du format utilisé à bord du *Nepenthe* pour les communications par radio, copies de messages, quelques-uns chiffrés, reçus ou envoyés par M. Morlan. Tous ne se rapportaient pas au présent voyage, beaucoup dataient d'un an ou deux. Ils représentaient les liasses de courriers dépouillés par Roach.

Tout à coup, Owen se passa la main sur les yeux avec humeur. Il avait la sensation d'être épié, de ne plus être seul. C'était absurde. Il lança tout haut un juron furieux. Il était donc plus sensible qu'un enfant. Rageur, il reprit ses recherches.

Le temps passait… Soudain, comme il mettait de côté un paquet de feuillets de télégrammes, un petit objet placé contre le mur et à demi dissimulé par les morceaux brisés de l'appareil de T.S.F., scintilla sous les rayons de sa lampe électrique. Il se pencha, le ramassa, l'examina avec surprise

pendant une bonne minute, puis bouleversé le glissa dans sa poche.

Un indice ? Oui et non. Ses lèvres se serrèrent, il continua ses recherches pendant cinq minutes encore. Il avait pris connaissance de quelques messages radiophoniques, plusieurs lui semblèrent étranges et rédigés de manière ambiguë. Mais leur lecture complète aurait demandé des heures. C'était impossible. Il se leva enfin. Il ne se piquait pas d'être un détective de grande classe, doué d'une miraculeuse sagacité, tel qu'on en trouve dans les romans. S'il y avait là un autre indice, visible pour un œil exercé, il lui avait échappé.

Alors, que faire ? Cet endroit maudit l'impressionnait de plus en plus. S'il avait suivi son instinct, il serait parti le plus vite possible. Mais il était venu dans un but précis, et il lui restait à examiner les affaires personnelles de Roach.

Il retourna donc vers la chambre à coucher du radiotélégraphiste et y entra cette fois. Il savait qu'à son extrémité se trouvait un retrait, fermé d'un rideau derrière lequel Roach suspendait ses vêtements. Il s'avança rapidement dans cette direction – et s'arrêta brusquement à moins d'un mètre. Ses muscles se tendirent. Il entendit glisser le rideau sur sa tringle et au même instant la lueur de sa lampe électrique devint confuse, comme la lumière d'un phare d'auto rencontrant une autre lumière sur une route obscure.

Une voix s'éleva, calme, imperturbable.

— Ce n'est pas de chance, n'est-ce pas, que nous ayons décidé de venir ici tous deux en même temps ; et particulièrement que nous ayons eu tous deux la même idée d'inspecter la garde-robe de notre pauvre ami Roach.

Il reconnut la voix, c'était celle du comte de Luvac.

Owen surpris se sentit désemparé. Mais ce ton d'insouciance voulue l'exaspéra.

— Vous, s'écria-t-il. Comte de Luvac. Que diable faisiez vous là-bas derrière ce rideau ?

— Et vous, mon cher capitaine ? répondit-il tranquillement. Que faisiez-vous de si mystérieux dans la cabine de radio ? Et qu'est-ce qui vous attirait vers ce rideau ?

À cause des rayons confondus des deux lampes de poche, Owen ne voyait qu'une ombre mince en face de lui.

— Je suis le commandant de ce bateau, jeta-t-il avec un juron. Il s'est passé assez de choses incompréhensibles à bord, je n'ai pas de comptes à vous rendre et j'ai le droit d'être ici.

— Ne jurez pas, répliqua doucement le comte de Luvac. Je vous réponds que j'ai, moi aussi, le droit d'être ici. Je vois (les rayons des deux lampes se séparèrent) que vous avez la main droite dans la poche de votre vareuse, mais j'ai, moi aussi, un revolver. Allons-nous nous envoyer dans l'autre monde, ou allons-nous convenir que nous sommes dans une impasse ? Un des cinq hommes du groupe dont nous faisons tous deux partie, est indiscutablement l'assassin de Kaya Dalam. Vous, qui êtes innocent, vous me soupçonnez parce que vous me rencontrez sur les lieux d'un autre meurtre. Moi, qui suis innocent, je vous soupçonne pour la même raison. Nous sommes à égalité. Tout capitaine que vous soyez, vous êtes soupçonné comme les autres et je me permets de vous répéter que j'ai autant de droits que vous à être ici. N'ai-je pas le droit d'essayer de prouver mon innocence, comme vous ? Si je suis venu dans l'appartement de Roach pour tâcher de découvrir quelque chose qui éclaircisse la situation, je ne vois

pas que ma présence ici soit plus discutable que la vôtre, et je crois pouvoir affirmer que nos trois autres compagnons en jugeraient ainsi.

Owen grimaça un sourire. Le comte de Luvac, peut-être innocent, prêtait actuellement au soupçon. Mais lui, Owen, ne se trouvait-il pas dans le même cas ? Et, comme l'avait établi le comte de Luvac, sa présence dans la cabine de radio, prêterait autant à l'équivoque aux yeux de M. Morlan, de Paul Stavert et de M. Lao-Ti, que celle du comte de Luvac. Ils étaient dans une impasse, le comte de Luvac l'avait dit. Une autre raison l'empêchait de chercher de force une issue : il avait là, dans sa poche, quelque chose… peut-être le comte de Luvac en avait-il fait autant, mais…

— Eh bien, s'enquit doucement le comte de Luvac, devons-nous descendre et dire à nos compagnons d'infortune que nous nous sommes rencontrés ici ? Ou gardons-nous l'affaire entre nous deux ?

— Je ne veux pas prendre d'engagement, répondit Owen avec brusquerie. Il perçut, plutôt qu'il ne vit, le haussement d'épaules du comte.

— Très bien, répondit aimablement ce dernier, je vous comprends parfaitement. Nous nous en rapportons à notre propre jugement. Laissez-moi vous dire seulement – et j'espère que vous avez foi en ma parole – que je n'ai jamais pensé un instant que vous puissiez être responsable en aucune manière de la mort de Kaya Dalam.

— Merci, dit brièvement Owen.

— Il n'y a pas de quoi, murmura le comte de Luvac. Et puisqu'il paraît que nous n'avons pas l'intention de nous égorger mutuellement ; puisque, d'un autre côté, nos re-

cherches individuelles sont maintenant terminées, si nous allions nous coucher ?

Owen ne répondit pas tout de suite. Il avait raison. Qu'y avait-il d'autre à faire ?

— Entendu, dit-il finalement. Et il sortit le premier de la cabine. Quand ils furent sur le pont, il referma la porte derrière lui.

— Bonsoir, capitaine, dit le comte de Luvac avec un léger sourire.

— Bonsoir, répondit-il sans aménité.

Il guetta le comte de Luvac tandis que celui-ci parcourait le pont et disparaissait par un des passages à l'arrière. Puis il se rendit lentement vers sa cabine. Il s'arrêta après quelques pas, à un endroit inondé de lumière, et sortit de sa poche l'objet trouvé dans la chambre de radio. Ses yeux s'assombrirent en le regardant. N'avait-il pas, l'avant-veille, tandis qu'il se promenait sur le pont principal, encore désert, remarqué un sac de dame oublié tout ouvert sur une des chaises transatlantiques, et, gisant à même le sol, sans doute tombée de ce même sac, une petite seringue hypodermique à monture d'argent ? Il l'avait ramassée et replacée dans le sac. Or, ce qu'il tenait, c'était la même seringue ou une toute semblable. Elle appartenait à Anne Morlan.

CHAPITRE IX

ALLIÉS

Owen continua sa route sur le pont, mais en approchant de la porte de sa cabine qu'il avait laissée ouverte, il se retourna pour regarder l'échelle conduisant au pont principal et s'arrêta brusquement. Sur ce pont, éclairé comme en plein jour par toutes les lampes allumées, il apercevait une silhouette vêtue de blanc, blottie dans une des chaises transatlantiques. Il reconnut Doris Carroll, et un instant plus tard, il se trouvait debout devant elle.

— Que faites-vous ici à pareille heure ? s'écria-t-il. Les yeux bleus de la jeune fille étaient pleins d'inquiétude.

— Je ne peux pas dormir, dit-elle à voix basse.

Owen s'installa sur la chaise voisine.

— Allons, dit-il gravement, il ne faut pas vous laisser démonter ainsi.

Elle baissa les yeux sur ses mains croisées.

— Et vous, demanda-t-elle avec malice, pourquoi êtes-vous encore debout à pareille heure ?

— Je suis en train de faire la dernière ronde. Vous oubliez les multiples responsabilités du commandant qui pèsent lourdement sur mes épaules.

Elle ne leva pas les yeux et murmura un « oh ! » sceptique.

Était-ce l'effet de la lumière électrique ? Ses joues, habituellement roses, étaient toutes pâles. Elle avait un air fatigué, épuisé, qui alla droit au cœur d'Owen. D'un mouvement impulsif, il se pencha et posa sa main sur les siennes.

— Je sais, dit-il gravement. C'est une horrible affaire. Mais il faut que nous gardions notre sang-froid… Que nous essayions, tout au moins… Je compte sur vous.

Elle avait laissé ses mains dans les siennes. Elle les retira doucement.

— Vous êtes bon, dit-elle avec un petit tremblement dans la voix. Je suis si contente que vous soyez venu. Je voulais vous parler, j'avais l'intention de saisir la première occasion demain matin. C'est vrai. Comme vous le voyez, j'ai peur, très peur. Ce n'est pas une frayeur puérile, non. C'est à cause des choses entendues ce soir. Il me semble qu'il n'y a personne qui ne soit capable d'avoir commis ces crimes horribles. Et je suis sûre que ce n'est pas fini. C'est comme un abominable cauchemar, faux, irréel, mais dont je suis incapable de m'éveiller. Et je ne peux plus penser… Je deviendrai folle si je garde pour moi ce que je sais. Il n'y a qu'à vous maintenant que j'oserai le dire.

Ces paroles déplaisaient à Owen, comme l'expression grave, tendue, de ce petit visage lui déplaisait aussi. Doris Carroll avait pris une grande place dans ses pensées, depuis qu'il était monté à bord du *Nepenthe*. C'était vers elle que convergeaient maintenant toutes ses espérances, toutes ses ambitions, tous ses efforts pour l'avenir. Et elle ?… Quels étaient ses sentiments à son égard ? Il ne les connaissait pas.

Il savait seulement qu'il risquerait sa vie pour la protéger en cas de danger, et qu'il devait dès maintenant essayer de modérer ses craintes, craintes qui n'avaient que trop de raisons d'exister. Aussi parla-t-il d'un ton dégagé.

— Suis-je digne de cette confiance ? s'exclama-t-il plaisamment. Avant de jouer le rôle de confesseur, je dois vous prévenir que je suis aussi un des suspects. Je suis même, d'après le comte de Luvac, le suspect par excellence. Aussi faites attention à vos paroles.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle après un moment de silence. Vous êtes bon et je comprends votre intention, mais elle ne sert à rien. La situation est trop grave. Cela me paraît tellement inutile de vous dire que je suis certaine que vous n'avez ainsi que moi aucune part dans ces intrigues et ces crimes. Vous…, vous n'êtes pas comme les autres. J'ai tant de choses à dire. Et je ne sais que faire ?

Il se mordit les lèvres, pensant en lui-même qu'il n'était qu'un idiot.

— Pardonnez-moi, dit-il, contrit, et dites-moi tout ce que vous savez. J'ai besoin d'un allié, moi aussi.

Il pouvait voir son regard errer, au delà du parapet, sur l'île qui s'étendait derrière lui comme un long et sombre rempart que le clair de lune ne pouvait forcer.

— L'île du Mal, comme l'appelait Anne Morlan. Elle se parlait toute seule, puis se tournant sur sa chaise, elle le regarda en face.

— Si vous croyez ce que je dis, je vais vous paraître déloyale envers mon patron, M. Morlan. Si vous ne le croyez

pas, les choses seront pires. Et l'enjeu est si important. Vous me comprendrez, n'est-ce pas ?

Owen eût un sourire bizarre. Il revoyait M. Morlan gribouillant avec effort, dans le fumoir, cet important message à Mallinson (Laolu), qui n'avait jamais été envoyé. Et il se demandait si M. Morlan était toujours en train de boire, seul dans son appartement.

— Non seulement je vous comprendrai parfaitement, dit-il brusquement, mais je vous affirme que rien de ce que vous direz ne me surprendra.

— Je dois reprendre les choses d'un peu loin, car, après ce qui s'est passé ce soir, elles prennent pour moi une bien plus grave signification… Je veux parler de la découverte du cadavre de M. Roach, et de la fouille dans nos cabines. Depuis un an et demi que je suis la secrétaire de M. Morlan, bien des choses, dans la conduite de ses affaires, m'ont causé de l'étonnement. De petites choses qui ne pouvaient s'ajuster ensemble, comme les morceaux d'un puzzle. Il a de superbes bureaux à Singapour et sa Société du « Copra et Caoutchouc réunis » fait certainement de grosses affaires, mais je me suis aperçue, petit à petit, qu'elle lui servait à couvrir une autre entreprise, privée celle-là, bien plus importante encore. Des messages chiffrés lui parviennent de toutes les parties du monde, mais bien qu'ils semblent se rapporter à l'achat, à la vente et au chargement du copra et du caoutchouc, ils ne justifient pas, une fois déchiffrés, le secret dont on les entoure, et j'ai remarqué, dernièrement, la présence constante de mots tout à fait inutiles dans ces messages.

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Vous avez le chiffre, mais on emploie des mots arbitraires ; en d'autres termes, le chiffre comporte un autre chiffre.

— Oui.

— Roach avait-il le chiffre comme vous ?

— Oui, nous l'avions tous les deux.

— Oui, mais le chiffre du chiffre, les mots arbitraires dont nous parlions, les connaissait-il ?

Elle secoua la tête.

— Je suis sûre que M. Morlan ne lui en a jamais confié plus long qu'à moi. Mais, d'après ce qui s'est passé ce soir, je crains… Sa voix s'étrangla et elle ne put continuer.

— Vous craignez qu'il n'ait trouvé le code… et qu'il ait été découvert ? termina Owen en faisant la grimace.

Le pâle visage de la jeune fille parut plus pâle encore sous le clair de lune, et le sang sembla s'être retiré des poings qu'elle crispait sur le bras de son siège.

— Oh ! murmura-t-elle. C'est horrible. Je n'ai aucune preuve. Je ne peux pas le croire. Ce ne peut être vrai, et pourtant… pourtant, il y autre chose encore. Laissez-moi continuer. Ce n'est pas bien, ce que je vais dire, mais il faut que je parle pour mettre les choses au point. M. Morlan est splendidement installé à Singapour et il mène une vie luxueuse, cependant les gens bien ne…

— Je sais…, interrompit Owen. Le capitaine Penny m'en avait parlé. M. Henry K. Morlan a semé l'or à pleines mains, mais il n'est pas arrivé à forcer l'entrée des salons de la bonne société. C'est cela, n'est-ce pas ? C'est pour arriver à ce but convoité qu'il s'accroche à tous les visiteurs et à tous les nouveaux venus de marque qui arrivent à Singapour. Ces gens-là le laissent tomber dès qu'ils s'aperçoivent qu'il n'est

pas reçu dans un certain monde. Voilà comment, j'imagine, il se procure aussi des invités pour ses croisières sur le *Nepenthe*. Ai-je raison ?

— Je le pense, répondit-elle, mais c'est encore plus grave…

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il avec intérêt.

— Je ne peux pas dire au juste, répliqua-t-elle nerveusement. Mais je ne puis m'empêcher de penser que ce yacht lui-même a quelque chose d'étrange et de mystérieux. Pourtant, s'il en est ainsi, pourquoi M. Morlan emmène-t-il toujours des invités, soit ici, soit en Europe ou en Amérique ? Et pourquoi prend-il comme commandant des hommes comme le capitaine Penny et comme vous ?

Owen la contempla un instant. Ses lèvres tremblaient, c'en était trop pour elle.

— C'est du camouflage, proclama-t-il avec une gravité feinte, puis il eût un rire taquin.

— M. Morlan s'abrite sous le pavillon de réputations inattaquables. Vive la bonne vieille marine marchande britannique !

— Merci, mais ne pensez pas à moi. Je suis sûre que nous avons découvert la vérité.

— Non, nous ne devons pas être injustes. Il y a Mlle Morlan. Nous connaissons tous sa malheureuse faiblesse qui l'empêche d'être reçue dans la bonne société. C'est sans doute à cause d'elle que M. Morlan est si souvent en mer. C'est son père, n'est-ce pas, par affection et commisération, peut-être dans l'espoir de la guérir, il…

Owen fut arrêté par un faible sourire de la jeune fille.

— Je voudrais que ce fût vrai, dit-elle d'un ton découragé, mais ça ne l'est pas. Je sais que telle est la version à Singapour, version que M. Morlan a cherché à accréditer plutôt qu'à détruire. Mais…, ne le voyez-vous ? C'est aussi une explication si plausible pour ses voyages continuels. Du camouflage, disiez-vous tout à l'heure. Ils se haïssent mutuellement.

— Oh ! s'exclama-t-il brusquement, je l'ignorais.

— Cela ne m'étonne pas, dit-elle les yeux encore fixés au delà du parapet. Moi-même, je ne l'ai vraiment réalisé que ce soir.

Owen brisa le premier le court silence qui suivit ces paroles.

— J'aimerais vous poser une question : comment se fait-il que vous soyez devenue la secrétaire de M. Morlan ?

Elle le regarda, étonnée.

— Cela vous paraît singulier, n'est-ce pas ? Quand mon père est mort, il y a cinq ans, nous nous sommes trouvés dans la gêne. Je me suis mise au travail. La situation que j'occupais n'était pas bien brillante quand j'ai appris que l'emploi de secrétaire de M. Morlan était vacant. Je me suis proposée, c'était assez naturel, ne trouvez-vous pas ?

— Je crois que vous ne m'avez pas bien compris, dit tranquillement Owen. Je suppose qu'il y avait de nombreuses candidates tout aussi qualifiées que vous ?

— Oui, naturellement, dit-elle étourdiment. Mais je ne vois pas…

Il l’interrompit doucement.

— Attendez… le nom de votre père était bien connu. Je l’ai entendu moi-même étant enfant. C’était le général Carroll. Il occupait un poste élevé quand il est mort.

Elle se redressa sur sa chaise, ses joues se colorèrent faiblement.

— Je devine ce que vous pensez. Je n’y avais pas pris garde… sans cela…

Il l’interrompit de nouveau, d’un ton sérieux.

— Je vous en prie, comprenez-moi bien. Je suis sûr que vous n’y avez pas fait attention, alors. Mais, maintenant… Cela s’arrange avec tout ce que nous savons… et je ne serais pas étonné si le prestige attaché au nom de votre père…

— Oh ! c’est terrible ! s’écria-t-elle. Je ne veux plus y penser. Cela ne fait qu’empirer la situation. N’en parlons plus.

— Soit, n’en parlons plus, acquiesça-t-il promptement. C’est peut-être après tout un de ces morceaux du puzzle dont vous parliez et qui ne s’ajuste pas. Racontez-moi plutôt vos aventures de ce soir.

— Oui. Elle sourit avec tristesse. Je vous en ai dit assez. Je n’aurais jamais pensé avoir à parler ainsi de quelqu’un. Ce sont les propres paroles de M. Morlan qui vont maintenant ternir sa réputation. Oui, je vais vous raconter. C’est arrivé peu de temps après les recherches dans les cabines. Vous savez que les cabines des invités sont toutes du même côté du bateau, et que les appartements de M. et Mlle Morlan, mon bureau et ma cabine, sont de l’autre côté ?

— Oui, à tribord, approuva Owen.

— Le petit salon de M. Morlan, vous le savez aussi, communique par une porte avec mon bureau, et le bureau communique lui-même avec ma cabine. Je m'étais allongée sur le divan de cette cabine et j'avais éteint l'électricité. Tout le bureau était dans un désordre indescriptible, depuis les placards, jusqu'aux tiroirs de ma table de travail, à la suite des recherches effectuées l'après-midi ; j'avais tout remis en place et me sentant fatiguée, mal à l'aise, effrayée, je m'étais retirée dans ma cabine pour quelques minutes. Mes yeux me faisaient mal, c'est pourquoi je voulais m'étendre dans l'obscurité pendant une demi-heure avant de ranger mes propres affaires. Il y avait peut-être cinq minutes que j'étais là quand je vis un étroit rayon lumineux se glisser sur le parquet de ma chambre. Il venait de la porte communiquant avec le bureau.

« Je faillis crier de surprise et d'effroi, je crus sur le moment à une nouvelle manifestation de cette épouvante sans nom qui se répandait par tout le navire. Puis je me rendis compte que j'avais laissé la porte entrebâillée par inadvertance quand j'avais quitté le bureau. Je compris d'ailleurs au même instant que cette échappée de lumière était étrange et ne pouvait provenir des lampes du bureau, elle était si vague, si ténue, presque irréelle.

Elle s'arrêta avec un geste nerveux de la main.

— Je ne sais comment vous expliquer, continua-t-elle tout agitée. Je me sentais comme dédoublée. Une moitié de moi-même, glacée de terreur, était clouée sur le divan, tandis qu'une furieuse envie d'aller à la porte possédait l'autre. J'écoutais, je n'entendis rien, je me dis que j'étais une poltronne, qu'il n'y avait pas d'assassin se promenant dans les

environs et qu'il y avait probablement une très simple explication à ce filet de lumière. Je ne sais combien de temps je restai ainsi sur le divan – quelques secondes, sans doute, mais c'était pour moi une éternité. Finalement, je me levai et parvins à la porte de la cabine sur la pointe des pieds. J'avais supposé juste, la porte n'était pas tout à fait close, je pus voir dans l'entrebâillement que le petit salon de M. Morlan était violemment éclairé et que la porte donnant sur le bureau était ouverte. Cette porte fut alors fermée sans bruit, mais je pus voir auparavant M. Lao-Ti s'avancer avec précaution jusqu'au seuil du petit salon de M. Morlan. La porte refermée, il disparut et je…

Owen l'interrompit nerveusement.

— S'était-il aperçu que votre porte était entrebâillée ?

Elle secoua la tête.

— Il n'y avait pas de lumière dans ma cabine. Je vous dirai tout à l'heure pourquoi je suis sûre qu'il n'avait rien remarqué. La peur m'envahit plus que jamais, à voir M. Lao-Ti se glisser ainsi comme un serpent là où il n'avait que faire. Mon cœur battait à grands coups tandis que j'ouvrais ma porte et me glissai aussi tranquillement que possible, dans le bureau ; mais il fallait agir vite ou pas du tout. Si j'avais suivi mon désir, je me serais enfermée à clef dans ma cabine. Vous savez que la porte du bureau qui donne sur le corridor est toujours fermée à clef, sauf quand je travaille. Une pensée me traversa l'esprit : M. Lao-Ti avait pu pénétrer dans le petit salon de M. Morlan aussi silencieusement qu'il avait pénétré dans le bureau. M. Morlan était peut-être là, mais s'il n'y était pas, il fallait le trouver et lui raconter ce qui était arrivé. J'avais l'intention de le faire, je voulais frapper et entrer immédiatement. Si M. Lao-Ti avait été seul, je lui aurais dit

que je cherchais M. Morlan. S'il n'y avait personne, mes prévisions auraient été justes : c'est que M. Lao-Ti serait discrètement parti. Toutes ces pensées tourbillonnaient dans mon cerveau tandis que je traversais le bureau et m'approchais de la porte de M. Morlan. Mais je ne frappai pas : M. Morlan était là, j'entendais sa voix de l'autre côté de la porte.

« — Eh bien, vous êtes content, grognait-il. Je vous avais dit que Mlle Carroll ne serait pas là de la nuit. Que voulez-vous ? Pourquoi diable tout ce mystère ?

« Je n'avais jamais entendu M. Lao-Ti parler aussi insolemment qu'il le fit.

« — Deux précautions valent mieux qu'une, dit-il. Vous avez fait assez d'imprudences déjà ce soir, c'est pourquoi je suis ici, et voici ce que je veux : brouiller les cartes avant qu'il soit trop tard pour le faire. »

— Mon Dieu ! murmura Owen à voix basse. Et alors ?…

— Et alors — elle s'efforça de sourire — me souvenant de Kaya Dalam et de Roach, j'ai écouté aux portes. Oui, j'ai collé mon oreille contre le panneau pour mieux entendre.

« Je ne vous rapporterai pas leur entretien au complet, ce serait trop long et plusieurs mots m'ont échappé. M. Lao-Ti reprochait à M. Morlan d'avoir bu trop d'alcool dans le fumoir, il le traitait d'idiot et de plus vilains mots encore, à propos de son attitude vis-à-vis de vous tous après dîner. Ils se sont dit des injures, c'était au sujet de la proposition de M. Morlan de rester en mer, puis de sa suggestion de faire escale à Laolu. Il lui reprochait aussi son insistance à vouloir envoyer un message à Mallinson. Il y a des endroits, disait-il, sur lequel aucun homme, même ivre, ne doit attirer l'attention, Laolu en particulier. Je ne pouvais pas tout com-

prendre. Ils parlaient vite et se mettaient en colère. M. Morlan avait dû espérer pouvoir débarquer à Laolu quelque chose qui ne devait pas être trouvé sur le *Nepenthe* par la police au cas de perquisition au retour à Singapour. En tout cas, il voulait avertir Mallinson à ce sujet. Il hurla une fois à M. Lao-Ti :

« — Qu'est-ce que nous ferons si on met la main dessus ?

« Ce à quoi M. Lao-Ti répliqua qu'on ne mettrait jamais la main dessus, puisqu'en une demi-heure « cela » pouvait être au fond de l'océan. M. Morlan hurla de nouveau :

« — Allez au diable ! Savez-vous combien de millions « cela » représente ?

« Je ne suis pas sûre à propos de Laolu, mais je suis sûre que ce n'était pas la boule rouge qu'ils craignaient de voir découvrir à bord. C'est pourquoi je vous ai dit en commençant que ce yacht avait quelque chose d'étrange. Oui, je suis certaine qu'ils ne se disputaient pas à cause de la boule rouge.

Owen sourit sans gaîté. Il se rappelait une remarque du comte de Luvac, faite tout à l'heure au fumoir.

— Évidemment, non, dit-il. Et cependant je suis également certain que la boule rouge est à l'origine de leur querelle.

— Que voulez-vous dire ? murmura-t-elle se penchant vers lui avec intérêt.

— Seulement ceci. Il lui raconta la scène du fumoir. Vous voyez, continua-t-il, c'est le résultat de ce que le comte de Luvac a dit concernant les communications avec, ou de,

Laolu. Il y a donc quelque chose, non seulement ici, à bord, mais aussi à Laolu, que MM. Morlan et Lao-Ti veulent garder secret. Donc, si la boule rouge n'est pas trouvée ici – et personnellement je la crois au fond de la mer, sinon elle, du moins son enveloppe – et si le yacht a fait escale à Laolu, il est clair que la police enquêtera à Laolu, car la police, tôt ou tard, s'occupera de cette affaire, MM. Morlan et Lao-Ti ne veulent pas de recherches à Laolu, c'est tout. À ce point de vue, je ne blâme pas M. Morlan d'avoir essayé d'avertir Mallinson.

— Mais… si M. Morlan avait découvert que Roach déchiffrait tous les codes… Oh ! vous savez ce que je veux dire. Cela ne peut pas être vrai, n'est-ce pas ? Roach était déjà mort quand M. Morlan écrivait son message au fumoir ?

Owen resta d'abord silencieux.

— L'alibi serait presque parfait, dit-il pensivement. Je n'avais pas oublié ce message quand nous faisions le point ensemble tout à l'heure, mais je réalise seulement maintenant son importance. M. Morlan n'a rien à voir en ce qui concerne Roach, mais, continua-t-il avec une lueur de colère dans le regard, c'est presque dommage. Il mérite probablement la corde et…

— Laissez-moi finir, l'interrompit-elle en passant la main sur ses yeux. Je ne vous ai pas tout dit. Au plus fort de la dispute entre M. Morlan et Lao-Ti, j'ai entendu claquer la porte du petit salon qui ouvre sur le corridor et j'ai entendu la voix d'Anne Morlan qui entrait dans la pièce. Au son aigu, presque hystérique, de cette voix, j'ai reconnu qu'elle était dans une de ses… de ses crises, ajouta-t-elle en hésitant.

— Je vois, dit Owen laconique. Continuez.

— Je vais vous répéter, cette fois, leurs propres paroles, je me souviens de chaque mot. Mlle Morlan se mit à parler aussitôt entrée :

« — À propos de quoi, cette bataille ? cria-t-elle d'un ton aigu et cinglant. La boule rouge ? Ah ! ah ! la boule rouge. Je me demande ce que vous en savez. Je ne jurerais pas que ce n'est pas l'un de vous qui ayez assassiné Kaya Dalam. Peut-être tous les deux. Mais quant à l'autre marchandise… J'étais là.

« Son père lui lança des jurons furieux, auxquels elle ne prêta aucune attention.

« — En tout cas, continua-t-elle, que vous ayez l'un ou l'autre poignardé Kaya Dalam, vous êtes dans un joli gâchis maintenant et tout ce que vous savez faire, c'est de venir ici vous cracher à la figure. Mon Dieu ! que se passera-t-il le jour où l'on vous arrachera vos masques ?

« — Allez vous coucher ! hurla son père. Votre place est au lit ou dans une camisole de force.

« Elle éclata de nouveau d'un rire de folle qui me fit frissonner.

« — Allez vous coucher, dit-elle en écho. Imbéciles. Je vous répète de prendre garde à ce Gaffney. Deux fois, ce soir, je l'ai surpris se glissant dans les coins, comme un serpent. Il parlait d'abord en malais au stewart du pont, puis avec un autre indigène qui a disparu avant que je puisse le reconnaître, et quand j'ai demandé une explication à Gaffney, il m'a répondu que l'équipage était surexcité par les deux meurtres et qu'il essayait de les apaiser. Mais c'est un menteur. Il joue un double jeu, il en connaît beaucoup trop

long sur vous et sur le *Nepenthe*. Je vous ai déjà averti à Swabi, c'est là que j'ai entendu parler de lui.

« — Oui, répliqua durement son père. Vous nous avez rapporté les racontars ramassés dans ces ignobles fumeries que vous fréquentez à terre et dans lesquelles vous vous intoxiquez jusqu'aux moelles, comme vous l'avez fait ce soir. C'est tout ce que vous avez appris. Je suis mieux informé que vous. Vous êtes la honte de la famille, une lourde croix à mes épaules, une menace pour l'avenir. Dans un an ou deux, vous ressemblerez à une sorcière. Regardez-vous ce soir.

« — Je suis ce que vous m'avez faite, hypocrite. Vous voudriez me voir morte, n'est-ce pas ? Mais vous ne le verrez pas. Je ne mourrai pas, comme est morte ma mère, le cœur brisé, après vous avoir démasqué.

« — Allez vous coucher ! hurla de nouveau M. Morlan, et j'entendis le bruit qu'il fit en se levant de sa chaise. Ou bien j'étranglerai…

« Il n'alla pas plus loin, elle était hors d'elle-même.

« — Essayez de me toucher, cria-t-elle, et, père ou non, je me débarrasse de vous immédiatement, oui, et de vous aussi, si vous intervenez, espèce de sale Chinois.

Doris Carroll s'arrêta encore une fois, et passa la main sur ses yeux.

— J'ai presque fini. Sa voix était lasse, épuisée. Je ne sais pas ce qui arriva ensuite, parce qu'à ce moment je me retournai et courus. Quelqu'un essayait d'ouvrir la porte du bureau donnant sur le corridor, il essayait de manœuvrer la clef restée à l'intérieur. Ce n'était qu'un léger crissement, mais qui résonnait comme le tonnerre à mes oreilles. J'étais

effrayée de ce que cela pouvait être et j'avais peur d'être trouvée dans le bureau. J'ai couru jusqu'à ma chambre, aussi doucement que j'ai pu, il faisait nuit noire, je vous ai dit que je n'avais pas encore rangé mes affaires. J'ai trébuché sur quelque chose et suis tombée bruyamment. J'ai entendu alors des pas précipités dans le couloir et je me suis rendu compte que le bruit de ma chute avait effrayé celui qui tentait d'entrer dans le bureau. Je me suis relevée, j'ai entr'ouvert la porte de ma cabine et j'ai vu un homme disparaître au pied du grand escalier.

— Qui était-ce ? demanda précipitamment Owen. Vous l'avez reconnu ?

— Oui, dit-elle. C'était Paul Stavert.

CHAPITRE X

EN RETRAITE

Owen se leva brusquement de son siège, recommandant à voix basse à Doris Carroll de ne pas bouger. Une forme blanche était apparue subitement en haut de l'échelle du gaillard d'avant. Owen se précipita à sa rencontre et s'arrêta au bout de quelques pas en reconnaissant Tanu qui aurait dû dormir ainsi que les autres.

— C'est vous Tanu ? dit Owen un peu sèchement. Que venez-vous faire ?

Tanu indiqua du doigt le pont supérieur.

— Mes compatriotes ne dorment pas et parlent entre eux. J'ai pris part à leurs conversations et j'ai pensé que je devais faire connaître au Tuan les choses que j'avais entendues. C'est pourquoi je suis venu.

Owen le regarda avec attention. Tanu lui plaisait. Il n'était pas seulement un excellent marin et un serang appréciable, mais Owen avait toutes les raisons de le croire profondément honnête et digne de confiance. Tanu semblait mal à son aise et n'arborait pas son joyeux sourire habituel.

Owen fit un signe de tête.

— Je sais que l'équipage ne dort pas, dit-il calmement. Que voulez-vous dire, Tanu ?

— Ils ne dorment pas parce qu'ils sont en proie à une grande peur, répondit Tanu. Le Tuan connaît mon peuple depuis l'enfance puisqu'il est resté longtemps dans nos campagnes, il connaît aussi leurs nombreuses histoires de fantômes et d'esprits invisibles qui vous frappent de mort. S'ils se rassemblent ainsi, Tuan, c'est à cause de la frayeur qui règne sur ce bateau et à la prochaine mort je ne sais pas jusqu'où la terreur pourrait les conduire.

Owen serra les lèvres. La prochaine mort ! Carlin n'avait-il pas parlé ainsi et aussi Doris Carroll. Quelle vilaine obsession sur tous les esprits ! Et ce que Doris Carroll venait de lui apprendre ne contribuait pas à le délivrer de son anxiété.

— Ce sont des sottises, dit-il en riant gaiement de façon à être entendu jusqu'au gaillard d'avant. Il n'y aura pas de prochaine mort comme vous dites. Ôtez-vous donc cette idée de la tête. Quand le jour reviendra vous jugerez les choses plus sainement.

— Tuan, répondit simplement Tanu, il ne fait pas encore jour et ils ont vraiment grand'peur. Ils connaissent tous l'histoire de la boule rouge racontée par Kaya Dalam, et ils pensent, ainsi que Kaya Dalam, que c'est un objet maudit qui porte la mort avec lui. Ils pensent aussi que cette boule a été amenée à bord. S'il n'y a plus de meurtre commis sur le bateau d'ici l'aube, leur terreur disparaîtra probablement avec l'obscurité, mais s'il en est autrement, je ne sais pas, Tuan, ce qui arrivera, car quelques-uns racontent en bas que tous à bord doivent mourir à moins que cette boule soit saisie et jetée dans la mer.

Une légère brise s'était élevée du rivage. Les sourcils d'Owen se froncèrent. C'étaient des enfants, soit. Mais ils ne

se conduiraient plus comme des enfants si leurs frayeurs prenaient le dessus. Il le savait. Il avait mis son revolver dans sa poche.

— Sont-ils beaucoup à dire que l'on devrait prendre la boule ? demanda-t-il brusquement.

— Non, Tuan, mais les oreilles des autres ne sont pas fermées.

— Eh bien ! dit Owen nettement, pendant que leurs oreilles sont ouvertes, je vais descendre et leur parler. Il n'y a rien à craindre.

— Vous ferez bien, Tuan, acquiesça gravement Tanu.

Owen se tourna vers la silhouette blottie dans le transatlantique.

— Je vais revenir dans quelques minutes. Voulez-vous m'attendre, s'il vous plaît, mademoiselle Carroll ?

— Oui, répondit-elle.

Owen fit un signe de tête à Tanu.

— Rassemblez-les en bas.

Il descendit l'échelle derrière lui, et quand celui-ci eut réunis les Malais, Owen leur dit quelques mots brefs, joyeux, rassurants, dans leur propre langue, puis il les congédia en plaisantant.

Ses paroles avaient produit l'effet désiré, tout au moins sur la plupart d'entre eux, car il les entendait maintenant bavarder, avec de petits éclats de rire. Le moral était meilleur, mais Owen serra encore les lèvres tandis qu'il remontait l'échelle. Çà et là, parmi cette vingtaine d'indigènes, un vi-

sage morne et hargneux avait frappé ses regards, entre autres celui du stewart de pont. Il se rappelait maintenant que ce stewart ainsi que quelques autres membres du présent équipage avait été embarqué sur le *Nepenthe* à Swabi. Et le récit de Doris Carroll avec les accusations d'Anne Morlan contre Gaffney lui revint en mémoire. Gaffney, disait Anne Morlan, s'était entretenu secrètement avec le stewart de pont ; et Gaffney s'était également embarqué à Swabi. Ne serait-ce pas Gaffney qui aurait fomenté des troubles parmi l'équipage ? Non, c'était absurde. Un blanc, quel serait son but ? Anne Morlan avait répondu à cette question. Elle avait dit que Gaffney jouait un double jeu, qu'il en savait beaucoup trop long sur le *Nepenthe* et sur M. Morlan lui-même. C'était encore absurde. Un tel acte de la part de Gaffney serait une piraterie. Le stewart s'était embarqué à Swabi. Quoi d'étonnant à cela ? À chaque escale, il y avait des changements parmi les membres de l'équipage – le tempérament indigène était ainsi, Tanu en était assez contrarié – Anne Morlan avec son cerveau troublé par la drogue ne devait plus savoir ce qu'elle disait, son père en avait jugé ainsi. L'explication de Gaffney était non seulement logique, mais tout à fait vraisemblable. Il avait fait ce qu'Owen lui-même avait essayé de faire en voyant le trouble régner parmi les indigènes. Il avait voulu apaiser leurs craintes. On ne pouvait penser rien d'autre…

Et pourtant… Owen n'était pas tout à fait tranquille quand il se rassit de nouveau près de Doris Carroll.

— Qu'y avait-il ? demanda-t-elle.

— Rien qui doive vous tracasser, dit-il. Tanu est venu me dire que l'équipage indigène était un peu excité. Ce sont des gens superstitieux. On dirait des enfants. Je suis descen-

du les border dans leur lit et leur dire que le loup-garou ne les prendrait pas. Ils sont tranquilles maintenant.

— Ils avaient peur à cause de Kaya Dalam, de Roach et de la boule rouge, n'est-ce pas ?

— Oui, admit-il.

— Le propriétaire, les invités, et maintenant l'équipage, murmura-t-elle très bas.

— Ah ! comme je voudrais ne vous avoir rien dit, fit-il plein de regrets. Ce n'était pas la peine d'ajouter à vos soucis. Je suis tout à fait sûr, vous entendez, qu'à moins de quelque autre affreux accident, il n'y a plus à se préoccuper de l'équipage.

— Oui, c'est cela, si rien n'arrive. Elle pressa soudain ses mains contre sa poitrine. Mais comment empêcher… D'après ce que je vous ai raconté vous devez sentir comme moi que ce n'est pas fini… Que quelque chose d'horrible est en route…

Owen ne répondit pas tout de suite, il réfléchissait. Mentir à la jeune fille serait lui faire injure. Elle ne méritait pas cela. Elle serait effrayée, mais elle n'était pas poltronne, elle l'avait prouvé cette nuit. Lui et elle ne combattaient pas des fantômes nés de morbides imaginations. Ils se heurtaient à une réalité tangible. Les craintes de la jeune fille n'étaient pas sans fondement, et Owen se rendait compte maintenant que, sans vouloir se l'avouer jusqu'ici, il les partageait. Il ne pouvait pas s'en moquer. Il ne pouvait pas les effacer. Elle était trop brave pour ne pas mépriser tout mensonge et…

— Eh bien ! fit-elle avec un faible sourire, avez-vous trouvé les paroles de réconfort que vous cherchez pour moi ?

Il prit sa résolution.

— Vous allez trop loin, ou pas assez, dit-il avec calme.

— Que voulez-vous dire ?

— Seulement ceci : si vous voulez approfondir le mystère, à nous deux, nous arriverions peut-être à la découverte de la vérité. Sinon, allez vous coucher et ne pensez plus à rien. Ils sont tous plus ou moins mêlés à tout ceci car j'associe Mme Stavert à son mari. Comme vous, je pense, d'après ce que vous avez vu et entendu ce soir, que les choses n'en resteront pas là. Mais – et je ne dis pas cela pour vous rassurer – je ne crois pas qu'un autre meurtre soit imminent car je ne peux établir aucun rapport entre l'assassinat de Kaya Dalam et celui de Roach. La seule chose qui pourrait mettre fin à cette atmosphère d'épouvante, ce serait de découvrir le ou les coupables. Il n'y a plus que nous qui puissions le faire. Nous pouvons ne pas réussir, mais nous pouvons aussi avoir de la chance et rencontrer par hasard la vérité. Vous voyez, continua-t-il avec un sourire quoique sa voix fût toujours sérieuse et grave, je ne vous cache rien. Allons-nous nous mettre à l'œuvre et rassembler nos découvertes ?

— Je ferai n'importe quoi pour arrêter cela, s'écria-t-elle désespérément. N'importe quoi.

— Très bien. Nous avons une chance de succès et pour commencer je vais apporter une nouvelle contribution à notre fonds commun de connaissances. Je n'avais pas l'intention de vous en parler mais nous n'avions pas encore fait alliance. Il s'agit de quelqu'un dont vous n'avez pas parlé cette nuit, de notre ami le comte de Luvac, qui a oublié ses lettres de créances chez le Consul de France à Singapour.

— Oui, mais je vous ai entendu dire que le comte de Luvac avait établi en présence de M. Morlan lui-même qu'il avait montré ces papiers à M. Morlan.

— C'est juste, reconnut Owen, mais M. Morlan nous apparaît maintenant sous un tout autre jour. Nous savons depuis ce soir qu'il n'est qu'un filou de grande envergure. Je ne connais pas les relations de M. Morlan avec le comte de Luvac, mais la question à son sujet n'est pas réglée.

— Oui, dit-elle pensivement, vous avez raison. Qu'allez-vous me dire du comte de Luvac ?

— Je vous ai menti tout à l'heure, quand vous m'avez demandé pourquoi je veillais si tard. Je ne faisais pas de ronde, j'étais dans la cabine de T.S.F.

— Dans la cabine de T.S.F. ! s'exclama-t-elle. Pour quoi faire ?

— Je voulais essayer de trouver quelque indice. Les recherches entreprises cet après-midi avaient été superficielles et n'avaient rien donné. J'espérais trouver quelque preuve inaperçue jusqu'alors et qui pourrait aider à éclaircir la situation.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? demanda-t-elle avec empressement.

— Oui, j'ai trouvé quelque chose – et j'ai aussi trouvé le comte de Luvac caché derrière le rideau de la garde-robe de Roach.

— Continuez, qu'est-il arrivé ? Pourquoi était-il là ? Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit qu'il avait les mêmes raisons que moi pour être là. Qu'il était soupçonné, comme je l'étais, qu'il avait le droit de se défendre comme il le pouvait, ce qui lui donnait comme à moi le droit de faire des recherches dans cette cabine.

— Et alors ?

— Et alors ? Owen haussa les épaules. Nous avons quitté ensemble la chambre de T.S.F. et nous nous sommes souhaités bonne nuit dehors sur le pont.

— Mais je ne comprends pas, protesta-t-elle. Il avait peut-être trouvé quelque chose, quelque chose qu'il essayait de cacher. Vous êtes le capitaine, vous représentez l'autorité, pourquoi ne pas l'avoir arrêté et fait fouiller ?

— Comme le comte de Luvac a pris la peine de me l'expliquer, et comme je vous l'ai dit, je suis moi-même un suspect. Ma présence là-bas aurait paru aussi louche que la sienne. Je ne sais pas s'il a trouvé quelque chose, mais s'il avait été fouillé, je l'aurais été aussi et j'ai trouvé quelque chose au milieu des épaves de l'appareil de radio, que je ne voulais pas alors, et que je ne veux pas maintenant produire en public.

— Et moi, puis-je savoir ce que c'est ?

Il fouilla dans sa poche et présenta sur sa paume ouverte la seringue hypodermique à monture d'argent.

Elle la regarda un instant, les yeux élargis, toute droite sur sa chaise, puis elle repoussa vivement la main d'Owen.

— J'ai peur maintenant, murmura-t-elle. C'est à Anne Morlan. Je l'ai déjà vue – celle-là ou une autre pareille – ici

dans sa cabine, et dans sa chambre à Singapour. Qu'est-ce que cela veut dire ? Croyez-vous que… ?

Sa voix s'altéra et se brisa.

— Oh ! je suis contente que vous n'en ayez pas parlé aux autres. Il ne faut pas qu'ils sachent, pas encore, attendons qu'il y ait autre chose pour justifier…

— Je suis de votre avis, dit-il simplement.

Elle s'agrippa à son bras.

— Oui, répéta-t-elle. J'ai maintenant très peur. J'ai peur de tout et de tous. Vous voyez, n'est-ce pas, que nous ne pouvons nous fier, ici à bord, qu'à trois personnes : M. Carlin et les deux ingénieurs Blaine et Naylor. Car après ce qu'a dit Anne Morlan, vrai ou faux, je me méfie de M. Gaffney.

Il ne lui dit pas qu'à ce moment Carlin était sans doute complètement ivre.

— Je sais, répondit-il pour l'encourager, mais pourquoi prévoir le pire ? N'avons-nous pas décidé qu'il n'y avait pas de danger imméd…

Il ne termina pas sa phrase, tous deux s'étaient levés et se fixaient avec épouvante : un coup de revolver, accompagné d'un cri étouffé avait retenti sur le pont supérieur.

CHAPITRE XI

PLUS QUE QUATRE

Pendant un quart de seconde peut-être leurs regards restèrent soudés l'un à l'autre, puis Owen se précipita comme un tourbillon vers l'échelle conduisant au pont supérieur. Il monta les degrés trois par trois, et il se rendit vaguement compte en atteignant ce pont que Doris Carroll le suivait de près. Elle était, à ce moment, bien loin de sa pensée.

Il se mit à courir car il distinguait à l'arrière, juste derrière la cheminée, une ombre penchée sur une forme couchée face contre terre qui s'agitait confusément sur le pont irrégulièrement éclairé par la lune.

La lueur brève d'un coup de revolver troua ce clair de lune. Le bruit d'une détonation secoua le silence de la nuit comme un coup de tonnerre, puis le sifflement furieux d'une balle vola près de l'oreille d'Owen. La silhouette accroupie s'était relevée, avait fait feu et, se retournant, courait à toute allure vers l'escalier d'arrière.

Owen sortit précipitamment son revolver de sa poche, tandis qu'il se mettait à sa poursuite, l'arma, tira et retira sur le fuyard. Celui-ci était un homme vêtu d'un pyjama, voilà tout ce qu'il put apercevoir. Ses balles n'avaient donné aucun résultat. Il jugea que l'autre avait environ vingt mètres d'avance. Ce n'était pas une grande distance en terrain plat, mais l'homme avait déjà atteint l'escalier.

Owen passa à toute vitesse près de la forme étendue sur le pont : un homme gisant, face à terre, sans mouvement. Il ne le reconnut pas et ne s'arrêta pas même un instant, c'eût été perdre toute chance de rattraper l'autre. Il aperçut seulement une bande étroite, de quelque chose de blanc qui s'étendait sous le corps de l'homme et à côté de lui sur le pont. Une cordelière de pyjama, probablement. Pourquoi l'avait-il remarquée ? Mais le meurtrier était devant lui, il se montrait pour la première fois à découvert. Il fallait le rejoindre à tout prix.

En regardant par-dessus son épaule, il vit Doris Carroll accourir près de lui sur le pont.

— Regardez si vous pouvez faire quelque chose pour lui, lui cria-t-il en lui indiquant la forme inerte.

Il ne sut pas si elle avait répondu, le fugitif avait descendu l'escalier et disparu.

Owen atteignit à son tour l'escalier et en sautant la moitié se jeta sur le pont promenade. Mais il se trouva devant une bifurcation : d'un côté l'allée du pont promenade, brillamment éclairée, conduisant à l'avant, de l'autre côté le passage vers le gaillard d'arrière en dessous. D'un coup d'œil, il s'assura cependant qu'il n'y avait personne en vue ni sur le pont promenade très éclairé, ni sur l'espace découvert du gaillard d'arrière où le clair de lune aurait trahi la présence de celui qui y aurait cherché refuge.

L'esprit d'Owen travaillait intensément. L'homme n'était sûrement pas à l'avant ; en tout cas il n'aurait pas dépassé le salon de repos, il n'aurait pas eu le temps de parcourir toute la longueur du pont promenade. De toutes façons l'homme avait dû se réfugier dans le quartier des cabines. Owen n'en

doutait pas. Mais « qui » était-ce ? Il était certain que l'assassin avait maintenant regagné sa cabine.

Les portes des deux corridors étaient ouvertes pour donner un peu d'air, et envoyaient des flots de lumière sur le pont car, ainsi que le pont promenade, les couloirs étaient éclairés toute la nuit. À tribord se trouvaient les appartements de M. Morlan, à bâbord les cabines des trois autres hommes. Un regard jeté sur le corridor de tribord le montra désert. Owen se jeta alors du côté de celui de bâbord, mais sans beaucoup d'espoir. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il avait entendu le premier coup de feu, là-haut sur le pont promenade à côté de Doris Carroll, mais il savait qu'en réalité il n'y avait que quelques secondes, qui avaient permis au meurtrier de regagner sa cabine, inaperçu, avant même que les autres aient été complètement tirés de leur sommeil.

Oui, il devait en être ainsi. Owen pénétra dans le corridor de bâbord. Il était désert comme l'autre. Mais on y percevait de l'agitation maintenant. Le bruit de mouvements précipités dans les cabines, des lumières s'allumaient qu'on voyait par les lucarnes vitrées au-dessus des portes.

Owen ouvrit violemment la porte la plus proche. Le comte de Luvac en pyjama et s'efforçant d'endosser une robe de chambre apparut sur le seuil.

— C'est vous, capitaine ! s'exclama-t-il. Il y avait une nuance de défi dans sa voix. J'ai cru entendre un coup de feu – plusieurs coups même…

Owen le regarda en face. Il n'avait pas l'air d'être essoufflé.

— Vous avez bien entendu, dit-il laconiquement.

La porte d'à côté s'ouvrit, Mme Stavert passa la tête en se drapant dans un peignoir qu'elle avait évidemment jeté à la hâte sur ses épaules. Derrière elle, apparaissait son mari, en pyjama comme le comte de Luvac et comme lui enfilant une robe de chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-il arrivé ? demanda Mme Stavert. Paul m'a réveillée. Il me répète qu'on a tiré des coups de revolver.

Avant qu'Owen ait pu répondre, les voix d'Anne Morlan et de son père se firent entendre de l'autre côté. Le comte de Luvac et les deux Stavert vinrent en se bousculant dans le couloir étroit, puis, comme d'un commun accord, avancèrent jusqu'au pied du grand escalier. On vit alors accourir M. Morlan et sa fille.

— Qu'y a-t-il donc ? dit avec colère M. Morlan, tout haletant.

Il était lui aussi en pyjama, mais il avait pensé qu'en cette circonstance la robe de chambre était superflue. La voix de M. Morlan était essoufflée comme pourrait l'être la voix d'un homme qui a couru vite… Mais aussi celle d'un homme qui aurait bu avec excès. Et M. Morlan avait bu énormément depuis le dîner.

Owen soudain sursauta. Il avait oublié, en examinant le couloir de tribord, que la cabine de Doris Carroll se trouvait la dernière de la rangée, la plus proche par conséquent du gaillard d'arrière, et que cette cabine communiquait, par le bureau avec l'appartement privé de M. Morlan. Était-ce un indice ? M. Morlan savait-il que Doris Carroll n'était pas dans sa cabine ?

— On a tiré sur quelqu'un, au pont supérieur, annonça Owen d'une voix calme.

Anne Morlan jeta un petit cri.

Le comte de Luvac fut le seul à parler.

— Sur qui ?

Owen pensa avec inquiétude que Doris Carroll était seule avec l'homme étendu immobile sur le pont. Selon toute probabilité, celui-ci n'avait plus besoin d'aucun secours.

— Je ne me suis pas arrêté pour le voir, répondit-il glacial, mais Mlle Carroll est maintenant là-haut avec lui et…

— Mlle Carroll, là-haut ? murmura Mme Stavert à mi-voix. Si tard…

Les muscles du visage d'Owen se contractèrent, mais il continua comme s'il ne l'avait pas entendue :

— Nous étions assis sur le pont promenade. Mlle Carroll ne pouvait dormir, disait-elle, et moi… (il jeta à la dérobée un regard sur le comte de Luvac) je venais de faire une dernière ronde. Nous avons entendu un coup de revolver sur le pont au-dessus. Je m'y suis précipité et Mlle Carroll m'a suivi. Un homme gisait sur le pont et un autre homme était penché sur lui. Quand cet autre homme me vit, il se releva promptement, fit feu sur moi, puis se retourna et s'enfuit vers l'arrière. Je courus à sa suite et je lui tirai plusieurs coups de revolver, mais je ne dois pas l'avoir atteint bien que tirant à une vingtaine de mètres. Je le perdis de vue quand il descendit l'échelle qui mène au pont-promenade, mais je suis certain qu'il est maintenant par ici.

— Par ici ? Quelle stupidité ! tempêta M. Morlan. Pourquoi serait-il venu ici ?

Paul Stavert avait extirpé son porte-cigarette en argent de la poche de sa robe de chambre et allumait une cigarette. Le sourire du comte de Luvac était-il grimaçant ou ironique ? Owen ne pouvait le définir.

— Je crois que je saisis la pensée du capitaine, dit Paul Stavert traînant ses mots. Ce doit être l'un de nous, l'un des suspects, naturellement. Nous habitons tous ici, en bas, sauf le capitaine. Et à propos de suspects – il secoua de son index une cendre presque invisible, et regarda autour de lui – où est M. Lao-Ti ?

La chambre de M. Lao-Ti était juste de l'autre côté du couloir, en face du pied de l'escalier. Tous les yeux se tournèrent dans cette direction : la porte de M. Lao-Ti était restée fermée et aucune lumière ne se montrait.

Le comte de Luvac marcha brusquement vers la porte, l'ouvrit, tourna le commutateur et disparut à l'intérieur. Il revint l'instant d'après.

— Il n'est pas là, dit-il d'un air sombre.

— Allons sur le pont, lança la voix perçante d'Anne Morlan.

Ils bondirent et se trouvèrent ensemble sur le pont. Ils s'attroupèrent autour de Doris Carroll, l'étourdissant de questions, tandis qu'elle contemplait la forme immobile et recroquevillée qui était étendue à ses pieds.

— C'est M. Lao-Ti, dit-elle d'une voix sans timbre. Il… il était mort quand je suis arrivée près de lui.

Owen parcourut le pont du regard. Tous, dans le bateau, semblaient être complètement réveillés. Gaffney, Blaine et Naylor arrivaient de l'arrière, suivis de Carlin dont la démarche était encore hésitante. En avant, et se tenant discrètement à distance, Owen reconnut Tanu vêtu de son sarong, et plus à l'avant encore, du gaillard d'en dessous, montaient les voix de l'équipage indigène. Elles ne ressemblaient plus à un murmure, mais au bourdonnement furieux d'un essaim d'abeilles.

Ses yeux se reportèrent sur le corps de Lao-Ti. Comme c'était singulier, cette espèce de ruban blanc de deux centimètres de large dont une extrémité semblait attachée à la main de Lao-Ti tandis que l'autre partie, un mètre environ, se déroulait à même le pont ! Le comte de Luvac s'était mis à genoux pour mieux l'examiner et Paul Stavert l'avait imité.

Ce fut Paul Stavert qui parla le premier.

— Eh bien ! s'exclama-t-il avec stupéfaction, savez-vous ce que c'est ? De la toile gommée. Le fameux mystère s'épaissit de plus en plus.

Carlin, qui se tenait derrière Gaffney et titubait légèrement, éclata d'un rire forcé.

— C'est votre tour, Gaffney, annonça-t-il d'une voix pâteuse. C'est votre tour d'aller à terre et d'écouter le murmure de ces damnées feuilles.

La réponse de Gaffney fut un ricanement accompagné d'un juron. M. Morlan sembla subitement, et un peu tardivement, se soucier des convenances.

— Que les dames descendent, ordonna-t-il, de son habituel ton péremptoire. Leur place n'est pas ici.

Anne Morlan lança son rire moqueur en s'éloignant vers l'arrière, Mme Stavert la suivit sans mot dire, mais Doris Carroll hésita.

— Vous aussi, mademoiselle Carroll, fit Morlan en l'envoyant rejoindre les autres. Si vous avez quelque chose à dire, vous nous le raconterez demain matin.

M. Morlan revint près du cadavre de M. Lao-Ti et le contempla mélancoliquement.

— Il est mort, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Oui, il est certainement mort, dit brièvement le comte de Luvac.

Paul Stavert, tout en jouant avec le gland de sa robe de chambre, regardait tour à tour Owen, M. Morlan et le comte de Luvac.

— Plus que quatre, dit-il en haussant les épaules. J'aurais pourtant juré que c'était lui le coupable.

Owen regarda alors Tanu à l'avant du pont. Il n'avait pas bougé. Le bourdonnement de mauvais augure s'élevait toujours du gaillard d'avant. Owen serra les lèvres, il était sûr d'une chose : il ne pourrait pas envoyer de corvée d'enterrement à terre cette nuit…

— Blaine, et vous Naylor, ordonna-t-il calmement, emportez M. Lao-Ti dans la cabine de T.S.F., s'il vous plaît. Nous ne pouvons rien faire d'autre à cette heure tardive.

— Oui, grogna M. Morlan, et rentrons chacun chez nous. Nous discuterons de tout cela demain matin. Pour cette nuit, j'en ai plus qu'assez.

Il ne resta sur le pont qu'Owen, M. Morlan et Tanu, figé dans son attitude patiente. M. Morlan parut le remarquer pour la première fois.

— Qui est là ? demanda-t-il. Puis avec un grognement. Ah ! c'est Tanu. Venez ici, Tanu, que voulez-vous ?

— Tuan, dit gravement Tanu en s'avançant, comme je l'ai déjà fait savoir à Tuan Heath, l'assassinat de Kaya Dalam et celui de Tuan Roach ont causé une grande frayeur à mes camarades. Et après ce qui vient de se passer, ils ont plus peur que jamais, ils ne veulent plus m'écouter, je n'ai plus aucune autorité sur eux et leur bouche est pleine de menaces.

M. Morlan lança vers Owen un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Il vous a déjà parlé ?

— C'est vrai, répondit brièvement Owen. Et il raconta brièvement le premier avertissement de Tanu ainsi que les efforts faits pour apaiser les terreurs de l'équipage. Et, ajouta-t-il, si nous n'y prenons garde, je crains des troubles bien plus sérieux. Vous pouvez les entendre maintenant. Écoutez.

M. Morlan écouta :

— Ils sont épouvantés, hein ? fit-il. Les idiots. Eh bien, que faire à cela, Tanu ? Que veulent-ils ?

— Tuan, répliqua Tanu avec angoisse. Ils disent que le malheur est dans l'air, que pour l'éviter le bateau doit aller à Laolu comme il l'aurait fait si nous n'avions pas rencontré Kaya Dalam. Que le Tuan donne l'ordre d'aller à Laolu et il n'y a plus rien à craindre.

M. Morlan examina Tanu un instant, les yeux mi-clos, puis il se mit à rire, d'un rire bruyant, dû sans doute à ses récentes libations.

— Eh bien, entendu ! acquiesça-t-il avec une amabilité soudaine. Entendu, puisque c'est tout ce qu'ils veulent ; vous pouvez leur dire, Tanu, que dès l'aube, nous nous dirigerons vers Laolu. Il se tourna vers Owen. Vous entendez, capitaine Heath ?

Owen le regarda avec étonnement. Que signifiait cette complète volte-face ?

— Oui, j'entends, dit-il machinalement.

Tanu, sincèrement soulagé, fit un large sourire.

— Je suis content, Tuan, dit-il joyeusement en s'éloignant. Les paroles du Tuan ont ôté un poids sur mon cœur.

— J'ai soif, grogna brusquement M. Morlan, avez-vous quelque chose à boire dans votre chambre ?

— Oui, dit Owen.

Il conduisit M. Morlan à sa cabine et posa une bouteille de whisky sur la commode.

M. Morlan se versa un verre et l'éleva vers la lumière.

— La mort de ce pauvre Lao-Ti m'a bouleversé, geignit-il. Nous faisions un si agréable voyage. Comment tout cela finira-t-il, capitaine ?

Owen serra les poings au fond de ses poches.

— Dieu seul le sait ! répondit-il.

— Et il ne nous le dira pas, continua M. Morlan avec une vilaine grimace. Mais je vais vous dire quelque chose. Nous n'irons pas à Laolu. Et savez-vous pourquoi nous n'irons pas à Laolu ?

Owen connaissait une excellente raison qui ôtait à M. Morlan le désir d'aller désormais à Laolu.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que tous ces sacrés indigènes déserteraient comme un seul homme, ricana-t-il. Ils l'auraient déjà fait s'ils avaient trouvé quelque chose à manger et à boire sur l'île d'en face. Leurs maudites histoires de fantômes vont courir tout Laolu, et nous ne trouverons pas un indigène à un kilomètre à la ronde, ni pour or ni pour argent. Je ne suis pas né de la dernière pluie. Je les ai à l'œil. Des promesses pour les faire tenir tranquilles, tant qu'ils en voudront. Nous allons mettre en route, je leur accorde cela, mais nous resterons en mer, jusqu'à ce que mes projets soient mis au point. Ils devront s'en contenter… parce qu'ils ne pourront pas faire autrement.

— Je les ai surveillés de près pendant ces dernières heures, et Tanu n'avait pas exagéré, exposa nettement Owen. Votre promesse les fera tenir tranquilles cette nuit, mais je vous dis franchement que je préfère ne pas penser à ce qui arrivera si nous ne nous dirigeons pas vers Laolu comme vous y avez consenti. Je crois que vous jouez avec le feu.

— Vous le croyez, hein ? M. Morlan avala son demi-verre de whisky en deux larges gorgées, essuya ses lèvres sur la manche de son pyjama et, d'un pas traînant, se dirigea vers la porte. Il s'arrêta un instant sur le seuil :

— Vous avez beau être né par ici, mon garçon, dit-il en riant avec arrogance, vous avez beaucoup à apprendre au sujet des indigènes. Je connais leurs simagrées. Qu'ils aillent au diable !

CHAPITRE XII

LA BOULE ROUGE

Deux heures…

Owen, debout dans sa cabine, regardait à travers le hublot, le jour ne paraissait pas encore, il s'en fallait de beaucoup. C'était incroyable que tant d'événements se fussent passés en si peu de temps. Ses traits étaient tirés, il ne s'était pas déshabillé. Il lui eût été impossible de dormir, bien que la nuit, selon toute prévision, promît de se terminer maintenant sans autre incident.

Mais la vue par le hublot était restreinte. Il ouvrit la porte et avança sur l'étroit espace en face de sa cabine, appelé pompeusement le pont inférieur. Il abaissa son regard sur le gaillard d'avant. Il y régnait un calme rassurant. Plus de rumeurs de mauvais augure, et bien que quelques Malais fussent encore rassemblés par petits groupes, les autres s'étaient étendus sur le pont et paraissaient dormir.

Son œil exercé fit le tour de l'horizon. La brise qui s'était élevée après minuit avait fraîchi. Ici et là, les vagues se couronnaient d'écume, mais au-dessus d'elles, le ciel était clair sous les rayons de lune. Le *Nepenthe* chassait doucement sur son ancre, son avant dirigé par la brise, du côté du large.

Owen revint à sa cabine, ferma la porte, et marcha nerveusement de long en large. Rien à craindre au point de vue du temps, ni au sujet de l'équipage. Mais il avait moins que

jamais l'intention de s'assoupir, si tentante que pût lui paraître sa couchette. Son esprit, bien que parfaitement apaisé, était encore trop agité pour lui permettre le sommeil.

Il avait averti M. Morlan de ne pas jouer avec le feu. Que se passerait-il le lendemain matin, quand l'équipage s'apercevrait, quelques heures après le départ du *Nepenthe*, qu'on les avait joués et qu'on ne se rendait pas à Laolu ?… Il y avait des femmes à bord… Il y avait Doris…

Il serra les poings. Il pourrait armer Carlin, Naylor, Blaine. Sans doute le comte de Luvac, Paul Stavert et même Morlan, pour sauver leur peau, se joindraient à eux, ainsi que Doris Carroll, mais il se défiait de Gaffney. En se comptant, lui, Owen, ils seraient donc sept contre une vingtaine d'indigènes. Quelle que fût l'issue du combat, il y aurait auparavant, c'était certain, une sanglante boucherie.

Morlan avait raison en supposant que l'équipage, comme un seul homme, déserterait le bateau à la première occasion et répandrait l'effroi à terre parmi les Malais, avec leurs histoires et leurs superstitions. Le *Nepenthe* devrait s'échouer, faute d'hommes à bord, mais c'était le moindre mal. Ce n'était pas non plus la raison primordiale du refus de M. Morlan d'atterrir à Laolu. Il avait tellement bu ce soir, il ne savait plus ce qu'il faisait. Demain matin, ayant qu'il ne fût trop tard, Owen essaierait de lui faire entendre raison. Le danger de perdre la vie n'était-il pas plus pressant que la probabilité d'un châtiment quelconque pouvant résulter d'une visite de la police ?

Et si M. Morlan s'obstinait ?

Que ferait alors Owen ? Il n'y avait qu'une solution : en dépit des ordres de M. Morlan, il amènerait le bateau à Lao-

lu. Ce serait une rébellion, mais ce ne serait pas une rébellion sanglante. Il perdrait sa situation, naturellement, mais il serait le seul touché – sauf Morlan, qui tomberait peut-être ainsi avec justice aux mains de la loi.

Pour l'instant, il n'y avait donc qu'à attendre le lendemain matin, essayer de convaincre M. Morlan, surveiller les réactions de l'équipage, puis prendre parti d'après les résultats obtenus. Mais ce n'était pas suffisant. Il y avait Doris. Si, pour éviter le sang versé, et pour la protéger, il conduisait le yacht à Laolu, il serait, il n'en doutait pas, immédiatement congédié. Que deviendrait-elle alors sur le *Nepenthe*, privée de la protection qu'il ne pouvait lui accorder ? Ah ! comme il aurait voulu qu'elle ne fût pas là ! Les trois meurtres commis en ces douze dernières heures, n'avaient certainement pas eu pour auteur un membre de l'équipage. Il faudrait donc la laisser avec l'assassin sans scrupules qui était à bord…

Il se jeta dans le fauteuil de son bureau, passant sa main sur son front avec désespoir. Tout cela à cause de la boule rouge. D'abord Kaya Dalam, puis Roach… Mais non. Roach, logiquement, n'avait rien à voir avec la boule rouge.

Et Lao-Ti ? Son meurtre avait-il pour cause la boule rouge, ou était-ce la suite d'une querelle ?… Peut-être les deux… *In vino veritas,* dit le proverbe. Ne peut-il s'appliquer aux stupéfiants ? Anne Morlan avait supposé sans hésitation son père et Lao-Ti coupables du meurtre de Kaya Dalam. Morlan et Lao-Ti ne s'étaient-ils pas violemment querellés peu de temps avant la mort de ce dernier ? Morlan, Stavert ou le comte de Luvac avait certainement tué Lao-Ti. Lequel des trois ? Morlan vraisemblablement. Il s'était disputé avec Lao-Ti, et il était le seul à paraître hors d'haleine quand il

était sorti de sa cabine, au moment de l'infructueuse poursuite.

Owen eut un sourire las. Toujours, dans les romans, il est de tradition que l'index du soupçon se tourne sur celui qui « n'est pas coupable ». Cet index indiquait Morlan. Mais ce n'était plus un roman, c'était une épouvantable réalité, et elle n'épargnait pas Morlan.

Que venait faire dans tout cela le morceau de toile gommée ? À quel usage Lao-Ti avait-il pu faire servir cette bande de toile collante de deux centimètres de large et de plus d'un mètre de long. On ne trouve pas communément un pareil objet dans les mains d'un homme assassiné. Il aurait fallu l'examiner plus attentivement que Paul Stavert et le comte de Luvac l'avaient fait. Owen se souvint que personne ne l'avait détachée des doigts de Lao-Ti. Naylor avait posé le bout flottant sur la poitrine du cadavre et le tout avait été transporté dans la cabine de T.S.F.

Owen n'avait pas attaché à cet incident toute l'importance qu'il méritait… Ou peut-être y attachait-il maintenant trop d'importance. Mais on ne devait rien négliger. La toile gommée était peut-être une matière convenable pour conserver les empreintes digitales, et Owen n'avait jamais douté que, si la police venait à s'occuper de cette affaire, elle réclamerait ce morceau de ruban. Il devait donc le mettre en sécurité dans le coffre-fort de sa cabine. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Mais il était encore temps…

Il y avait un autre point à envisager. Certainement, demain matin, les quatre « suspects » restants dont il faisait partie, tiendraient une « cour de justice » à propos de l'assassinat de Lao-Ti, comme ils l'avaient déjà fait dans la soirée qui avait suivi le meurtre de Kaya Dalam. Que diraient

M. Morlan, Paul Stavert et le comte de Luvac (deux d'entre eux étaient certainement innocents) quand ils découvriraient la disparition du morceau de toile gommée, et quand Owen les informerait (car telle était son intention) qu'il s'en était saisi ?

Qu'importait après tout ce qu'ils diraient… ou penseraient. Après ces trois meurtres, l'essentiel était d'arriver à trouver le coupable. Il expliquerait carrément que ce morceau de toile gommée était dans le coffre-fort du yacht et qu'il y resterait jusqu'à sa remise entre les mains des autorités.

Mais il fallait d'abord le prendre et l'enfermer. Obligation assez désagréable, mais qui ne demanderait pas longtemps.

Il se leva brusquement, prit sa lampe de poche, sortit de sa cabine et laissant la porte ouverte, marcha d'un bon pas vers la chambre de T.S.F. Quelques minutes plus tard, il se trouvait pour la seconde fois dans l'appartement de Roach ; à l'aide de sa lampe il vit que Naylor et Blaine avaient étendu le corps de Lao-Ti sur le divan et l'avaient décemment recouvert d'un drap.

Owen abaissa le drap, et resta quelque temps immobile, un curieux sourire aux lèvres. Puis il replaça le drap et revint sur le pont. Le morceau de toile gommée avait disparu. Owen avait été devancé par quelqu'un qui n'avait pas perdu de temps. Mais qui ? L'éternelle question…

Il était furieux contre lui-même. Il se sentait en quelque sorte responsable. Mais se casser la tête contre les murs n'aurait servi à rien. Il ne s'était pas souvenu à temps de ce sacré objet. Il fronça les sourcils en approchant de sa cabine

et en constatant pour la première fois qu'on n'apercevait plus la lumière par la porte ouverte. Il était sûr cependant de l'avoir laissée ouverte, puisqu'il ne comptait s'absenter que quelques minutes. Peut-être le vent l'avait-il poussée, car elle était fermée maintenant.

Il atteignit cette porte, l'ouvrit et resta stupéfait sur le seuil.

Doris Carroll était dans la pièce.

Elle eut un pâle sourire.

— Vous voyez que je ne me suis pas souciée des convenances, dit-elle, j'ai trouvé votre porte ouverte, je l'ai refermée derrière moi. Je vous en prie, refermez-la aussi maintenant. J'ai tiré les rideaux des hublots.

Il obéit inconsciemment. Elle était, comme lui, complètement habillée, et comme lui, ne pensait certainement pas à aller se coucher. Ses lèvres étaient toutes blanches, il s'approcha d'elle avec anxiété et l'interrogea du regard.

— La boule rouge, dit-elle, est sous l'oreiller de votre divan.

CHAPITRE XIII

GARE AU LOUP

Owen regarda fixement la jeune fille, comme s'il n'avait pas bien entendu, mais la limpidité du regard suffit pour chasser toute incrédulité. Elle n'avait rien d'une névrosée, elle se tenait droite, les poings étroitement serrés.

Il se précipita vers le divan, jeta de côté l'oreiller, et de nouveau resta les yeux fixes : ainsi, elle était là, cette boule rouge qu'il avait supposé, non sans logique, mais assez témérairement, engloutie au fond de l'océan ou au fond de l'oubli.

— Comment avez-vous su qu'elle était là ? demanda-t-il d'une voix rauque en prenant la boule et en l'examinant.

— C'est moi qui l'y ai mise, répondit-elle à mi-voix.

Les yeux d'Owen se détachèrent de la boule rouge pour scruter le visage de la jeune fille.

— Vous… vous l'avez mise, bégaya-t-il stupéfait. Quand ? Je ne comprends pas. Où l'avez-vous trouvée ?

— Lao-Ti l'avait. Le bout flottant du morceau de toile gommée était enroulée autour d'elle.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il à voix basse, mais je ne comprends pas, continuez.

— Je voulais vous le dire et je cherchais une occasion quand nous nous sommes trouvés tous ensemble sur le pont. Mais je n'ai pas trouvé cette occasion. M. Morlan, vous vous en souvenez, nous a toutes renvoyées dans nos cabines, Anne Morlan, Mme Stavert et moi. J'ai veillé dans ma chambre, attendant que tout le monde fût couché, et sans doute endormi, pour venir vous trouver ici en toute sécurité et vous éveiller. Je ne savais pas que vous étiez encore debout, vous aussi.

— Oui, dit-il avidement, mais… la boule… cette toile gommée… Lao-Ti ?

— Écoutez, dit-elle avec rapidité, mais essayant néanmoins de contrôler ses paroles. Quand nous sommes montés sur le pont, après le coup de feu, j'ai couru vers l'homme couché comme vous m'aviez dit de le faire. C'était Lao-Ti, nous le savons maintenant. J'ai vu tout de suite qu'il était mort. J'ai vu aussi la boule rouge. Elle était attachée au bout du ruban de toile gommée dont Lao-Ti serrait l'autre extrémité dans sa main. Celui qui a tiré sur Lao-Ti ne se doutait pas qu'il y avait quelqu'un sur le pont promenade. Vous n'avez guère mis que quelques secondes pour atteindre le pont supérieur, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Owen avec un sourire sans gaîté. Je comprends. Il n'a pas eu le temps de débarrasser la boule de cette toile gommée, très adhérente. Mais pourquoi cette toile gommée ?

Doris Carroll secoua la tête.

— Je n'en sais rien.

— En effet, vous ne pouvez pas savoir. Moi non plus, du reste. Je pensais tout haut. Dites-moi la suite.

— La scène était horrible pour moi. Lao-Ti gisant mort à mes pieds, la boule rouge, cause de tous ces drames, à côté de lui… Je ne pouvais être d'aucune aide pour Lao-Ti, mais une pensée me traversa l'esprit : si je mettais cette maudite boule hors d'atteinte ? Ne serait-ce pas un excellent moyen de briser la sorte d'envoûtement qu'elle semblait exercer sur tous et prévenir ainsi de nouveaux meurtres ? Ne serait-ce pas mettre un point final à tous leurs efforts désespérés pour en prendre possession aux dépens les uns des autres ? Mon premier mouvement fut pour la jeter par-dessus bord. Puis, je pensai qu'elle devait avoir une grande valeur et qu'il fallait la remettre à la police à la première occasion.

Elle s'arrêta, se pencha vers la boule rouge qu'Owen tenait à la main.

— C'est beaucoup plus long à raconter qu'à penser, car ces idées me vinrent en tête avant que vous ne quittiez le pont. Vous vous souvenez que la porte de votre cabine était ouverte, j'apercevais sa lumière sur le pont. Ce n'était pas très loin, je n'avais pas de temps à perdre et cette lumière semblait m'indiquer l'endroit le plus sûr pour cacher la boule. Personne, dans les circonstances actuelles, ne penserait à fouiller votre cabine. J'ai détaché le bout de toile enroulé plusieurs fois autour de la boule, j'ai couru à votre cabine et je l'ai cachée sous l'oreiller. Puis, je suis retournée sur le pont avant que personne ait paru. C'était très important de vous faire savoir ce que j'avais fait et où était la boule, mais, comme je vous l'ai déjà dit je n'ai pas eu l'occasion de vous parler avant. Maintenant, continua-t-elle en souriant bravement, mais avec une nuance d'anxiété et d'appréhension dans la voix, il faut que nous décidions ce que nous allons en faire. Qu'est-ce qui est le plus prudent, à votre avis ?

Owen ne répondit pas tout de suite. Il était très ennuyé. Cette boule était une nouvelle cause d'inquiétude dont la jeune fille ne semblait pas réaliser l'importance. Elle avait agi par une impulsion naturelle, mais elle s'était placée dans une position des plus dangereuses. Le meurtrier de Lao-Ti, forcé de fuir loin de sa victime, savait que la boule rouge était attachée au morceau de toile gommée. Il savait que cette balle avait disparu quand ils avaient tous couru sur le pont et s'étaient rassemblés autour du corps de Lao-Ti. Il savait aussi que Doris avait été seule quelques instants avec le cadavre. Elle n'avait fait aucune allusion à la boule rouge. Son silence avait été plus éloquent pour le meurtrier que ne l'auraient été ses paroles, puisque le meurtrier faisait certainement partie du petit groupe rassemblé sur le pont. Celui qui n'avait pas hésité à tuer une fois – pour la boule rouge – reculerait-il devant un second meurtre ? Doris, non seulement avait pris la boule, mais elle l'avait cachée. C'était terriblement dangereux.

Elle avait accompli ces actes avec la meilleure intention du monde et sans penser à sa sécurité. Il fallait essayer maintenant de persuader au meurtrier qu'elle ne l'avait plus en sa possession. Comment cela ? Owen ne voyait qu'un moyen : lancer un défi général. Établir en public que la boule était maintenant à l'abri dans le coffre-fort du yacht (ce coffre où il avait pensé mettre seulement le morceau de toile gommée. Quelle ironie…) – et que celui qui essaierait désormais de la prendre le ferait à ses risques et périls. Une complication pouvait surgir : M. Morlan, Anne Morlan aussi, sans doute, possédaient la clef du coffre-fort. Mais sous la menace du soupçon qui planait sur eux, ils n'oseraient pas s'en servir. C'était, en tout cas, le seul moyen de mettre Doris en sécurité, et cela primait tout pour Owen. Oui, il agirait ainsi, mais

sans en parler à la jeune fille pour ne pas l'alarmer inutilement.

Il balançait la boule rouge dans sa main. Il évita de lui répondre directement.

— Regardons l'objet tout à loisir, suggéra-t-il, avant de prendre une décision.

Elle acquiesça d'un signe de tête, se penchant davantage pour examiner la boule qu'Owen tournait et retournait dans sa main.

Sa taille était à peu près celle d'une petite orange, ainsi que l'avait dit Kaya Dalam. Elle était faite d'un métal autrefois merveilleusement émaillé, d'un pourpre chaud et profond, mais l'émail avait été craquelé et écorché en plusieurs endroits et laissait voir le métal à nu.

— Ce n'est pas tout à fait une boule, observa Owen, car une sphère n'a ni haut ni bas, tandis que cette balle possède un fond plat. Et regardez la partie supérieure. Qu'en pensez-vous ?

— On dirait qu'il y a une toute petite serrure, dit-elle.

— Oui, et on a essayé de la forcer à l'aide de ciseaux. Prenez-la – il lui mit la boule entre les mains – elle est très lourde, n'est-ce pas ? Secouez-la, maintenant.

— Il y a quelque chose à l'intérieur, déclara-t-elle. Cela ne fait pas de bruit, mais on le sent remuer.

Owen eut un signe affirmatif.

— Je commence à y voir clair, dit-il.

— Savez-vous ce qu'il y a dedans ? commença-t-elle, haletante.

— Oh ! non, de cela, je n'ai pas la moindre idée. Il prit la boule et la plaça sur son bureau.

— Alors, que vouliez-vous dire ?

— Eh bien ! répondit-il, je voulais dire que je comprends pourquoi on n'a pas extrait le noyau de ce fruit précieux et pourquoi l'enveloppe n'a jamais été détruite. Pourquoi Gris et ses aimables compagnons l'emmenaient partout avec eux, pourquoi Kaya Dalam agissait ainsi et pourquoi le meurtrier de Kaya Dalam l'a apportée à bord. Aucun d'entre eux n'a pu l'ouvrir, c'est tout. Cet objet est un minuscule coffre-fort, et je ne dois pas me tromper en affirmant que l'acier dont il est fait est des plus résistants. Vous voyez comment il a été attaqué par des marteaux, des ciseaux et toutes sortes d'outils ; l'émail a été abîmé, il en est parti quelques parcelles, de petits éclats, c'est tout le résultat obtenu. Un spécialiste pourrait seul l'ouvrir sans le secours de la clef, car je ne sais pas si la clef pourrait servir maintenant.

— Mais c'est ce qui est à l'intérieur qui tourna ainsi toutes les têtes à bord du *Nepenthe*, n'est-ce pas ? Lao-Ti l'avait quand il a été tué. Pensez-vous que… Elle hésita comme si elle craignait de formuler sa pensée.

— Que ce soit lui qui ait tué Kaya Dalam, continua paisiblement Owen, c'est probable. Mais si Lao-Ti a amené la boule rouge à bord, il est certain que quelqu'un d'autre le savait.

Il y eut entre eux un silence de quelques instants. Puis, elle parla dans un murmure.

— N’ayez pas l’air de faire attention à ce que je vous dis, annonça-t-elle avec précaution. Il y a quelqu’un dehors, en face de la cabine. J’ai vu bouger un des rideaux.

Tout en feignant d’examiner la boule rouge posée sur le bureau, le dos tourné aux hublots d’avant, Owen ne bougea pas.

— Vous avez tiré les rideaux, dit-il à voix basse, mais les hublots sont ouverts. Ce doit être le vent.

— Ce n’est pas le vent, répondit-elle si bas qu’il entendit à peine, il y a quelqu’un dehors… qui écoute… qui nous épie. J’ai vu distinctement qu’on écartait l’extrémité d’un rideau du hublot du milieu.

— Eh bien, cela me dépasse, dit Owen négligemment de son ton de voix habituel. Elle n’a rien d’extraordinaire cette boule rouge et je me demande pourquoi on fait tant d’histoires à cause d’elle.

Il haussa les épaules, et, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, il fit quelques pas dans la cabine – puis il ouvrit brusquement la porte, bondit sur le pont et se précipita en avant.

Un coup de revolver l’accueillit. À la lueur, il put apercevoir une silhouette en uniforme blanc et la lune éclaira un visage sarcastique. C’était celui de Gaffney…

CHAPITRE XIV

LE LOUP MONTRE LES DENTS

Pour la seconde fois, cette nuit, Owen avait échappé à la mort. Ce second coup de feu avait pourtant été tiré de très près.

Le bond d'Owen, à la sortie de la cabine, l'avait mis en contact immédiat avec son adversaire. En même temps son poing s'abattait de toute sa force sur le menton de Gaffney. Il l'entendit gémir sous le coup, il entendit aussi le déclic de son revolver, puis les bras de Gaffney l'entourèrent comme un étau d'acier.

Les deux hommes enlacés balançaient et trébuchaient çà et là. Gaffney était puissamment bâti, avec des muscles de fer.

Owen se sentait plein de rage avec une volonté froide, calculée, de tuer sans merci. Son cerveau était clair. Il était en cas de légitime défense, mais le lâche attentat de Gaffney n'était pas, pour Owen, ce qui importait le plus. Non, c'était qu'Anne Morlan, après tout, avait eu raison. Gaffney jouait un vilain jeu à bord… Cette entente avec les indigènes…, ce stewart embarqué en même temps que lui…, les femmes… Doris…

Un flot de paroles obscènes s'échappait de la bouche de Gaffney.

Owen ne disait rien. Il ménageait son souffle.

Il parvint à libérer son bras droit, et de nouveau envoya par deux fois son poing dans la figure de Gaffney.

Ils roulèrent ensemble sur le pont. Gaffney écumait de rage, et le sang avait jailli sous les coups d'Owen. Ce dernier sentait avec répulsion la joue de son adversaire toute mouillée et gluante.

On entendait des bruits étranges venant du pont en dessous… Ils continuaient à rouler enlacés. Gaffney se battait comme une bête sauvage, lançant des injures d'une voix haletante et entrecoupée. Il libéra une main et saisit Owen à la gorge, le serrant à l'étouffer.

Owen lutait désespérément pour desserrer l'étreinte, il sentait la main de l'autre qui, pressant de plus en plus fort, l'étranglait. Gaffney était sur lui maintenant, mais le poing droit d'Owen se trouva libre de nouveau et il le lança en avant, atteignant Gaffney sous le menton. Il entendit claquer les dents et l'homme hurler de douleur… Sa gorge fut libérée.

Alors, une fois de plus, leurs bras s'enlacèrent et ils recommencèrent à rouler sauvagement sur le pont. Owen ne luttait plus contre un homme, mais contre une brute. L'autre se servait maintenant de ses dents. Ah ! si Owen pouvait se dégager. S'il pouvait se servir de ses poings et frapper son adversaire jusqu'à l'insensibilité… C'est ainsi qu'il aurait voulu combattre.

Ils continuaient à rouler, Owen cette fois avait le dessus. Mais tout à coup, il eut la sensation d'une chute dans l'espace, puis il entendit un craquement comme si leurs deux corps se heurtaient contre quelque chose. Une lumière subite

lui frappa les yeux et il se rendit compte que Gaffney et lui dégringolaient l'escalier qui conduisait au pont promenade.

Ils rebondissaient de marche en marche, d'un mouvement sans cesse accéléré, et Owen sentit plutôt qu'il ne vit, la tête de Gaffney heurter un des appuis du garde-fou. Lui-même n'échappa au choc que de quelques centimètres. Ils furent violemment séparés quand ils arrivèrent en bas.

Owen se releva, meurtri et courbaturé. Gaffney gisait sur le pont à deux mètres de lui. Du gaillard d'avant, les voix de l'équipage indigène montaient et descendaient en cadence, ne présageant rien de bon. Owen voyait au clair de lune leurs silhouettes s'assembler au pied des escaliers. Il ne manquait qu'un chef et la bombe éclaterait. Attendaient-ils Gaffney ?

Le visage d'Owen était crispé, ses lèvres légèrement entr'ouvertes sur ses dents serrées, tandis qu'il contemplait la forme prostrée du second officier. Gaffney n'avait pas seulement prémédité un crime, mais il était responsable de ce qui se passait en bas. Eh bien, on n'aurait aucune pitié. Gaffney servirait d'exemple salutaire à tout l'équipage, même si on devait le mettre de force sur ses pieds pour l'écraser ensuite. Le coup à la tête l'avait momentanément étourdi, mais il revenait à lui et commençait à ramper sur le pont.

— Lève-toi, chien ! lui lança Owen d'une voix rauque.

Gaffney releva la tête. Il n'était pas beau à voir. Ses cheveux lui tombaient sur les yeux et son visage était inondé de sang. Ses lèvres remuèrent, essayant de formuler quelques jurons.

— Lève-toi ! répéta Owen.

Il avança d'un pas vers l'homme et arrêta soudain son élan. Un cri perçant de femme se faisait entendre au pont supérieur du côté de sa cabine, dominant la rumeur confuse des voix de l'équipage malais.

Doris…

Owen oublia tout. Gaffney et les indigènes. Il se rua vers l'escalier et monta précipitamment, non sans avoir l'intuition que Gaffney s'était enfin levé et marchait en trébuchant vers l'échelle du gaillard d'avant.

Owen arriva sur le pont supérieur, aucune lueur ne filtrait à travers les rideaux des hublots d'avant. Il courut le long de la passerelle et atteignit la porte de sa cabine. Elle était grande ouverte et l'obscurité était complète.

— Doris ! appela-t-il.

Aucune réponse.

Il tourna le commutateur et la chambre s'éclaira d'une vive lumière. Doris Carroll gisait, inerte, sur le plancher. Avec un amer sanglot, Owen s'agenouilla près d'elle.

— Doris ! appela-t-il de nouveau.

Une blessure à l'arrière de sa tête saignait abondamment.

Le porte-serviettes du lavabo était derrière Owen, il arracha une serviette pour étancher le sang et la souleva légèrement dans ses bras.

Elle s'agita, ouvrit les yeux, ses lèvres remuèrent, Owen se pencha pour entendre ce qu'elle disait.

— La boule rouge ! murmura-t-elle.

Il jeta un regard sur son bureau. Il l'y avait laissée quand il s'était précipité hors de la cabine… Elle n'y était plus…

Doris s'efforçait de parler encore.

— J'ai vu… j'ai vu la main d'un homme… passer par la porte… La lumière s'est éteinte et j'ai crié… quelqu'un s'est rué sur moi… m'a frappée à la tête… je ne me rappelle plus… A-t-il pris la boule rouge ?…

— Oui ! répondit machinalement Owen.

Il entendait la voix de Gaffney excitant les indigènes, leur demandant d'agir. Il regarda avec désespoir autour de lui. Personne à l'arrière du yacht ne semblait avoir entendu le coup de feu qu'il avait essuyé et ne paraissait éveillé par les rumeurs de l'équipage indigène. Il ne pouvait, seul, défendre la cabine. Doris n'était pas en sûreté, il la souleva dans ses bras. À ce moment, il aperçut une silhouette immobile dans l'ouverture de la porte.

C'était Tanu, tout haletant. Sa veste était déchirée et son sarong en désordre.

— Tuan, ils viennent, dit-il en respirant avec peine. Si le Tuan veut, je viens me battre près de lui.

Le vœu d'Owen était exaucé : enfin une voie de salut pour Doris.

— Mon brave Tanu ! s'écria-t-il avec soulagement en lui remettant la jeune fille entre les bras. Vous combattrez plus tard. Courez à l'arrière avec miss Carroll, et mettez-là en sûreté en bas. Prévenez les autres Tuans pour qu'ils se préparent à se défendre ainsi que vous. Courez.

— Mais vous, Tuan ?

— Je peux les tenir en respect sur le pont d'avant, dit Owen. Ils ne sont pas encore groupés. Je crois que je peux les arrêter pendant les quelques minutes qui vous sont nécessaires. Courez vite.

— Tuan, protesta Tanu, c'est votre mort… Ils sont conduits par le Tuan Gaffney.

— Au nom du ciel, Tanu, s'écria Owen avec violence. Voulez-vous courir ? Ou bien il sera trop tard.

— Bien, Tuan, j'y vais, répondit Tanu à contre-cœur en quittant la cabine avec Doris entre les bras.

— Owen ! Oh Owen ! murmura-t-elle.

L'officier avait suivi Tanu sur le pont. La voix de la jeune fille l'atteignit comme un faible sanglot. Il n'eut pas le temps de répondre. Tanu se hâtait vers l'arrière et descendait l'escalier des cabines pendant qu'Owen se précipitait au parapet de la passerelle. Elle l'avait appelé « Owen » spontanément, aussi spontanément que lui, tout à l'heure, l'avait appelée Doris pour la première fois. Cette pensée fit battre plus fort le cœur du jeune homme, mais la blessure… Que Dieu fasse qu'elle ne soit pas trop grave ! pria-t-il. Que Dieu fasse que Doris sorte saine et sauve de tout ce qui se prépare !

Il regarda par-dessus le parapet. Les indigènes étaient groupés au pied de l'échelle conduisant au pont promenade. Ils n'avaient pas divisé leurs forces. Owen en fut heureux. Cela rendrait plus efficace la diversion qu'il allait tenter de créer, et cela retarderait leur marche vers l'arrière du bateau.

Ces pensées lui traversaient l'esprit comme un tourbillon. Il ne pourrait pas tenir longtemps, il le savait, mais peut-

être suffisamment pour permettre à Tanu de donner l'alarme, et à M. Morlan et à ses invités, de s'armer et de protéger les femmes. Ensuite, s'il le pouvait, il se frayerait un chemin à travers la bagarre et essaierait de les rejoindre. Son acte n'aurait rien d'héroïque : il ne pouvait agir autrement.

Il aperçut la veste blanche de Gaffney au milieu des indigènes. Ses longs bras gesticulaient comme des fléaux, il entendait sa voix hurler des ordres en malais. Alors il se précipita vers l'échelle conduisant au pont promenade. Les indigènes débouchaient à ce moment.

Tout en courant, il plongea la main dans sa poche… Son revolver n'y était plus. Il comprit que l'arme avait dû tomber pendant sa lutte avec Gaffney.

Il fit face à la ruée, en haut de l'échelle, avec ses poings nus. Les Malais criaient et glapissaient, mais ils ne pouvaient passer que deux de front. Ils étaient armés de couteaux. Owen voyait comme des taches pâles leurs visages grimaçants. Ses bras se tendaient et se détendaient comme des pistons d'acier. Deux indigènes, assommés par lui, trébuchèrent en arrière, renversant ceux qui montaient. Personne n'était parvenu à prendre pied sur le pont et les minutes qu'Owen avait voulu gagner étaient passées. Combien ? Deux ou trois, peut-être. Ce n'était pas beaucoup, il se sentait étourdi. Il faillit être atteint d'un coup de couteau au côté. Ses poings relevèrent le défi, l'homme tomba.

Tout à coup, un son rauque se fit entendre. Un rire. Le rire de Gaffney. Owen ne pouvait le voir, mais un coup de revolver fut tiré, venant du milieu du groupe de Malais serrés sur l'échelle. Owen se sentit vaciller, puis foulé aux pieds par une multitude, et il perdit connaissance.

Il n'avait plus aucune notion du temps quand il rouvrit les yeux, mais il ne faisait pas encore jour. Il était toujours couché sur le pont, près de l'échelle. Il pouvait apercevoir au-dessus de lui sa cabine illuminée avec la porte ouverte. Des silhouettes s'y agitaient, des pillards probablement. Le pont promenade était vide. Toute l'animation semblait concentrée sur le pont supérieur. C'était étrange.

Où était Doris ? Où Tanu l'avait-il conduite ? Était-elle en sûreté ? Où étaient les autres ? Qu'était-il arrivé ?

Owen se leva avec difficulté. Ses vêtements étaient en loques. Il sentait une vive douleur à la tempe gauche : comme une brûlure avec un fer rouge. Il comprit que la balle de Gaffney avait, par bonheur, simplement effleuré l'épiderme, lui faisant perdre connaissance.

Encore tout étourdi, il marcha en chancelant le long du pont promenade, vers l'arrière. Il n'y avait personne dans le salon. Il descendit avec peine le grand escalier et s'engagea dans le couloir de tribord dans la direction de la chambre de Doris. Mais au moment de tourner il s'arrêta brusquement. La porte du petit salon de M. Morlan était ouverte et Gaffney se tenait debout dans l'embrasure, le regard torve dans sa figure tuméfiée.

— Tiens, ricana Gaffney, les dents serrées. Je vous croyais mort.

CHAPITRE XV

CARTES SUR TABLE

Gaffney tenait un revolver à la main. Il joua avec lui un instant, le contemplant avec un mauvais sourire.

— Oui, répéta-t-il avec un juron. Je croyais en avoir fini avec vous pour toujours, mais je ne veux pas vous achever maintenant, parce que cette sacrée donzelle à laquelle vous paraissez si attaché, ne me semble pas en état de pouvoir parler de sitôt.

Owen chancela. Il était encore trop abruti pour comprendre.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous ne savez pas ? ricana Gaffney. Eh bien, je vais vous expliquer. Je vous ai vus tous les deux dans la cabine avec la boule rouge. Quand j'ai tiré sur vous de l'échelle du gaillard d'avant, je ne savais pas encore que la demoiselle n'était plus à craindre. Quand je suis allé à votre cabine, elle était partie… et la boule aussi. Si l'enfant ne peut plus parler, vous, vous pouvez. C'est pour moi une chose accessoire, mais j'imagine que cette boule vaut la peine qu'on la découvre. Est-ce clair, maintenant ?

Owen ferma un instant les yeux. Tout tournait autour de lui. Il ne savait pas où était la boule ni qui avait frappé Doris et l'avait prise. Mais ce qui le tourmentait le plus, c'était de

savoir, d'après les paroles de Gaffney, que Doris était grièvement blessée.

— Je ne peux rien vous apprendre. Où est Mlle Carroll ?

— Quelle mauvaise mémoire ! dit l'autre, un sourire sur ses lèvres meurtries. Eh bien, nous la rafraîchirons tout à l'heure. Ne nous occupons plus de la dame de vos pensées. C'est de la boule qu'il s'agit maintenant. Vous en savez long à ce sujet et vous allez m'en faire part, avant que j'en termine avec vous.

Il avança brusquement dans le couloir et, sous la menace du revolver, poussa violemment Owen dans le petit salon de M. Morlan.

— J'allais justement tenir conseil ici, continua Gaffney avec un rire brutal. J'ai quelques points à éclaircir, je vais me débarrasser de cette corvée et m'occuper de vous en même temps. J'ai envoyé chercher ce gros porc de Morlan et son aimable rejeton, la charmante Anne.

— Où est Mlle Carroll ? cria Owen, fou de rage.

— Je ne peux pas vous le dire… Pas encore, répliqua méchamment Gaffney. Cela servira peut-être à vous délier la langue plus tard. Mais, si cela vous intéresse, les autres sont soigneusement ficelés dans la salle à manger.

Owen reprenait peu à peu ses esprits.

— Les autres ?… Que voulez-vous dire ?

Gaffney haussa de nouveau les épaules.

— Oui. Carlin n'a pas fini d'aller à terre. Il y en a un ou deux maintenant… Peut-être davantage tout à l'heure…

Comme c'est ennuyeux que vous ayez ainsi perdu votre revolver, n'est-ce pas ? J'ai aussi perdu le mien, mais j'en avais pris quelques-uns en supplément quand je me suis embarqué à Swabi. Ne bougez pas ou celui-ci pourrait partir tout seul. Ah ! voici le propriétaire. Il a l'air aussi heureux que vous, mais il aurait besoin d'un bon coup de blanchissage.

Owen tourna la tête. M. Morlan et sa fille, les mains liées derrière le dos, étaient introduits sans douceur par le stewart indigène embarqué à Swabi. Les yeux d'Anne Morlan semblaient dépourvus de pupilles, un sourire fixe était figé sur ses lèvres et le coloris de ses joues était trop vif pour être naturel. Quant à Morlan, il avait été indiscutablement maltraité : ses vêtements étaient en désordre, du sang coulait sur son visage, mais quelle flamme furieuse dans son regard… Ses lourdes mâchoires se serraient fortement, il n'y avait plus trace d'ivresse en lui.

Gaffney ne s'en occupa pas tout de suite. Une épaisse portière, relevée d'un côté et retenue par une grosse cordelière de soie, pendait devant la porte conduisant à la chambre à coucher de Morlan. Gaffney indiqua, de sa main libre, cette cordelière au stewart indigène et lui dit quelques mots dans sa langue tout en tenant son revolver fixé sur Owen ; puis s'adressant brièvement à ce dernier :

— Mettez vos mains derrière le dos, ordonna-t-il.

Owen obéit. Que pouvait-il faire d'autre ? Le Malais lui attacha solidement les deux poignets avec la cordelière.

Gaffney fit une grimace d'approbation et congédia l'homme qui referma la porte.

D'un geste de la main, Gaffney désigna les chaises les plus proches.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit-il avec une amabilité moqueuse. Nous avons à débattre plusieurs questions, autant le faire confortablement.

— Oui, dit Anne Morlan, d'une voix stridente. J'ai entendu parler de vous à Swabi, dans la fumerie de Hula. Mon père me croit, maintenant.

— Par Dieu, Gaffney, jura Morlan en se laissant tomber sur une chaise, vous serez pendu.

— Hélas, si cela m'arrive, répondit Gaffney avec un sourire sinistre, vous n'aurez pas le plaisir de me voir… Car vous ne serez plus là.

Owen s'était assis à côté et un peu en arrière de Morlan, se trouvant ainsi entre le père et la fille.

Un bureau massif, en bois de rose assorti aux panneaux des murs, occupait le centre de la pièce. Gaffney s'y installa en face de ses trois prisonniers. Il avait posé son revolver devant lui et choisi un cigare dans une boîte qui se trouvait à sa portée.

— Parlons sérieusement, dit-il avec calme. Il y a encore de la surexcitation parmi les indigènes à cause de leurs sottes superstitions, mais vous constaterez que j'ai rétabli la discipline. Ils sont musulmans pour la plupart, mais leurs scrupules religieux ne tiennent pas devant un verre d'alcool. Vous comprenez pourquoi ils sont tranquilles maintenant, mais ils veulent quitter ce bateau et il y aura du vilain si on les fait attendre trop longtemps. Ils partiront en bon ordre, j'y veillerai. Je n'ai besoin que de quelques-uns. Je remettrai le bateau en marche dans une demi-heure, mais auparavant, il faut que je décide ce que je vais faire de « vous ».

— C'est vous qui les avez ameutés, s'écria Anne Morlan avec fureur. C'est vous qui leur avez monté la tête avec ces superstitions, c'est vous…

Gaffney l'arrêta par un ricanement. Son amabilité feinte du début avait disparu.

— Assez ! hurla-t-il avec violence. Vous parlerez tout à l'heure… si votre père ne veut pas le faire. C'est pour cela que vous êtes ici : un de vous doit me renseigner. Je veux savoir où vous cachez la drogue à bord du *Nepenthe*. Et le capitaine Heath me dira tout ce qu'il sait au sujet de la boule rouge.

« Mais commençons par ce qui m'intéresse le plus : dites-moi, Morlan, où dissimulez-vous votre cargaison de « neige » ?

Owen lança un coup d'œil sur Morlan. Doris n'avait-elle pas parlé de quelque chose de bizarre et de mystérieux sur le *Nepenthe* lui-même. Le visage de M. Morlan était de pierre, mais ses mains, invisibles pour Gaffney, se tordaient et essayaient de se dégager de la corde qui les liait.

— Je crois que vous êtes devenu complètement fou, dit Morlan froidement. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire.

Gaffney se pencha et prit une attitude menaçante.

— Ne parlez pas ainsi si vous tenez à votre peau. Il faut abandonner le jeu, Morlan… Ou le jouer avec moi. Je vous offre cette chance.

Les poignets de Morlan travaillaient toujours derrière son dos.

— Je vous ai déjà dit que je ne sais pas de quoi vous parlez, répéta-t-il avec fureur.

Gaffney eut un petit rire.

— C'est sérieux, je suis prêt à jouer cartes sur table, si cela doit vous délier la langue et gagner du temps.

— J'aimerais voir votre jeu, riposta Morlan avec un dédain simulé.

— Très bien, dit Gaffney avec ironie. Vous avez sans doute entendu parler d'un certain Helmholtz, qui a je ne sais combien de diplômes à la suite de son nom.

— Oui, répondit froidement Morlan. C'est un ancien chimiste, je crois. Il habite Swabi. Je l'y ai rencontré plusieurs fois.

— Vraiment ? se moqua Gaffney. Eh bien, vous avez raison. C'est un chimiste retiré des affaires… Tellement retiré qu'il se tient à l'écart de la police. Et c'est un chimiste, oh ! un chimiste tout à fait remarquable, autrement vous ne l'auriez pas employé. C'est aussi un filou aussi fameux que vous.

— Mon père, un filou ? Oh ! ce n'est pas possible ! dit Anne Morlan, éclatant d'un rire fou.

Gaffney l'examina les yeux mi-clos.

— Dites donc, vous êtes « dopée » à fond, restez tranquille, voulez-vous.

Morlan jeta un regard venimeux sur sa fille et ses mâchoires se contractèrent. Puis il reporta les yeux sur Gaffney.

— Vous alliez me parler d'un chimiste nommé Helmholtz, je crois ? reprit-il d'une voix dure.

— Oui, dit Gaffney, et d'un autre de votre bande, Wylie, votre agent général à Swabi, sur la recommandation duquel vous m'avez pris à bord.

— Wylie s'est bien trompé à votre sujet ! observa M. Morlan d'un ton acerbe.

— Vous pouvez le dire ! ricana Gaffney. Je l'ai bien eu. Il ne vous a pas trahi volontairement. Maintenant, je veux vous raconter ceci : la nuit qui suivit mon arrivée à Swabi, je me promenai sur le quai. Étant étranger, je voulais un peu prendre le vent. Un canot monté par deux hommes accosta près de moi. C'était la pleine lune, je pus voir le visage des hommes. Je ne savais pas alors qui ils étaient, mais je ne tardai pas à l'apprendre. C'étaient Wylie et Helmholtz. Ils ne m'avaient pas vu, car j'étais caché par le hangar à copra. Je n'entendis pas grand'chose de leurs paroles, assez cependant pour éveiller mon attention. Elle a toujours été en éveil depuis. Je les ai guettés pendant un an. Je les ai suivis à la piste, j'ai écouté nombre de leurs secrets conciliabules. Et je me montrais si bon garçon… Wylie ne pouvait avoir de soupçons sur mes intentions réelles. Un an, Morlan, comprenez-vous ? Une année entière.

Morlan serrait les lèvres, il ne répondit rien.

Gaffney ricana.

— Vous ne voulez pas parler ? À votre aise. Je le ferai pour vous. Je vais vous dire ce que j'ai découvert cette année-là. J'ai découvert que vous étiez, feu Lao-Ti et vous, à la tête d'une entreprise internationale de stupéfiants, et j'ai découvert comment vous meniez le jeu. Oh ! c'était bien orga-

nisé ! Vous aviez une brûlerie d'opium cachée dans ces parages sur quelque île supposée inhabitée. Je ne sais pas exactement à quel endroit, car je n'ai jamais pu suivre Helmholtz qui se déplaçait toujours dans son grand canot automobile et était souvent absent plusieurs semaines. Mais je sais ce qu'il faisait. Il travaillait l'opium apporté par les jonques de Lao-Ti, en tirait de la morphine, et préparait de l'héroïne avec une partie de cette morphine, parce que vous vouliez avoir un choix de marchandises et que l'héroïne est la drogue préférée des débauchés et des détraqués dont votre charmante fille ici présente est un exemple.

Le visage d'Anne Morlan était livide. Elle tapa rageusement du pied sur le plancher.

— Si je pouvais, je vous tuerais pour ces paroles. Je vous tuerais… Je vous tuerais…, cria-t-elle avec fureur.

Gaffney secoua la tête en ricanant.

— C'est bien cela. C'est l'héroïne, prononça-t-il sentencieusement. Quel dommage que vous ne vous soyez pas plutôt adonnée à la morphine, ma chère, et que vous n'ayez pas laissé votre vie s'écouler en rêve ! J'ai entendu dire à Helmholtz, ce distingué chimiste, que c'était justement la différence entre la morphine et l'héroïne. Les morphinomanes sont rarement violents, mais l'héroïne rend fou furieux, vous nous en donnez la preuve !

Elle se mit à jurer.

— Taisez-vous ! cria brutalement Gaffney, et comme elle obéissait à contre cœur, il se tourna vers son père.

— Eh bien, Morlan, demanda-t-il, que pensez-vous de tout cela ?

Morlan ne répondit pas. Ses mains s'occupaient toujours adroitement derrière son dos et il sembla à Owen que les cordes se relâchaient un peu. Owen avait fait des efforts de son côté, mais ses liens avaient été trop solidement attachés, il était impossible de les déplacer.

— Très bien, continua Gaffney. Vous vous déciderez peut-être à desserrer les dents quand j'aurai fini mon histoire. Voici la suite : Helmholtz prenait avec lui pour ses excursions un de vos hommes de confiance, Mayhew – vous connaissez Mayhew, n'est-ce pas ? Ce qui me fait supposer que le but de son voyage était assez éloigné de Swabi, puisqu'il ne pouvait pas y aller seul. Mais ça n'a pas d'importance. À chaque voyage, Helmholtz rapportait une partie de la drogue et Wylie la cachait en vous attendant. Une autre partie était envoyée à Laolu où Mallinson – vous connaissez aussi Mallinson, n'est-ce pas ? – faisait de même. C'était plus facile et moins dangereux de la cacher en deux endroits, et ensuite de la transporter à bord du *Nepenthe*. Enfin le reste de la marchandise – et la plus grande partie – était envoyée sur les côtes chinoises par ces mêmes jonques de Lao-Ti qui avaient apporté l'opium.

Gaffney se tut et lança avec insolence la fumée de son cigare dans la direction de Morlan.

— Très bien organisé, hein ? reprit-il. Vous faisiez escale trois ou quatre jours à Swabi et à Laolu, emportant chaque jour dans vos valises du linge de rechange, à cause de la chaleur à la plantation. Qui aurait pu deviner ce qui se trouvait dans ces valises quand vous rentriez à bord ? Et je ne parle pas de ce que Wylie, Helmholtz et Mallinson apportaient eux-mêmes en venant vous rendre visite ici. Une simple mallette de voyage peut contenir son pesant d'or de morphine

ou d'héroïne. Et ce n'est pas tout. Qui aurait deviné que la drogue débarquerait de même façon dans ces plages à la mode d'Europe et d'Amérique que vous fréquentiez chaque année ? Qui aurait deviné que M. Henry K. Morlan, le millionnaire bien connu, avait en contrebande, dans son magnifique yacht, pour plus de vingt millions de francs de « neige », et que parmi ses invités de marque se trouvaient les fournisseurs locaux, les barons de la drogue qui quittaient le yacht les poches bourrées de marchandises, ou qui venaient passer leurs commandes si la provision emportée s'avérait insuffisante. Les commandes transmises à M. Lao-Ti étaient ensuite envoyées par la même voie détournée. Et ici, qui aurait deviné que les lucratives plantations de Singapour n'étaient qu'un camouflage ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous voulez ? cria Anne Morlan de sa voix aiguë. Pourquoi ne dites-vous pas ce que vous voulez ?

Gaffney, d'un coup de langue, fit passer son cigare à l'autre coin de sa bouche.

— Ma jolie, susurra-t-il, j'ai simplement essayé de démontrer à votre père bien-aimé, qu'à moins d'une entente avec moi, ses millions vont s'évanouir et les portes de la prison vont s'ouvrir devant lui. Il a très bien compris, à en juger par la tête qu'il fait. Oui, je vais vous dire ce que je veux. Il se tourna de nouveau vers Morlan. Je m'étais rendu compte de tout cela un peu avant votre arrivée à Swabi. J'avais d'abord l'intention d'aller à Singapour, de façon à être là-bas à votre retour de croisière, car j'avais été averti qu'il serait dangereux pour moi de vous parler à Swabi. Une fois à Singapour, je vous aurais proposé une petite association…

— Du chantage, voulez-vous dire.

Morlan, parlant pour la première fois, lança ces mots comme s'il les crachait.

— Tiens, vous avez retrouvé votre langue ? Appelez cela comme vous voulez, cela m'est égal. Quand vous vous êtes arrêté à Swabi, j'ai eu un coup de chance. Le commandant malade, une place libre à bord du *Nepenthe*. L'occasion s'offrait de découvrir par moi-même où la drogue pouvait être cachée, cela vous aurait rendu plus généreux au moment de signer cette association… Vous saisissez ?

Owen dirigea son regard vers les mains de Morlan. Il parviendrait à se libérer s'il avait encore un peu de temps… Mais ensuite ? Morlan aux abois devenait dangereux… Owen fit encore un effort pour se débarrasser de ses liens.

— Oui, je saisis, dit M. Morlan devenu subitement loquace. Mais je comprends aussi que vous n'avez pas trouvé la drogue.

— Non, admit Gaffney avec un haussement d'épaules significatif. Je ne l'ai pas trouvée – pas encore. Wylie me fit avoir la place d'officier vacante, et, à ma demande, fit embarquer en même temps que moi, deux ou trois indigènes de ma connaissance, pour compléter l'équipage. Nous avons consciencieusement visité le *Nepenthe*, mais, je vous l'ai dit, nous n'avons rien trouvé. Mais vous, vous allez me renseigner. Cette émeute de l'équipage, que je n'ai pu empêcher malgré mes efforts, à propos des meurtres commis à cause d'une certaine boule rouge, a dérangé tous mes plans.

— Vous cherchiez à nous nuire dès le début, misérable ! cria Anne Morlan en délire.

— Calmez-vous, répondit Gaffney avec un rire moqueur. Quoi qu'il en soit, je mène le jeu, maintenant, et j'irai

jusqu'au bout. Je veux la marchandise et votre père va me dire où elle est. Je sais qu'elle est à bord. Parlez, Morlan.

— Si je n'obéis pas, dit Morlan avec défi, qu'arrivera-t-il ?

— Je la trouverai quand même, répondit rudement Gaffney. Je mettrai le bateau en pièces, s'il le faut. Mais vous allez m'épargner cette peine, et vous vous en trouverez bien.

— C'est une menace ? – Owen s'apercevait que Morlan cherchait à gagner du temps pendant qu'il libérait peu à peu ses poignets. J'aimerais savoir exactement ce qu'elle signifie ?

— Voici : je vais garder avec moi Blaine et Naylor pour s'occuper des machines, qu'ils le veuillent ou non. S'ils se conduisent convenablement, il ne leur arrivera rien. Quant à vous et à vos amis, quand vous aurez parlé, je vous ferai tous débarquer dans quelque agréable petite île inhabitée où vous trouverez largement à boire et à manger, mais d'où personne ne pourra entendre vos cris jusqu'à ce que j'aie eu la possibilité de débarquer la marchandise et de disparaître avec elle. Ensuite, comme je ne peux pas aller visiter tous les ports avec le *Nepenthe*, je laisserai savoir où vous êtes et où se trouve le yacht. On viendra à votre secours et le *Nepenthe* vous sera rendu.

— Et ensuite, continua Morlan le regardant en face, vous me ferez chanter et vous me saignerez à blanc pour le reste de ma vie.

— Pourquoi parler du futur, dit ironiquement Gaffney. La « neige » qui est à bord vaut plus de cinq millions. C'est suffisant pour un début.

— Et que ferez-vous de l'équipage qui ne veut pas rester sur le yacht ? Il y a là pour vous un problème à résoudre ? Hein ?

— Ne vous tourmentez pas pour ce problème. Quelques-uns, parmi les gens de l'équipage, savent ce qu'ils ont à gagner avec moi, et en leur joignant mes amis, ils pourront s'occuper du bateau jusqu'à ce que je puisse ramasser quelque part d'autres indigènes si j'en ai besoin. Quant au reste, les peureux, s'ils veulent débarquer, qu'ils débarquent avec vous dès que j'aurai trouvé ce petit port dont je vous parlais. J'ai de quoi les faire tenir tranquilles encore un jour ou deux. Avez-vous encore quelques questions à me poser, « monsieur » Morlan, avant de me montrer votre cachette ?

— Oui ! lança nettement Morlan. Encore une. Vous ne m'avez pas dit ce qui arrivera si je refuse.

— Comme vous avez raison, reconnut Gaffney avec une sincérité sardonique. J'allais oublier. Heureusement, vous me le rappelez. Eh bien ! je vous débarque tous, comme je vous l'ai dit, mais cette fois sans vivres et dans un endroit sans eau. En face, par exemple, je ne peux trouver meilleure place… Notre charmante Anne l'a appelée l'île du Mal ?

Les yeux d'Owen se reportaient sans cesse de Morlan à Gaffney. Son cœur battait impétueusement. Impuissant lui-même, il ne pouvait qu'attendre et guetter. Le dernier lien sur les doigts de Morlan était presque détaché.

— Vous voulez dire, fit Morlan d'une voix rauque, que nos vies sont en jeu ? Si je vous cède, nous vivons ; si je refuse, nous mourrons tous.

— Exactement, acquiesça Gaffney avec un regard mauvais.

— Mme Stavert est morte, annonça Morlan d'une voix neutre. Morte assassinée.

Owen retint son souffle. Mme Stavert était morte, il ne l'avait pas su. Il n'avait rien su de ce qui était arrivé, depuis qu'il était tombé évanoui sur le pont. Morlan tenait toujours les mains derrière son dos, mais ses mains étaient libres maintenant.

— Quel dommage ! déplora Gaffney avec calme. Mais je ne peux pas la rappeler à la vie. Quant à vous, si vous ne faites pas les idiots, vous n'avez à craindre que les petits inconvénients d'un « camping » improvisé. Vous pourrez ensuite vivre heureux, jusqu'à l'heure où le Tout-Puissant jugera convenable de vous rappeler à Lui pour aller grossir le nombre des élus. C'est bien dit, hein ?

Le visage de Morlan devint bleu de fureur.

— Vous mentez, Gaffney ! cria-t-il plein de rage. Vous n'avez pas l'intention de nous laisser en réchapper et vous le savez. Vous êtes déjà allé trop loin. Vous avez fomenté une mutinerie, et un meurtre a été commis, celui de Mme Stavert. Vous en êtes responsable, que vous en soyez ou non l'auteur. Si vous êtes pris, vous serez pendu. La police vous recherchera à travers le monde, si elle parvient à savoir ce qui s'est passé ici. Vous nous donnez une chance de vivre. Nous n'avons pas plus de chance de vivre que – il bondit soudain de son siège – vous n'en avez vous-même à présent.

Il sembla à Owen que ce qui s'ensuivit dura à peine une seconde. Si Morlan avait été prompt à agir, Gaffney l'avait été davantage. Sa main s'était abattue sur le revolver posé à côté de lui sur le bureau, et le bruit de la détonation dans cette pièce close les assourdit tous.

Morlan fût arrêté net dans son élan et tomba sur le plancher, face contre terre. Il étendit les membres, son corps eut un ou deux mouvements convulsifs, puis il demeura immobile, mort.

CHAPITRE XVI

LE SECRET DU « NEPENTHE »

Owen s'était levé précipitamment ainsi qu'Anne Morlan. Elle se tenait debout, les yeux baissés vers le corps de son père. L'éclat fiévreux de ses joues avait fait place à une pâleur cendrée, mais ses yeux noirs de jais brillaient étrangement.

La chambre était remplie d'une odeur âcre, on croyait voir encore les volutes de fumée sortir du canon du revolver de Gaffney. Celui-ci était assis sur l'angle du bureau, les jambes pendantes, son arme encore à la main.

Owen, les bras attachés, ne pouvait rien faire. Il s'agenouilla sur le plancher près de l'homme abattu, puis se releva un instant après : Morlan était bien mort.

Gaffney parla le premier :

— Il l'avait assez cherché, il l'a eu !

La voix de Gaffney était insensible et dédaigneuse. Néanmoins, une goutte de sueur perlait à son front.

— Il pensait que j'étais aveugle, hein ? Il croyait que je ne voyais pas son petit travail depuis qu'il était assis ? Eh bien, il a sa récompense. J'avais l'idée qu'il essaierait quelque chose dans ce genre. Il se croyait plus fort que le Tout-Puissant lui-même. Pensez donc. M. Henry K. Morlan pouvait-il s'imaginer trouver plus malin que lui ?

Anne Morlan se mit à rire, d'un rire horrible, dont les éclats s'élevaient, retombaient et remplissaient toute la chambre. Owen frissonna. C'était satanique.

— Oh ! mon Dieu ! comme c'est drôle ! cria-t-elle. Regardez-le maintenant… Après toutes les précautions qu'il a prises. Il se croyait si tranquille, si sûr surtout que le *Nepenthe* ne fournirait jamais une preuve contre lui. C'est de cela qu'il avait peur. Si les gendarmes avaient eu des soupçons et avaient tendu leur piège à Cannes, ou à Londres, Scotland Yard ou la brigade des stupéfiants en U.S.A. ou… Ah ! ah ! ah !… regardez-le maintenant… Il est mort. Mort ici, dans ce petit salon du *Nepenthe*, où il se croyait tellement en sécurité. Je le haïssais – et sa voix atteignit la note la plus aiguë – je le hais encore, et vous aussi, je vous hais… Vous êtes pire que lui. Je voudrais vous voir étendu là, à sa place… Je voudrais…

Gaffney bondit du bureau et, lui prenant les bras, la secoua violemment.

— Arrêtez-vous, brailla-t-il avec fureur. Arrêtez-vous ou je vous étrangle. Vous êtes une folle furieuse, une détraquée, une… Il employa toute une série d'épithètes injurieuses, impossibles à reproduire. Il y a longtemps que vous avez eu votre piqûre, hein ? Il vous en faudrait une autre. Eh bien ! si vous voulez être sage, bien sage, je vous donnerai votre dose dans quelques minutes. Où la marchandise prise à Swabi est-elle cachée ? C'est à vous de parler.

Cette scène horrible donnait la nausée à Owen et le remplissait de rage. Anne Morlan, affolée par la drogue, debout, le cadavre de son père à ses pieds, et Gaffney, avec son visage sardonique.

— Ôtez vos sales pattes, hurlait Anne Morlan dans un accès de fureur.

Gaffney fit un mouvement en arrière et s'appuya du dos contre le bureau, puis, passant son index dans la gâchette de son revolver, le fit tourner avec un mauvais sourire.

— Très bien, ma petite, il faut vous mettre en train. Allons, parlez. Cela ne vous coûtera rien : vous n'irez pas en prison pour les mauvais tours joués par votre père à la police. La vie est belle, n'est-ce pas ?

Anne Morlan regarda Gaffney un long moment, puis soudain, parut devenir plus raisonnable.

— Oui, dit-elle. Je suis au courant. Je sais où est la drogue, il y en a davantage à bord que vous ne le croyez. Mais vous mettrez un temps infini à la trouver et je ne suis pas sûre que vous y arriviez seul. Ce que vous avez dit à propos des stations balnéaires d'Amérique et d'Europe est exact. Une fois la visite de la douane terminée – visite naturellement sans résultat – le multimillionnaire universellement connu, commençait ses réceptions sur son magnifique yacht et ses invités pouvaient aller et venir sans obstacle d'aucune sorte. Parmi ses invités, comme vous l'avez deviné, il y en avait de très haut placés… Les barons de la drogue comme vous dites. Certains étaient réellement titrés et vous seriez surpris…

— Je vous écouterais avec intérêt, interrompit rudement Gaffney, si je n'avais pas déjà tout découvert par moi-même. Où diable est la drogue ? J'en ai assez de vous le demander et je n'ai plus de temps à perdre.

Elle considéra de nouveau Gaffney un long moment, et Owen, mal à l'aise, se demanda ce que pouvait bien couver ce cerveau déséquilibré et irresponsable.

— Je vous hais, répéta-t-elle d'un ton monotone. J'ai dit que je vous tuerais si je pouvais… Et je le ferais. Pourquoi entrerais-je dans votre jeu ?

— Vous vous rappelez ce que j'ai dit à votre père ? dit-il menaçant. Que cela vous serve. Une fois suffit. Je n'ai pas besoin de le répéter.

— Vous voulez dire que vous remettez la vie de tous ces gens entre mes mains. C'est cela, n'est-ce pas ?

— Oui, et la vôtre aussi. Et je tiendrai parole. Assez de bavardages.

— Je n'ai pas confiance en vous, dit-elle lentement. Mon père avait raison. Vous êtes allé si loin que vous n'oserez pas nous donner une chance d'en sortir.

— Votre père était un imbécile, ricana Gaffney. Regardez-le bien et que cela vous serve de leçon. Vous devez me faire confiance, vous n'avez pas le choix. Et il ne peut vous arriver pire que ce qui lui est arrivé, n'est-ce pas ?

Une lueur sauvage passa comme un éclair dans les yeux noirs d'Anne Morlan. Owen surprit ce regard de tigresse, tandis que Gaffney, feignant l'indifférence, continuait à jouer avec son revolver qu'il faisait tourner autour de son doigt.

Les paupières d'Anne s'abaissèrent, se fermèrent à demi.

— Je vous hais ! Ces mots s'échappèrent de ses lèvres comme un sifflement venimeux.

— Ah ! cela devient monotone, grogna Gaffney.

— Je sacrifierais tous les gens ici à bord pour me venger de vous, non pas tant pour celui-là – elle indiqua d'un signe de tête le mort étendu à terre – bien qu'il fût mon père, mais à cause des lâches insultes et des noms ignobles dont vous m'avez gratifiée. Oui, je sacrifierais tout sur le *Nepenthe* pour vous tuer.

Gaffney eut un rire bref.

— Je n'en doute pas, ricana-t-il avec dédain. Vous êtes un démon capable de tout. C'est l'enfer qui vous inspire. Mais de laisser mourir les autres et vous-même, lentement, de faim et de soif, cela ne vous aide pas à réaliser votre rêve : me tuer. Laissez cela.

Elle regarda encore une fois longuement Gaffney.

— Mon père jurait que quoi qu'il arrive on ne trouverait jamais rien à bord, énonça-t-elle comme à elle-même en baissant les paupières.

Les yeux d'Owen allaient sans cesse d'Anne Morlan à Gaffney. Dans quel but jouait-elle ainsi avec lui ? Il ne pouvait le deviner, mais il savait qu'une issue fatale était imminente. Il en était sûr et il ne pouvait agir, ficelé ainsi.

Gaffney martela du poing le bureau en rougissant de colère.

— Je ne suis pas en train de parler à votre père ! cria-t-il. C'est à vous que je parle. Je me soucie peu de ce qu'il disait.

— C'est amusant ! répliqua-t-elle. Je croyais que vous aimeriez le savoir.

— Je crois sur parole que c'est amusant, mais je vous fiche mon billet que si vous ne parlez pas d'ici une minute, j'en finis avec vous tous. C'est compris ? Vous savez où est la drogue, vous l'avez admis. Courez votre chance. Parlez et parlez vite ou je vous envoie tous à terre sans rien à manger ni à boire.

Anne Morlan sembla plongée pour un moment dans une intense réflexion, elle secoua la tête à plusieurs reprises comme pour chasser une obsession.

— Ma chance ! répéta-t-elle. Oui, c'est cela. Je me méfie de vous, mais je dois la courir. Déliez-moi les mains.

— Pourquoi ? fit-il d'un air soupçonneux.

Elle se mit soudain à rire.

— Vous avez un revolver, auriez-vous peur d'une femme désarmée. Je ne peux pas vous expliquer où c'est, il faut que je vous le montre.

Gaffney la contempla un instant de son regard torve, puis il prit, parmi la garniture du bureau, une paire de longs ciseaux à manche d'or et coupa les cordes qui attachaient ses poignets.

— Et maintenant, grogna-t-il, montrez-moi.

Anne Morlan, les lèvres serrées, frictionna un moment ses poignets engourdis, puis elle traversa la cabine, s'éloigna de la porte qui donnait sur le couloir et elle s'arrêta devant la paroi qui donnait sur la mer.

Gaffney la suivait pas à pas.

Machinalement, Owen suivait Gaffney. Il vit Anne Morlan passer la main le long du rebord supérieur d'un des panneaux de la boiserie qui glissa doucement et sans bruit sous les autres. La jeune fille se taisait.

Owen ouvrit de grands yeux. Il distinguait, dans une cavité, plusieurs rangées de petits tubes de métal, hermétiquement cachetés. Gaffney s'avança, s'empara avec avidité d'un de ces tubes et en arracha le couvercle. Puis il en retira plusieurs petits paquets, en ouvrit un, renifla le contenu et y goûta du bout de la langue.

— C'est bien de la drogue ! dit-il en exultant de joie. Mais où est le reste ? Je sais quelle quantité est entrée à bord, ceci n'est qu'une plaisanterie.

— Oui, une plaisanterie, en effet ! acquiesça doucement Anne Morlan. Il y en a bien davantage. Ceci a été mis de côté provisoirement. Le reste est là. Ses doigts effleurèrent de nouveau le bord supérieur du panneau et découvrirent une petite ouverture. La lumière se joua sur un bouton de métal.

— Vous voyez, c'est là dedans. Vous disiez qu'il y en a pour cinq millions ? Peut-être davantage. Vous disiez aussi que vous ne vous souciiez pas de savoir pourquoi mon père disait qu'on ne trouverait jamais rien à bord, quoi qu'il arrive. Eh bien, vous allez vous en soucier maintenant. Car tout est là, mais vous ne l'aurez jamais. Mon seul regret est de ne pouvoir vous mettre en pièces. Mais vous ne l'aurez jamais… jamais… jamais…

Sa voix s'était élevée, sans qu'on s'y attendît, jusqu'à un cri d'hystérique. Gaffney saisi soudain d'un pressentiment leva son revolver.

— Démon ! hurla-t-il furieux. Je vous…

Owen se précipita en avant et lança un coup de tête dans le bras de Gaffney. C'était tout ce qu'il pouvait faire. La balle manqua son but. Presque au même moment, Owen vit Anne Morlan qui, tout en riant de son rire diabolique, appuyait sur le bouton de métal dévoilé par la petite ouverture. Alors le bateau sembla se soulever sous ses pieds. Il tomba sur le plancher, assourdi par le grondement d'une série d'explosions qui semblaient venir de partout.

Et les lumières s'éteignirent…

CHAPITRE XVII

MENACES

Un chœur prolongé de cris de terreur et de hurlements, étouffé cependant par les portes closes de la chambre, se fit entendre de l'extérieur. Il venait sans doute de l'équipage indigène. À l'intérieur, Owen entendit encore les éclats de rire de folle d'Anne Morlan et les jurons que les lèvres de Gaffney déversaient sans arrêt, jurons inspirés par la peur, car la voix tremblante de Gaffney témoignait de son effroi.

Puis une porte claqua et le rire d'Anne Morlan s'éloigna, c'était donc la porte donnant sur la chambre à coucher de Morlan qui communiquait avec l'appartement de sa fille. Une autre porte, celle du couloir, claqua ensuite. L'obscurité était complète. Owen ne distinguait rien, mais il pouvait s'orienter par les sons. Gaffney se précipitait à l'air libre, car le bateau sombrait probablement.

Owen se releva péniblement, embarrassé qu'il était de ses mains attachées derrière son dos. Il se dirigea, au juger, du côté de la porte du couloir, et se cogna au mur. Alors, il se tourna, le dos contre ce mur et essaya, en se glissant tout du long, d'atteindre la porte avec ses mains liées.

Des pas précipités se firent entendre dans le couloir, ainsi qu'une série de coups de feu. Qu'est-ce que cela signifiait ? La peur l'avait saisi et le tenait sous son emprise. Oui, le bateau était en train de sombrer. Il comprenait maintenant le sens des paroles prononcées par Anne Morlan. Elle avait

sans doute, par son geste, détaché le fond du *Nepenthe*. Morlan ne devait pas avoir prévu de demi-mesure. Il avait miné le yacht de telle sorte qu'il pouvait le faire couler à son gré et détruire ainsi en cas de danger pressant tout ce qui pouvait devenir une charge contre lui.

Tout en longeant le mur de la chambre, Owen, à tâtons, faisait des efforts désespérés pour parvenir à la porte. Le *Nepenthe* sombrait… Et Doris ?… Et tous ceux qui étaient enfermés dans la salle à manger ?

Ses doigts touchèrent enfin le bouton. Il le tourna brusquement et trébucha dans le couloir qui s'étendait dans toute la longueur du bateau et s'ouvrait à l'avant et sur le gaillard d'arrière. La porte de l'avant était ouverte. Owen apercevait les premières lueurs grises de l'aube, il courut dans cette direction et parvint sur le gaillard d'avant.

Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Des têtes émergeaient de l'eau, l'équipage malais nageait de toutes ses forces pour atteindre le rivage. Anne Morlan, debout contre le bastingage, déchargeait fébrilement son browning. Le vent soufflait plus fort. Les vagues, largement frangées d'écume, déferlaient vers la terre. Le *Nepenthe* était à la dérive. La série d'explosions ayant – entre autres résultats – cassé la chaîne de l'ancre. Qu'était-il arrivé au centre et à l'arrière ? Owen n'en savait rien, mais il avait la conviction d'une destruction complète. Heureusement, pas de signe d'incendie. Les explosions avaient eu lieu au-dessous du niveau de l'eau.

Il vint la seconde d'après à côté d'Anne Morlan. Elle tourna vers lui son visage de démente.

— Regardez-les ! cria-t-elle. On dirait des rats. Des rats fuyant le navire qui sombre. Voilà de quoi augmenter leurs

frayeurs superstitieuses. Regardez-les ! On dirait que le diable est à leurs trousses. Et Gaffney est avec eux ! J'ai tiré sur lui pendant qu'il se sauvait dans le couloir. J'avais été chercher mon revolver dans ma cabine. Il était devant moi, il a sauté par-dessus bord avec les autres. C'est lui le plus ignoble des rats ! Le voilà, regardez-le !

Elle se pencha aussi avant que possible sur le bastingage.

— Je l'aurai !

— Au nom du Ciel ! revenez à vous ! lui cria Owen. Laissez Gaffney et pensez aux autres. Nous sombrons. Ôtez vite ces cordes de mes poignets.

Elle fit demi-tour et le regarda un instant. Puis elle commença à lui délier les mains.

— Où est Mlle Carroll ? demanda anxieusement Owen.

— Je ne sais pas !

Les mains d'Owen étaient libres.

— Venez avec moi, vite ! lui lança-t-il. Allons à leur secours. Ils sont dans la salle à manger, a dit Gaffney.

— Bien, bien, mais j'aurais voulu l'atteindre, ce scélérat, ce serpent…

— C'est nous probablement que vous avez atteint par votre acte insensé, jeta amèrement Owen en courant le long du corridor.

L'escalier conduisant à la salle à manger en bas était en avant du principal escalier menant au salon de repos. Owen

dégringola les marches, conscient d'être suivi de près par Anne Morlan, et il se précipita dans la salle à manger.

Gaffney avait dit la vérité, Owen parcourut la pièce d'un regard anxieux et rapide. Ils étaient là en effet, tous ficelés les uns sur le plancher, les autres attachés à des chaises. Tous, sauf Doris et Mme Stavert. Mais Mme Stavert était morte. Où était Doris ?…

Le capitaine s'avança vers Tanu.

— Où avez-vous déposé Mlle Carroll ? Il lui semblait que les mots pouvaient sortir assez vite de ses lèvres tandis qu'il détachait les liens du serang.

— Tuan, je l'ai emmenée dans sa chambre, puis j'ai fait connaître aux autres Tuans ce qui venait de se passer. Je crois qu'elle est bien mal, car elle n'a pas prononcé une parole pendant que je l'étendais sur son lit.

Owen se mordit les lèvres et se détourna précipitamment.

— Mademoiselle Morlan, appela-t-il. Tanu me dit que Mlle Carroll est dans sa chambre et, d'après lui, grièvement blessée. Je vous en prie, allez tout de suite auprès d'elle. Je vous aiderai tout à l'heure à la porter sur le pont. Tanu et moi, allons nous occuper de ceux-ci. Dès qu'un homme sera libéré, il en déliera un autre. Ce sera vite fait.

Anne sembla s'être adoucie tout d'un coup.

— Oui, dit-elle, et elle courut vers l'escalier.

Aidé par Tanu, Owen s'occupa fébrilement de libérer ceux qui restaient, et tout en travaillant, il donna brièvement ses ordres.

— Carlin, faites descendre deux des canots de sauvetage. Faites vite… Il s'interrompit net.

Le *Nepenthe* s'était soulevé, puis abaissé. Un bruit prolongé de grattements et de grincements se fit entendre sous sa coque, suivi de tapements réguliers.

— Mon Dieu… Nous n'étions pas loin de terre, le yacht vient de s'échouer sur un récif.

*

Il était près de midi.

Owen se tenait sur le seuil de sa cabine. À l'aide de ses jumelles, il observait le rivage, à quatre cents mètres de là environ. On apercevait, çà et là, sur la plage, quelques indigènes de l'équipage, mais aucun signe de Gaffney.

Ainsi, on n'avait pas eu besoin d'abandonner le navire… Grâce au ciel, car à l'aube le mauvais temps semblait s'être installé définitivement. Le vent soufflait presque en tempête. La vedette ne pouvait être utilisée, le gaillard d'arrière où on l'abritait avait été éventré par l'explosion. Elle aurait d'ailleurs été incapable de traverser une mer démontée pour les amener à quarante-cinq milles de là, à Laolu, l'endroit le plus proche. Quant aux canots de sauvetage, il n'en était pas question. Partager, avec Gaffney et les rebelles assassins, l'île du Mal sans eau et sans vivres aurait été la seule issue possible.

Le *Nepenthe* était fixé sur le récif. Il y resterait jusqu'à ce que la mer le désagrégeât, comme elle désagrège toute chose. Owen, Carlin et les deux ingénieurs avaient soigneusement examiné le yacht, à l'intérieur comme à l'extérieur.

La coque était éventrée par endroits, mais elle était solide et bien fixée.

Le yacht avait échoué sur le récif et l'avant s'était abaissé, prenant une inclinaison d'environ 10°. Angle inconfortable, mais non dangereux. La quille sur laquelle il reposait, était à peu près de niveau. Autre hasard providentiel, le vent avait tourné. Le yacht se trouvait du côté de l'île opposé au vent. Au lieu de courir le risque d'être secoué jusqu'à tomber en morceaux, il était aussi immobile que s'il avait été à l'ancre dans un port bien abrité. La portion de mer qui s'étendait parmi les récifs entre le navire et le rivage était aussi calme que l'eau d'un bocal à poisson rouge, sauf quelques légères ondulations causées par les bouffées de brise que la forme de l'île avait détournées de leurs cours normal.

Owen abaissa ses jumelles, tout en continuant d'examiner le rivage à l'œil nu. Tôt ou tard, Gaffney ferait quelque tentative. Mais, pour le moment au moins, ce n'était plus lui qui avait le dessus.

Le cerveau d'Owen tourbillonnait. Tant d'images s'y pressaient : Doris était mieux – hors de danger – elle pouvait se lever un peu et faire quelques pas dans sa cabine. Anne Morlan s'était montrée étonnamment dévouée à son égard, si affectueuse, si féminine. Owen ne l'oublierait jamais. Mais Anne Morlan était maintenant affaiblie, énervée, déséquilibrée, souffrant des affres causées par l'obsession de son vice.

Chacun s'était débrouillé de son mieux au sujet de la nourriture, faisant des incursions dans les réserves du stewart quand le besoin se faisait sentir.

L'après-midi fut morne. Il y avait les morts à enterrer : Lao-Ti, Morlan, Mme Stavert. Cette dernière n'avait pas suivi à temps le conseil de Tanu. Elle avait été fusillée et foulée aux pieds en sortant de sa cabine pour essayer de rejoindre les autres dans le couloir de tribord. L'eau était profonde du côté extérieur du récif. Les trois cadavres, enveloppés de linceuls et lestés de fers, furent descendus à leur dernière demeure avec tout le cérémonial que la situation pouvait comporter.

D'autres aussi étaient morts. Plusieurs Malais étaient tombés sous les coups de revolver de Morlan, de Blaine, de Naylor, de Carlin, de Tanu et du comte de Luvac, qui avaient opposé une résistance désespérée à leurs assaillants. Mais les indigènes s'étaient débarrassés eux-mêmes, sans cérémonie, des corps de leurs compatriotes, quand Gaffney avait assumé provisoirement le commandement.

Paul Stavert avait été blessé d'un coup de poignard au côté en essayant de protéger sa femme. Ce n'était pas grave, disait-il. On avait pansé sa blessure et il pouvait aller et venir. Les autres, à part quelques sérieuses meurtrissures, s'en étaient tirés aussi bien que possible.

Owen fut tiré de ses pensées par l'arrivée d'Anne Morlan. Elle portait un petit sac de voyage en cuir.

Elle vint droit sur lui. Il s'effaça pour la laisser passer et elle entra dans sa cabine, sans paraître remarquer sa présence autrement que par l'énigmatique sourire qu'elle lui adressa.

Elle posa le sac sur la commode et se retourna pour le regarder en face.

— Savez-vous ce qu'il y a là dedans ? demanda-t-elle en riant, non d'une manière normale, mais d'un rire saccadé.

Owen secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Oh ! je suis déçue. J'étais si sûre que vous me diriez tout de suite : C'est la boule rouge.

— Quoi ? s'exclama-t-il en avançant d'un pas.

Elle rit de nouveau.

— Mais ce n'est pas elle, continua-t-il incrédule.

— Touché ! Cela vous est égal, n'est-ce pas ?

Était-elle ou non dans son bon sens ? Un sentiment de pitié envahit le cœur d'Owen. Il savait maintenant qu'elle était allée beaucoup plus loin sur la pente dangereuse qu'il ne l'avait imaginé tout d'abord. Il n'était pas probable qu'elle pût jamais la remonter.

— Cela m'est tout à fait égal, assura-t-il très sincèrement. Allons, dites-moi. Qu'est-ce qu'il y a là dedans ?

Elle ouvrit le sac et en secoua le contenu sur le parquet. Il y avait quatre revolvers encore utilisables en apparence, et, au moins, une douzaine de boîtes de cartouches.

— Où avez-vous pris cela ? demanda-t-il stupéfait.

— C'est un petit supplément que mon père avait mis en réserve, répondit-elle. Il y a encore un revolver, le mien, mais je le garde. J'ai pensé que cela pouvait vous être utile puisque Gaffney vous a tous désarmés. Vous les partagerez comme il vous plaira. Nous n'avons pas encore eu de nou-

velles de Gaffney et de ses Malais sanguinaires, mais cela viendra. Ils ne peuvent atteindre le *Nepenthe* qu'à la nage, mais ils ne peuvent se désaltérer d'eau salée, ni se nourrir de sable et d'herbe. Et ils sont nombreux.

— Oui, acquiesça gravement Owen. Merci, mademoiselle Morlan. Ces revolvers auront sans doute à jouer un rôle capital avant que nous soyons tirés d'affaires. Je vais les distribuer.

— C'est très bien, fit-elle d'un air un peu égaré. Faites comme vous voudrez. Le meurtrier possesseur de la boule rouge lui-même, s'il est encore à bord, doit faire cause commune avec nous maintenant. Ce n'était pas mon père, j'en suis certaine. C'est peut-être Lao-Ti qui est mort, ou Paul Stavert, ou le comte de Luvac, je suis sûre que ce n'est pas vous. Doris vient juste de boire un bol de bouillon que je suis arrivée à lui faire chauffer. Un véritable élixir, il l'a transformée. Comme je voudrais en avoir un aussi…

Owen la regarda avec étonnement.

— Pourquoi pas ? Nous ne sommes pas rationnés. Que voulez-vous dire ?

— Je ne parle pas du bouillon – ses lèvres se contractèrent – un élixir… Vous avez entendu ce que cette brute de Gaffney a dit à propos de moi et de l'héroïne, mais vous le saviez sans doute déjà. Il avait raison. Il y a des quantités d'héroïne à bord. J'en ai plus que je n'en veux, mais la prendre par la bouche ne produit pas le même effet. Vous ne pouvez pas comprendre… Mais c'est vrai. Je suis dans un état terrible depuis la nuit dernière. Ma seringue hypodermique m'a été volée hier après-midi.

Owen enfonça la main dans la poche de sa vareuse. Elle était encore là. C'était compréhensible, après tout. Quand on l'avait vu combattre à coups de poings, en haut de l'échelle du gaillard d'avant, on avait été bien certain qu'il ne possédait plus d'armes et on ne l'avait pas fouillé quand il était resté pour mort. Gaffney lui-même lui avait adressé ensuite quelques commentaires ironiques sur la perte de son revolver.

— Vous voulez dire, reprit-il, que vous aviez perdu la tête, ce qui explique votre geste d'avoir fait sauter le *Nepenthe* ?

— Non…, je ne sais pas…, peut-être… Elle parlait à mots incohérents et précipités. Je crois que je l'aurais fait de toutes façons. Gaffney n'avait pas l'intention de sauvegarder nos vies. Il valait mieux mourir ainsi que périr misérablement selon son plan. Et puis, si nous devions mourir, il n'aurait pas pu s'éloigner avec son œil louche… Il serait mort aussi. Oh ! je sais ce que vous pensez, vous, et ce qu'ils pensent tous. Je suis une folle qui ne s'est pas souciée du mal qu'elle pouvait faire aux autres, mais – elle éclata de nouveau de son rire saccadé – voyez, n'est-ce pas amusant, nous sommes tous en vie, et regardez maintenant Gaffney. Folle ? Qu'est-ce que cela fait ? J'étais folle tout à l'heure, et je suis folle maintenant.

De nouveau, la pitié gonfla le cœur d'Owen. Il lui tendit, sans un mot, la seringue d'argent.

Elle la fixa un moment avec une farouche incrédulité – puis l'arracha avidement des mains d'Owen.

— Vous, cria-t-elle pleine de colère. Vous l'avez prise dans ma chambre. Vous – elle s'arrêta pour reprendre ha-

leine. Non ce n'était pas vous, je ne peux pas le croire. Vous n'en êtes pas capable ; vous n'êtes pas de ces gens pourris – elle eût une note d'amertume dans la voix – comme nous le sommes presque tous à bord. Où l'avez-vous trouvée ?

— Je l'ai trouvée par terre dans la cabine de radio ; au milieu des débris de l'appareil, dit-il franchement. J'y effectuais des recherches la nuit dernière.

— Eh bien ! reprit-elle toujours fâchée. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas rendue immédiatement ? Vous deviez savoir qu'elle m'appartenait ? Pourquoi ce secret ? Pourquoi…

Elle reprit haleine de nouveau.

— Oh ! je vois ! continua-t-elle, une altération dans la voix. C'était un indice dangereux… Une femme pouvait avoir tué Roach avec la hache de pierre, n'est-ce pas ?

— Oui, c'était possible ?

— Mais ce n'était pas certain… Ce n'était pas suffisant pour que vous attiriez les soupçons sur moi, ajouta-t-elle rapidement. Je comprends. Quelqu'un d'autre est-il au courant ?

— Oui, répondit Owen, Mlle Carroll. Elle pensait la même chose que moi.

Les yeux d'Anne Morlan se voilèrent d'émotion, elle marcha vers la porte avec une grande dignité.

— Merci, capitaine Heath ! dit-elle simplement. Vous ne regretterez pas d'avoir agi ainsi. Une tierce personne a embrouillé les fils, je crois la connaître. Je suis sa débitrice. Je suis presque certaine que vous me croyez quand je vous dis

que je n'ai pas tué ce pauvre Roach. Mais je crois connaître son assassin, et je crois connaître aussi celui qui a tué Kaya Dalam et qui a tué Lao-Ti.

— Qui ? demanda anxieusement Owen.

Elle s'arrêta dans l'embrasure de la porte.

— Je vais chercher des preuves. Quand je les aurai, promit-elle en s'éloignant, je vous le dirai.

Anne Morlan ne devait jamais le dire…

*

Une heure passa. On ne sonnait plus la cloche sur le *Nepenthe*, mais le chronomètre du bord marquait une heure.

Owen, après un déjeuner rapide et une autre inspection approfondie, mais satisfaisante, était retourné sur le pont supérieur et, une fois de plus, examinait les rives de l'île à l'aide de ses jumelles. Quelque chose de blanc s'agitait maintenant. Était-ce un signal ? Ou le sarong d'un indigène ? Gaffney se tenait debout et les Malais s'étaient groupés autour de lui. L'île n'était pas très éloignée, on pouvait voir presque aussi bien à l'œil nu qu'avec les jumelles.

— Ohé ! Ohé ! du *Nepenthe* ! Ohé !… La voix de Gaffney amplifiée par la brise s'entendait faiblement, mais distinctement. Nous n'avons pas de vivres, nous n'avons pas d'eau. Pour l'amour de Dieu, allez-vous nous laisser mourir comme du bétail ?

Un mince sourire s'ébaucha sur les lèvres d'Owen. C'était plutôt comique, cet appel de Gaffney. Maintenant qu'il se trouvait dans la situation où il avait voulu mettre les autres, il la jugeait intolérable. Mais on a pitié du bétail…

Owen monta sur la passerelle avec une lenteur calculée et se saisissant d'un porte-voix, il s'en servit pour crier :

— Qu'un des indigènes vienne jusqu'ici à la nage et nous causerons… à moins, ajouta-t-il ironiquement, que vous ne préfériez venir vous-même.

Gaffney ne donna aucune réponse verbale, mais comme un des indigènes, l'instant d'après, se mit à l'eau et nagea dans la direction du navire, il devint évident pour Owen qu'il avait été entendu et compris.

Il descendit sur le gaillard d'avant et y trouva Tanu.

Owen regardait, le front soucieux, le Malais nageant avec adresse et rapidité. Depuis l'aube, il savait qu'il aurait à résoudre ce problème : fournir de l'eau et des vivres à Gaffney et ses hommes et transporter cette eau et ces vivres du bateau au rivage. Mais il ne voulait pas leur fournir un moyen de transport qui pourrait ensuite servir à attaquer le *Nepenthe*. On ne pouvait pas courir de risque, et Gaffney était le dernier homme à qui se fier. Les sentiments d'humanité coûteraient trop cher. Cependant, fallait-il laisser mourir ces hommes de faim et de soif, bien qu'ils l'eussent cent fois mérité ?…

Owen se tourna vers Tanu.

— Parmi l'équipage, y a-t-il un ou deux indigènes auxquels on puisse faire confiance ? demanda-t-il.

— Oui, Tuan, répondit Tanu. Il y en a deux. L'un s'appelle Sentul et l'autre Umat. Ils ont déjà fait plusieurs voyages sur le *Nepenthe*. Ils ont été très effrayés par ce qui s'est passé sur le bateau, et plus encore par Tuan Gaffney, aussi ils ont agi comme des moutons qui suivent les autres,

mais ils n'ont jamais eu la pensée de tuer les Tuans, je le sais, car je les connais depuis qu'ils sont tout enfants, nous sommes nés dans le même village.

— Croyez-vous que leur crainte de Gaffney et du mauvais sort qui règne ici à bord sera vaincue par l'assurance d'une nourriture abondante et d'un abri confortable dans le navire, au lieu de ce qu'ils ont maintenant à terre ?

— Oui, Tuan, répliqua promptement Tanu, car une de leurs craintes n'existe plus. Ils ont vu que le navire n'avait pas sombré !

— Très bien, lança brièvement Owen. Allez dire à tous les Tuans que je voudrais les voir ici.

Tanu partit en courant, et Carlin, les deux ingénieurs, le comte Gaspard de Luvac et Paul Stavert ne tardèrent pas à se réunir sur le pont autour d'Owen qui leur exposa rapidement ce qu'il se proposait de faire.

Les deux officiers approuvèrent d'un signe de tête ainsi que le comte de Luvac. Paul Stavert était effroyablement pâle, ses pansements faisaient saillies sous sa chemise, mais il parla d'un air dégagé.

— Ne les laissons pas approcher, dit-il, ce ne serait pas à faire. Mais nous pouvons maintenant les tenir en respect, grâce à Mlle Morlan qui a joué le rôle du Père Noël et a réarmé les troupes. La garde tiendra.

Le nageur malais avait atteint le navire. Tanu lui lança un cordage. L'homme fit un salut effrayé en arrivant tout dégouttant d'eau sur le pont.

— Écoute-moi, lui dit gravement Owen dans sa langue natale, tu vas retourner près de Tuan Gaffney et lui dire ce-

ci : « Nous ne sommes pas des assassins comme lui et comme cette engeance du diable qui est maintenant dans l'île. Aussi, nous voulons bien lui accorder de l'eau et de la nourriture pour que vous puissiez subsister, bien que vous ayez mérité de mourir lentement, les entrailles racornies par la faim et la gorge desséchée par la soif. » Comprends-tu ?

— Oui, Tuan, dit l'homme en tremblant.

— Tant mieux, dit froidement Owen. Écoute encore ceci : nous n'enverrons que l'eau et la nourriture suffisante pour un jour. De façon que Gaffney ne soit pas tenté de s'approprier le canot que fera le trajet pour s'en servir ensuite contre nous à la faveur de l'obscurité. Dis aussi que nous confierons le maniement du canot qui servira à vous ravitailler aux deux hommes nommés Sentul et Umat. Ces deux-là vont venir jusqu'à nous à la nage, ils conduiront le canot au rivage et quand il sera déchargé ils le ramèneront à bord. Et, à partir de ce moment ils vivront ici avec nous. Si ces conditions ne sont pas remplies, nous ne fournirons ni eau, ni vivres le jour suivant. Et si Tuan Gaffney a l'intention de nous jouer quelque mauvais tour, avertis-le que nous sommes sur nos gardes et – Owen tira brusquement son revolver de sa poche – que nous sommes encore bien armés. Fais-lui bien savoir cela.

Le Malais, effrayé, avait fait un saut en arrière.

Owen ébaucha un sourire.

— Encore une chose, exposa-t-il avec calme, nous vous laisserons suffisamment de couteaux pour que vous puissiez couper du bois pour faire du feu, mais vous devez nous envoyer, par le canot que ramèneront Sentul et Umat, toutes les autres armes ainsi que le revolver de Tuan Gaffney et

ceux qu'il aurait pu vous distribuer. Tu as bien compris ce que je viens de te dire ?

Le visage du Malais était couleur de cendre.

— Oui, Tuan, dit-il en claquant des dents. Le Tuan est miséricordieux.

— Tant mieux pour vous, dit Owen. Va.

L'homme se hâta vers le côté du navire et se prépara au départ.

— Malgré tout, intervint le comte de Luvac, je crois que nous ferons bien d'ouvrir les yeux.

— Entièrement de votre avis, ricana Paul Stavert, un si charmant garçon ce Gaffney, si ingénieux, si digne de confiance. Nous ne nous doutons pas le moins du monde de ce que ces gens-là peuvent avoir comme armes à feu, et nous ne pouvons faire autrement que de nous attendre à être trompés par Gaffney.

— C'est vrai, reconnut brièvement Owen, mais nous aurons tout de même arraché quelques dents au fauve… et cela vaut mieux que rien.

CHAPITRE XVIII

DANS L'ENTREPONT

La nuit revint, mais sans clair de lune cette fois, et les ponts et les hublots du *Nepenthe* n'étincelaient plus de toutes leurs lumières. La dynamo était noyée, on se servait de bougies pour les chambres et de quelques lanternes qu'on avait pu trouver pour le salon et la salle à manger.

La violence de la tempête s'était accrue. Bien que le *Nepenthe* fût à l'abri, des bouffées de vent parvenaient jusqu'à lui, arrachant des grincements discordants aux étais du navire. La mer, entre le récif et le rivage de l'île, n'était soulevée que par de petites vagues s'élançant sans relâche à l'assaut de la coque, comme rendues furieuses par leur impuissance. Mais on entendait au delà de l'île, le rugissement et le bruit de tonnerre de l'impétueux ressac.

Owen dans sa cabine contemplait la bougie fixée sur une soucoupe et posée sur la commode. Des gouttes de cire tombaient. Le visage d'Owen était ravagé par l'anxiété. Il y avait à cela plus d'une raison.

N'était-ce pas une nuit favorable pour les mauvais desseins de Gaffney et de sa vingtaine de sauvages. Nager jusqu'au navire n'était qu'un jeu d'enfant pour cette population amphibie.

Le bruit assourdissant du ressac étoufferait tout autre bruit. La nuit était si noire que les yeux les plus exercés ne pouvaient voir qu'à un mètre ou deux des flancs du navire.

Owen avait cependant pris ses précautions contre une attaque possible. Mais Gaffney la tenterait certainement s'il croyait avoir la moindre chance de succès. De quelles armes lui et sa troupe disposaient-ils ? Après le départ terrifié de l'ambassadeur de Gaffney, Sentul et Umat étaient venus à la nage jusqu'au *Nepenthe,* ils avaient convoyé jusqu'au rivage un canot chargé de provisions et étaient ensuite retournés à bord. Gaffney avait envoyé une douzaine de couteaux appartenant aux indigènes et un seul revolver, spécifiant que c'était la seule arme à feu qu'il possédât, qu'elle était dans sa poche quand il s'était enfui à la nage, et qu'il n'en avait distribué aucune aux Malais, ni avant, ni pendant l'émeute. Était-ce vrai ou non ? Si c'était vrai, Gaffney se reconnaissait comme l'assassin de Mme Stavert, puisque Mme Stavert avait été tuée d'un coup de feu.

Mais Gaffney était hors des atteintes de la justice. Avec ce revolver et les quatre autres distribués par Anne Morlan, cela faisait cinq armes à bord. Tanu s'était porté garant de Sentul et Umat qui s'étaient remis à l'eau à la nuit et s'étaient rendus à terre pour servir d'espions. Il y avait sept hommes sur le bateau : Carlin, Naylor, Tanu, Paul Stavert, le comte de Luvac et lui, Owen. Il avait gardé un des revolvers. Tanu, Carlin, Blaine et Naylor en avaient reçu chacun un, mais il avait éliminé Paul Stavert et le comte de Luvac de la distribution, car, à moins que ce ne fut Morlan, un des deux hommes était l'assassin de Lao-Ti, et se trouvait actuellement en possession de ce que Kaya Dalam avait appelé la maudite boule rouge. L'un des deux était innocent, mais lequel ? Owen ne le savait pas et se méfiait des deux.

Que pouvait-il faire d'autre ? Il avait partagé les six hommes en deux groupes pour monter la garde. Dans l'un, Carlin, Blaine et le comte de Luvac. Naylor, Tanu et Paul Stavert dans l'autre. Le comte de Luvac avait fait remarquer que, Paul Stavert étant blessé, aurait dû être exempté de cette tâche, mais Paul Stavert, pour la première fois, s'était fâché et avait prié le comte de Luvac de se mêler de ses affaires. Il avait insisté pour aller jusqu'au bout.

Des deux, qui diable était le coupable ? Était-ce Morlan ? Quant à Owen il prenait garde à toutes les gardes.

Si on pouvait compter sur Sentul et Umat, s'ils n'étaient pas eux-mêmes démasqués, il n'y aurait pas d'attaque par surprise et les chances de Gaffney en deviendraient plus problématiques.

Mais en supposant même que Gaffney ne fût pas trop à craindre, une autre anxiété – personnelle celle-là – tourmentait peut-être davantage Owen. Pendant tout l'après-midi et la soirée, Doris n'avait pas été bien. Elle pouvait se passer d'aide, mais elle souffrait beaucoup. La fièvre était montée, elle ne désirait que rester couchée sur le divan de sa cabine, les rideaux des hublots tirés car le soleil lui faisait mal aux yeux. Elle aurait eu besoin d'un docteur pour prévenir les conséquences possibles de sa blessure, mais comment faire ? Le *Nepenthe* ne pouvait bouger, aucun canot ne pouvait naviguer sur la mer démontée qui s'agitait au delà du côté abrité de l'île, et le baromètre baissait encore.

Un sourire amer se joua sur les lèvres d'Owen. Quand le beau temps viendrait, ne serait-il pas trop tard ? Des jours de tempête s'annonçaient auparavant.

Le chaos se faisait dans son esprit. Ses pensées se précipitaient en désordre les unes sur les autres. Cette boule rouge… chef-d'œuvre de Satan… Combien de morts avait-elle causé ? Ces trois coquins, les compagnons de Gris à bord de l'*Orsu*, Kaya Dalam dans l'île, puis ceux du *Nepenthe*. Non, il ne voulait pas les compter… Quelle horreur !… Il n'y en aurait plus d'autres… Où était maintenant cette maudite boule ? Quand Anne Morlan, dans son égarement, avait cherché à faire couler le bateau qui n'avait été sauvé que grâce au récif, cette boule avait-elle été délogée de sa cachette et perdue pour toujours ? Il l'espérait… N'avait-elle pas failli encore causer la mort de Doris ?… Sa mort… Doris n'était pas encore hors de danger… Quel était le misérable ?… Ah ! celui-là, comme il le tuerait sans pitié s'il le connaissait !

Il rassembla ses esprits, et regarda sa montre. La nuit était, grâce à Dieu, plus qu'à moitié passée, il était un peu plus d'une heure. C'était à Naylor, Tanu et Paul Stavert de prendre leur garde. Lui, Owen, allait faire une ronde.

Il souffla la bougie et quitta sa cabine. Tanu avait été placé à l'avant et Naylor à l'arrière. À Paul Stavert, démuni d'arme, était dévolue la partie centrale, point sur lequel une attaque était le moins à redouter. D'ailleurs, Owen craignait que son état de santé ne lui permît pas d'être constamment sur le qui-vive. Paul Stavert avait fortement insisté pour prendre la garde, mais sa blessure le gênait énormément. Lui aussi aurait eu besoin d'un docteur.

Owen vint à l'arrière, il voulait parler de nouveau à Naylor des réparations possibles à faire à la vedette en cas de retour du beau temps, il rejoignit l'ingénieur à la poupe.

— Tout est calme, annonça Naylor.

Et il eut un rire bref en montrant du doigt, dans la direction de la terre, les petites étincelles lumineuses qui apparaissaient entre les arbres au delà de la plage.

— Ils gardent leurs feux allumés. Ils font bien. S'ils essayaient quelque chose contre nous, je ne serais pas fâché d'en mettre quelques-uns en pièces, Gaffney tout particulièrement.

— Oui, mais Gaffney est malin. Nous n'en aurons pas l'occasion. Qu'est-ce que vous avez décidé, Blaine et vous, au sujet de la vedette quand vous l'avez examinée de nouveau ?

— Rien à faire. Nous aurions pu réparer le moteur, mais la coque est en bouillie. Elle ne tiendra jamais. Au premier tour elle sombrera comme une passoire. Il nous faut attendre quelques jours de beau temps. Les canots sont en bon état. Ce sera dur de ramer pendant quarante-cinq milles jusqu'à Laolu, mais on l'a déjà fait, et nous le ferons.

— Oui, admit Owen, je le sais… Ce sera dur… et le canot n'est pas la sorte d'ambulance que j'aurais choisi pour Mlle Carroll… Il y a aussi M. Stavert qui, je le crains, est plus grièvement blessé qu'il ne le pense. D'ailleurs, j'aimerais autant ne pas aller à Laolu si c'était possible. Vous connaissez maintenant l'histoire de Morlan et ce qui se passait à l'intérieur du *Nepenthe*. Mallinson doit régner en maître à Laolu, il est compromis dans cette histoire. Si la vérité se sait, que fera-t-il ? Je crains que nous ne tombions de Charybde en Scylla. Puis, Naylor, il n'y a pas de médecin à Laolu.

— Non, c'est vrai, dit Naylor, il n'y en a pas et…

Ses mots furent arrêtés net.

Pendant un espace de temps qui ne dura qu'un fragment de seconde, mais qui parut une éternité à Owen, les deux officiers se regardèrent dans les yeux, malgré l'obscurité. Le bruit d'un coup de feu avait faiblement retenti à leurs oreilles suivi d'un cri.

— Cela vient de quelque part dans l'entrepont, lança Owen. Mon Dieu, tout cela finira-t-il jamais ? Allons-y.

Owen marchant le premier, tous deux coururent au gaillard d'arrière, puis dans le couloir de tribord. Ils entendirent plus nettement un autre coup de feu et plusieurs cris étouffés.

— La chambre des machines, haleta Naylor, cela ne peut venir que de là.

Derrière la salle à manger, et le long du couloir où étaient logés les ingénieurs et les officiers se trouvaient les entrées de la chambre des machines. Ils descendirent quatre à quatre l'escalier et coururent de nouveau à l'arrière. Owen s'éclairait de sa lampe de poche. Un autre coup de feu… d'autres cris…

Ils avançaient. La porte de la chambre des machines fut violemment ouverte par Owen qui s'apprêtant à descendre par l'échelle de fer s'arrêta net. Un calme soudain régnait dans la pièce. Au-dessous de lui une bougie éclairait vaguement, de sa lueur tremblotante, rétabli sur lequel une forme féminine était penchée dans une étrange attitude. La lampe d'Owen parcourut la chambre, il aperçut une blanche silhouette brumeuse impossible à identifier qui grimpait en hâte l'escalier de fer, quittant la chambre des machines par l'issue opposée à celle prise par les deux officiers.

Owen tira un coup de revolver. Mais apparemment sans effet.

— Attrapez-le, cria-t-il à Naylor par-dessus son épaule. Moi, je vais voir ce qu'il y a en bas.

Il entendit Naylor repartir, et un moment après il se trouvait sur le plancher de la chambre des machines. Il était sec, a cause du redressement du bateau, bien que les cales d'avant fussent inondées. Owen n'avait plus besoin de sa lampe, la faible lueur de la bougie étant suffisante.

Anne Morlan était là, dans une attitude bizarre, ses bras serrés étroitement autour de l'étau de l'établi. Il l'étendit doucement à terre, elle avait été tuée de plusieurs coups de poignard. Ses blessures saignaient encore abondamment. La boule rouge était là, serrée dans l'étau, à côté se trouvaient une vrille à métaux, des parcelles de métal semblables à de la poussière étaient tombées sur l'établi, la serrure de la boule était presque entièrement perforée. Un revolver – était-ce celui d'Anne Morlan ? – gisait sur le sol.

Owen se tint un moment immobile, les traits décomposés. À un premier mouvement de fureur succéda une immense compassion. Mais peut-être était-ce pour elle la meilleure issue ? Son vice était maintenant incurable, les millions de son père allaient s'évanouir, il ne lui restait que le déshonneur et la ruine comme héritage. Mais cela n'atténuait en rien la responsabilité du coupable.

Ce qui était arrivé s'éclaircissait aux yeux d'Owen : un essai désespéré avait été fait pour ouvrir la boule rouge et se saisir de son contenu, quel qu'il pût être. On se serait ensuite débarrassé de la boule rouge. Il fallait le faire à tout prix, il était trop dangereux d'être trouvé en possession de cette

boule et il n’était pas facile de la dissimuler sur soi ou parmi le peu de bagages qu’il serait permis d’emporter quand on se résoudrait à atteindre, au moyen des canots de sauvetage, quelque endroit civilisé. On pouvait quitter le *Nepenthe* d’un moment à l’autre, il fallait donc agir vite. Mais l’arrivée d’Owen et de Naylor et auparavant l’étreinte désespérée et la mort d’Anne Morlan avaient empêché l’homme de reprendre la boule.

Owen desserra l’étau, ôta la boule, ramassa la vrille et le revolver comme pièces à conviction, et emportant avec lui ces objets remonta l’échelle de fer. Quand il parvint au couloir, tout y était désordre et agitation. Des lanternes brillaient, chacun sembla vouloir se précipiter vers lui comme pour descendre à son tour.

Owen alluma sa lampe de poche et dévisagea tous ceux qui se groupaient autour de lui. Les hommes qui n’étaient pas de garde étaient là, les autres aussi, sauf Tanu. Tanu semblait être le seul à n’avoir pas déserté son poste. Owen dirigea la lumière de sa lampe sur Naylor.

— Eh bien ! demanda-t-il.

Naylor secoua la tête.

— Je ne sais pas qui c’était, dit-il furieux, je ne l’ai plus aperçu.

— Qu’est-il arrivé ? s’enquit le comte de Luvac.

— Mlle Morlan a été assassinée.

— Je vois que vous avez entre les mains cette bonne vieille boule rouge, observa Paul Stavert de son ton habituel.

— Oui, quelqu'un essayait de l'ouvrir avec cette vrille à métaux. Et quelqu'un a assassiné Mlle Morlan – Owen éclairait alternativement les visages du comte de Luvac et de Paul Stavert – et ce quelqu'un est l'un de vous d'eux.

— C'est trop fort, s'écria le comte de Luvac jurant en français. C'est une insulte personnelle que je vous ferai payer cher.

— Et cependant, murmura doucement Paul Stavert, je crois que le capitaine a raison. Nous ne sommes restés que trois des cinq suspects du meurtre du pauvre Kaya Dalam. Et comme tout à l'heure M. Naylor, à ce que j'ai compris, était avec le capitaine Heath, ce ne peut pas être notre honorable commandant qui a tué Mlle Morlan parce que la boule rouge avait pris le large. Alors ?… Il semble vraiment qu'en procédant par élimination, ce doit être vous ou moi. Faut-il jouer à pile ou face ?

Un flot de jurons français s'échappa des lèvres du comte de Luvac.

— Vous êtes un âne, cria-t-il, un âne bâté. Si vous n'étiez pas déjà blessé…

Il suffoqua, puis sembla reprendre son contrôle et se calma.

— Je voudrais poser une question au capitaine Heath.

— Allez-y, dit brusquement Owen.

— Pouvez-vous affirmer, demanda le comte de Luvac, que ce n'était pas Morlan qui avait la boule rouge ? Pourquoi Anne Morlan n'aurait-elle pas appris cela et découvert où elle était. Pourquoi Anne Morlan n'aurait-elle pas essayé d'ouvrir cette boule elle-même ce soir ? Et pourquoi n'aurait-

elle pas été surprise par n'importe lequel d'entre nous qui aurait essayé de s'en emparer et l'aurait tuée pour ne pas être dénoncé, puisque les morts ne parlent pas ? De quel droit affirmez-vous que le coupable ne peut être que Stavert ou moi ?

Le raisonnement était possible et plausible, bien que spécieux. Owen ne répondit pas.

Paul Stavert se mit à rire, tout en titubant un peu.

— Bien dit, mon cher comte ! applaudit-il. Je commence à voir notre ligne de défense brillant dans la profonde obscurité. Mais, maintenant que cette inestimable boule est en notre possession, qu'allons-nous en faire ?

Carlin et les deux ingénieurs étaient restés silencieux. Carlin et Blaine tenaient les lanternes. Tous les trois, mal à l'aise, maniaient leurs revolvers et ne savaient que faire.

— Venez avec moi ! dit brièvement Owen. Vous aller voir.

Il les conduisit à sa cabine, entra et demanda à Carlin d'éclairer le coffre-fort avec sa lanterne de façon à pouvoir former la combinaison, il ouvrit toute grande la porte du coffre.

— Oh ! dites-moi, protesta Paul Stavert sur le seuil de la porte, pourquoi, avant de l'enfermer, n'ouvrez-vous pas cet objet précieux, pour voir ce qu'il contient et mettre ainsi nos esprits en repos ?

Owen plaça la boule rouge ainsi que la vrille à métaux à l'intérieur du coffre, referma la porte et brouilla la combinaison. Il avait gardé le revolver dans sa poche.

— L'objet précieux, comme vous l'appelez, dit-il calmement, sera ouvert en présence d'un représentant de la loi… Et pas avant !

— Quel dommage ! se plaignit Paul Stavert en s'appuyant contre le chambranle de la porte.

Son visage paraissait livide à la lueur des lanternes.

— Quel désappointement !… Je… Je crois bien que je ne serai plus là…

On vit soudain apparaître Tanu, qui écarta tous ceux qui encombraient l'entrée de la cabine.

— Tuan, cria-t-il très excité, Sentul et Umat viennent de rentrer à bord à la nage. Est-ce que le Tuan voudrait les écouter ? Ils apportent d'étranges nouvelles…

CHAPITRE XIX

ÉTRANGES NOUVELLES

Paul Stavert avait perdu connaissance et était tombé, tout pâle et les yeux clos.

Le comte Gaspard de Luvac se pencha le premier sur l'homme évanoui, et tandis qu'il plaçait Paul Stavert dans une position plus commode, son propre visage parut se décomposer sous la lumière projetée par les lanternes de Blaine et de Carlin. Il parla à voix basse un instant après.

— Il saigne abondamment, dit-il. On dirait que sa blessure au côté s'est rouverte. Je crains que le pansement posé par Mlle Morlan ne soit défait.

Owen fit un bref signe de tête. L'aspect de Paul Stavert l'avait inquiété toute la journée, et l'inquiétait bien davantage maintenant. Une large tache cramoisie apparaissait au côté gauche de la veste blanche du blessé et allait s'élargissant. Mais peut-être n'était-ce rien de plus grave qu'un évanouissement passager.

— Descendez-le dans sa chambre et couchez-le le plus tôt possible, ordonna Owen. Vous, Blaine, allez éclairer le chemin et faites ce que vous pourrez pour lui. C'est vous, je crois, qui vous y entendez le mieux à ces sortes de choses. Naylor vous aidera, et peut-être aussi le comte de Luvac. Je voudrais que Carlin reste près de moi pour entendre ce que Tanu va nous dire.

Personne ne dit mot. Naylor et le comte de Luvac soulevèrent Paul Stavert et, conduit par Blaine, l'emportèrent silencieusement.

Owen se tourna vers Tanu.

— Eh bien, Tanu ? demanda-t-il. Quelles sont ces étranges nouvelles apportées par Sentul et Umat ?

— Tuan, répliqua Tanu, ils disent qu'un bateau vient d'arriver de ce côté-ci de l'île.

— Un bateau ? s'écria Owen incrédule, par ici ? Ce n'est pas possible. Qu'est-ce qu'un bateau viendrait faire par ici ?

— Peut-être se mettre à l'abri, suggéra Tanu.

Owen secoua la tête avec énergie.

— Non, déclara-t-il, ce n'est pas cela. Il ne fait pas assez mauvais temps. Nos canots ne pourraient pas supporter la mer, mais le vent n'est pas si terrible. Même en admettant que la nouvelle soit vraie, il est au moins singulier que nous n'ayons pas aperçu ses feux en marche. Nous avons pourtant fait bonne garde. Vous qui en étiez, Tanu, qu'en dites-vous ?

— Le Tuan se rappelle-t-il qu'à l'est se trouve une langue de terre couverte d'algues qui s'avance au loin dans la mer ? répondit simplement Tanu. Et le Tuan se rappelle-t-il qu'il y a une baie par derrière. Sentul et Umat disent que le navire a jeté l'ancre dans cette baie. Cela expliquerait pourquoi nous n'avons pas vu les feux du navire pendant que nous prenions notre garde sur le *Nepenthe*.

— Oui, acquiesça Owen, c'est en effet possible. Qu'ont-ils encore dit ?

— Je n'en ai pas demandé davantage, Tuan. Je suis venu tout de suite prévenir le Tuan, pour qu'il les interroge lui-même.

— Très bien, où sont-ils ?

— Sur le gaillard d'avant.

— Marchez devant avec la lanterne, Carlin, ordonna Owen, nous vous suivons.

Les deux Malais étaient debout, près du bastingage. L'eau dégouttait de leurs poitrines nues. Leurs sarongs mouillés collaient à leurs cuisses.

— Racontez-moi tout ce que vous savez sur le bateau qui est venu dans l'île, leur dit Owen en malais. Quelle sorte de bateau est-ce ?

Les deux hommes se regardèrent comme pour se demander mutuellement de répondre. Enfin, Sentul parla.

— Nous ne savons pas, Tuan, nous n'avons pas vu le bateau.

— Et vous êtes pourtant sûrs qu'il y en a un ?

— Oui, Tuan, nous en sommes sûrs. Le Tuan veut-il écouter ce qui s'est passé ?

— Oui, racontez.

Sentul devint soudain plus volubile.

— Il n'y a pas longtemps, Tuan, un peu plus de temps que nous n'avons mis à nager jusqu'au rivage, Umat et moi. Là-bas, ils avaient fait deux grands feux à l'ombre des arbres,

l'un pour Tuan Gaffney et l'autre pour ceux de mon peuple qui… L'homme hésita.

— … Qui ont été assez sots pour se rebeller à son ordre, termina calmement Owen, puis, d'un ton rassurant : Mais j'agirais avec bonté à votre égard, Sentul, et vous aussi, Umat, puisque Tanu m'affirme qu'il n'y avait pas de malice dans vos cœurs et qu'on peut de nouveau avoir confiance en vous. Continuez.

— Les paroles du Tuan sont pour nous comme la lumière de l'aube qui chasse les ombres de la nuit, dit Sentul avec reconnaissance. Nous nous les rappellerons. Et puisque le Tuan a confiance en nous, nous nous confierons au Tuan. Donc, Umat et moi, nous faisions le guet parmi les arbres. Tuan Gaffney était dans une si grande colère que personne n'osait s'approcher de lui, et il était assis tout seul devant le feu, le visage grimaçant et par instants il agitait ses mains au-dessus de sa tête, comme nous agitons nos massues. Umat et moi, nous ne nous trouvions pas à côté de Tuan Gaffney, car nous étions cachés derrière les arbres qui abritaient le feu de nos camarades, et nos camarades étaient entre nous et Tuan Gaffney. Nous pouvions voir cependant ce que faisait Tuan Gaffney. Est-ce que le Tuan comprend ?

— Oui, dit brièvement Owen, et ensuite ?

— Ensuite, Tuan, continua Sentul, il est venu deux de nos compatriotes, mais ce n'étaient pas ceux qui étaient avec nous sur ce bateau.

— Vous voulez dire des étrangers ? interrompit Owen.

— Oui, Tuan. Et ils vinrent près du feu de nos camarades parce que ce feu était le premier sur leur chemin. Et Umat et moi, nous sommes restés cachés, mais nous avons

entendu ce qui s'est passé entre nos camarades et les deux étrangers. Ils ont dit qu'ils venaient d'un navire et que le navire avait jeté l'ancre comme nous l'avons expliqué à Tanu. Alors nos camarades ont poussé de grands cris de surprise et Tuan Gaffney, en entendant ces cris, a ordonné aux deux hommes d'aller vers lui, ils y sont allés et Tuan Gaffney leur a parlé, mais nous ne pouvions plus rien entendre car la distance était trop grande. Mais nous avons encore vu ceci et nous avons ensuite entendu cela, nous avons vu Tuan Gaffney se lever d'un bond et nous avons entendu Tuan Gaffney pousser un grand éclat de rire. Alors, Umat et moi nous avons tenu conseil, et comme nos camarades n'étaient plus tranquilles près de leur feu, nous avons pensé qu'ils pourraient nous voir et que, auparavant, nous devions venir vite trouver le Tuan pour lui faire savoir ce que nos yeux avaient vu et ce que nos oreilles avaient entendu. C'est pourquoi, Tuan, nous sommes venus.

— Vous avez bien fait, leur dit cordialement Owen. Il se tourna vers Carlin et lui traduisit rapidement le récit des indigènes.

— Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il un peu nerveusement quand il eut fini.

— Pour moi, il n'y a pas doute qu'un navire quelconque est venu par ici, et il n'y a pas de doute non plus que ce démon, là-bas, à terre, ne cherche qu'une occasion de mal faire.

— Je suis de votre avis, et malheureusement cela lui est possible maintenant, ajouta Owen avec colère. Il faut bien qu'il trouve une issue à sa situation et il cherche les meilleures chances de succès. Essayer de nous attaquer en venant jusqu'à nous à la nage, quand il sait que nous sommes

sur nos gardes, il ne l'entreprendrait qu'en désespoir de cause, malgré sa supériorité numérique de trois contre un. Mais s'attaquer à un navire qui n'est pas sur ses gardes et le prendre par surprise, c'est une autre affaire qui aurait grand'chance de réussir. Les deux indigènes sont venus à terre dans un canot ou une embarcation quelconque – cela peut aussi lui servir. Et puis, il peut essayer une autre tactique, il peut aller jusqu'au navire dans ce canot et amadouer le capitaine, le persuader de le remettre en marche avant qu'il fasse assez clair pour qu'on nous aperçoive sur ce récif. Naturellement, il ne parlerait pas de nous et raconterait quelque histoire de brigand pour expliquer comment lui, et ses compagnons, se trouvaient abandonnés dans cette île.

Owen redressa soudain les épaules.

— Voyons, Carlin, dit-il gravement, non seulement il nous faut avertir ce navire, mais il nous faut aussi nous tirer de là, il le faut plus que jamais à cause de Mlle Carroll et de M. Stavert. C'est à notre tour de jouer notre atout. Je ne crois pas qu'il soit trop tard. Gaffney et ses compagnons n'avaient pas encore quitté leurs feux de camp quand Sentul et Umat se sont mis à l'eau pour venir à nous. Il n'y a que quelques minutes de passées. Il se retourna brusquement vers Tanu.

— Tanu, ordonna-t-il avec vivacité, mettez immédiatement un canot à la mer avec l'aide de ces deux gaillards. Faites vite !

— Oui, Tuan.

Les trois hommes traversèrent rapidement le pont.

— Nous ne devons être qu'à un demi-mille de distance, dit Owen.

— Oui, à peu près, approuva Carlin. Mais nous ne savons pas à quel point de la baie le bateau est mouillé.

— C'est vrai, mais la baie n'est pas large.

— Si on prend des volontaires, dit soudain Carlin, je serai heureux d'en être.

— Non, exposa calmement Owen, vous resterez ici pour commander, j'emmène Naylor, Sentul et Umat prendront les rames. Il n'y a guère de chance que Gaffney s'occupe de nous cette nuit, mais ayez l'œil ouvert quand même. Voulez-vous m'envoyer Naylor, s'il vous plaît ? Le plus vite possible.

Carlin partit en courant.

Owen s'avança jusqu'au bastingage et ses yeux se fixèrent sur le rivage. Les deux feux de camp n'avaient jamais brillé d'un vif éclat à travers les arbres, ils avaient toujours la même intensité, comme s'ils étaient constamment alimentés par de nouveaux combustibles. Mais cela pouvait être du camouflage.

Owen sentit tout à coup la présence de Tanu à son côté.

— Le canot est prêt, Tuan, disait-il.

CHAPITRE XX

CE QUI FAISAIT RIRE GAFFNEY

Obscurité presque complète. Au ciel, ni lune, ni étoile, rien que le dais sombre des nuages chargés de pluie. On apercevait à peine la lisière du rivage. Si la mer était calme de ce côté protégé du vent, la nuit, elle, n'était pas calme, le vent qui balayait l'île dans toute la largeur, gémissait en se frayant un chemin parmi les arbres et amenait avec lui l'écho du ressac se brisant sur les roches, de l'autre côté de l'île exposé à la brise.

Sentul et Umat maniaient les avirons. Owen, ayant auprès de lui Naylor, se tenait à l'arrière, ses nerfs étaient tendus, ses muscles durcis, son esprit anxieux et agité.

Le trajet à pied le long du rivage était bien plus court. Gaffney avait l'avantage sur ce point mais il fallait ensuite parvenir jusqu'au navire inconnu – car il était bien certain maintenant qu'un navire était dans la baie. Pour cela, Gaffney devait, soit se mettre à nager, soit faire usage du canot qui était venu à terre. Gaffney s'était-il mis en route ? Si oui, depuis combien de temps ? Que ferait-il ? Il avait le choix entre plusieurs solutions.

— Plus vite ! disait Owen aux deux Malais.

Le canot doubla le cap, Naylor saisit le bras d'Owen.

— Le bateau.

En face d'eux, à une distance d'environ un demi-mille, autant qu'il était possible d'en juger dans l'obscurité, brillait une lumière.

— Oui, mais sommes-nous les premiers ?… Toute la question est là.

— Ce ne sera pas long à savoir, dit calmement Naylor. Nous pouvons facilement venir le long du bateau sans être entendus, grâce au vacarme que fait le vent.

— Gaffney aura peut-être agi de la même façon.

— C'est probable, mais il n'y a aucun remue-ménage à bord, et cela, nous l'entendrions. Vous ne pensez pas que l'entrevue soit terminée ?

— Je n'en sais rien, répondit Owen, mais, comme vous le dites, cela n'en a pas l'air. De toutes façons, il vaut mieux prendre des précautions pour ne pas avertir de notre présence.

— Ah ! comme j'aimerais mettre la main sur ce bandit de Gaffney ! dit Naylor à voix basse avec une fureur concentrée. Peut-être aurons-nous cette chance. Que pensez-vous de ce bateau ?

Ils en étaient tout près maintenant. La coque du navire émergeait indistinctement et ses mâts semblaient des silhouettes incertaines s'agitant dans l'obscurité. La lumière déjà aperçue s'élargissait, diffuse, sur le pont, mais il n'en subsistait qu'un seul rayon, plus bas, à la hauteur du niveau de l'eau, qui provenait certainement d'un hublot.

Owen ne répondit pas tout de suite.

— C’est un schooner, dit-il enfin. Je m’en rends compte clairement à présent. Il se pencha en avant et parla à voix basse en malais aux deux indigènes.

— Très doucement, ordonna-t-il. Faites attention à ne pas éclabousser l’eau. Pas de bruit. Puis une minute après, plus bas encore : Ça va, cessez de ramer. Laissez glisser le canot de son propre mouvement le long du navire, mais qu’il ne le heurte pas.

La coque du schooner se dressait comme un mur noir, plus noir encore que l’obscurité environnante, au-dessus du canot. Owen leva les yeux vers le pont : aucun signe de vie, mais on entendait faiblement le bruit de deux voix. Ce bruit ne provenait pas du pont, mais de la cabine en dessous. Le canot se glissa encore plus près, les voix devinrent plus accentuées, bien qu’on ne pût distinguer les paroles. Puis, en passant sous le hublot éclairé qui était ouvert, ainsi qu’Owen le constata, les deux officiers reconnurent sans erreur une de ces deux voix tout en continuant à ne pas comprendre les paroles.

Naylor, pour la seconde fois, s’agrippa au bras d’Owen.

— C’est Gaffney ! murmura-t-il à l’oreille d’Owen.

La main qu’Owen avait étendue pour préserver le canot d’un choc contre la coque du schooner, rencontra une petite embarcation amarrée, elle aussi, le long du navire. Ses doigts en tâtèrent le plat-bord et il lui sembla reconnaître une pirogue indigène. C’était certainement l’embarcation dont s’étaient servi les deux Malais étrangers que Sentul et Umat avaient vus à terre.

Gaffney, sans aucun doute, l’avait ensuite empruntée pour son propre usage.

— Oui, répondit Owen à voix basse lui aussi. Il est là, tant mieux. Il est venu tout seul d'abord pour essayer ses moyens de persuasion sur le patron du schooner. S'il ne réussit pas, il amènera son équipage, maintenant rangé à terre et prêt à appuyer ses demandes à coups de poignard.

— Quel sale type ! jura Naylor.

Les deux officiers découvrirent au toucher que la pirogue était attachée solidement au dernier échelon d'une échelle de corde qui pendait le long du bateau.

Owen donna ses ordres d'une voix à peine perceptible.

— Amarrez-vous ici, vous aussi, dit-il aux deux Malais, et restez dans le canot. C'est compris ?

— Oui, Tuan, répondirent-ils tous deux.

Owen se tourna vers Naylor.

— Allons-y, dit-il en commençant à grimper à l'échelle.

Le peu de bruit qu'ils firent fut étouffé par le mugissement du vent et Owen enjamba le bastingage.

Naylor le rejoignit.

À l'arrière, une nappe de lumière s'étendait sur le pont. Ils s'aperçurent qu'elle provenait de la cabine vitrée. Tout autour c'était l'obscurité. Owen avait beau regarder devant et autour de lui : aucun indice de vie à bord, à part cette cabine illuminée. Pas un homme d'équipage. C'était bizarre.

Il toucha l'épaule de Naylor, l'invitant au silence, et se dirigea vers l'arrière, puis s'arrêta brusquement, ainsi que Naylor, à quelques pas de la cabine vitrée. De là, il pouvait apercevoir l'intérieur de cette cabine et, par l'écoutille ou-

verte, il entendit clairement le glouglou d'un liquide versé d'une bouteille dans un verre.

Deux hommes étaient assis devant la table. L'un d'eux était Gaffney, l'autre, un homme encore jeune, nu jusqu'à la ceinture et vêtu d'un pantalon de cotonnade. Ses cheveux noirs, longs et en désordre, une barbe de plusieurs jours qui couvrait son menton et ses joues, donnaient à cet individu, une apparence à la fois sinistre et misérable. Il portait en écharpe, à l'aide d'une bande de drap sale suspendue à son cou, son bras gauche entouré d'un pansement taché de sang.

Owen, le souffle coupé, sentit son cerveau, jusque-là engourdi, fonctionner soudain avec activité : l'histoire de Kaya Dalam… La boule rouge cachée dans l'île ?… La nuit en mer, à bord de l'*Orsu*, pendant laquelle Noir et Blanc furent assassinés et Gris, leur meurtrier, blessé au bras… Cette nuit-là, quand les deux indigènes étaient apparus au camp de Gaffney, et quand Gaffney, ainsi que l'avait rapporté Sentul, avait brusquement éclaté de rire. Owen plissa les paupières et serra les lèvres. Oui, il comprenait maintenant pourquoi Gaffney avait ri. Gaffney avait eu raison de rire. Les loups ne se mangent pas entre eux… Le bateau, c'était l'*Orsu* ; l'homme en bas, dans la cabine, c'était Gris, revenu chercher la boule rouge. Quel miracle pour Gaffney.

Celui-ci se versa à boire et se mit à parler.

— Si vous étiez moins ivre, disait tranquillement Gaffney, vous vous en seriez mieux tiré dès le début… Monsieur Gris.

— Gris !… s'exclama Naylor à voix basse.

Owen fit un bref signe d'acquiescement, mais ses yeux ne quittèrent pas le spectacle au-dessous de lui.

— Je ne suis pas aussi ivre que vous le pensez, répliqua brutalement Gris. Pas au point de ne pas vous demander qui vous a appris que je m'appelais Gris… et je vous demanderai en même temps qui diable vous a offert à boire ?

Gaffney se mit à rire et avala une gorgée.

— Vous n'allez pas refuser à un camarade deux doigts d'alcool, n'est-ce pas ? rétorqua-t-il avec amabilité. Tout ce que je vous demande de faire, c'est de m'écouter raisonnablement, et vous apprendrez quelque chose d'intéressant.

Gris ne parut pas tout à fait convaincu.

— Vraiment ? Qui diable êtes-vous d'abord ? Vous êtes arrivé à bord seul, dans ma pirogue. Que sont devenus les deux individus que j'avais envoyés à terre ? Et qu'est-ce que vous pouvez bien faire sur cette île ?

Gaffney vida son verre et s'essuya les lèvres d'un revers de main.

— Que de questions… mais il est juste que vous les posiez. Je m'appelle Gaffney ; si je réside temporairement sur cette île là-bas, c'est à cause de votre histoire à vous. Mais nous reviendrons là-dessus tout à l'heure. Vos deux Malais sont en sécurité, on ne leur a fait aucun mal. D'après ce qu'ils m'ont raconté, vous avez aperçu nos feux de camp, en arrivant. C'était bien la dernière chose que vous vous attendiez à trouver et que vous désiriez trouver. Alors, vous avez envoyé ces deux oiseaux pour se rendre compte de ce qui se passait. Comme je connais la cause de votre retour dans ces parages, je ne vous blâme pas d'avoir pris ces précautions, j'en aurais fait autant.

— Quoi ? fit Gris. Que voulez-vous dire par ces paroles : je connais la cause de votre retour ?

— Une boule rouge, ricana Gaffney, que vous aviez cachée parmi les racines de certain arbre. Seulement, elle n'y est plus…

— N… de D…, Gris sauta sur ses pieds en même temps qu'un revolver surgissait de la poche de son pantalon, c'est vous qui l'avez, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous…

— Oh ! asseyez-vous donc ! dit Gaffney d'une voix traînante. Pas de tragédie, ça ne sert à rien. Je n'ai pas la boule, mais je sais où elle est.

— Où cela ?

— Quelqu'un du *Nepenthe*, je ne sais qui, l'a en sa possession.

Gris retomba sur son siège.

— Et qu'est-ce que c'est que le *Ne*… ce que vous avez dit ?

Gaffney lui fit un récit à peu près exact de ce qui s'était passé depuis l'histoire de Kaya Dalam, jusqu'à ce que le *Nepenthe* se soit échoué sur les récifs.

— Vous voyez, termina Gaffney, qu'il y a des trouvailles intéressantes à faire là-bas, sans parler de la boule rouge. À propos, continua-t-il en remplissant un autre verre sans y être invité. Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette épouvantable boule rouge ?

— Rien qui vous regarde ! lui lança aigrement Gris.

Gaffney sourit avec complaisance.

— Très bien, si c'est votre avis. Si vous voulez cette boule pour vous tout seul, gardez-la, mon garçon. Je vous ai dit qu'il y avait une cargaison de drogue valant plusieurs centaines de milliers de francs sur le *Nepenthe* et je m'en contenterai. Je pensais cependant que si nous nous mettions à deux dans cette affaire, vous pourriez aimer partager aussi à deux les bénéfices, y compris la boule rouge.

Gris devint subitement attentif et se pencha sur la table.

— C'est possible ! grogna-t-il. Mais n'avez-vous pas dit qu'il fallait d'abord s'emparer de la marchandise ? Comment cela ?

Gaffney eut un rire bref.

— Naturellement, je vais vous le dire, je suis venu exprès pour cela. Mais mettons d'abord les choses au point. Je veux faire le compte de nos hommes. Les deux indigènes que vous avez envoyés à terre m'ont raconté l'histoire suivante : ils pagayaient, à l'aube, d'une île à l'autre, et étaient tombés sur votre bateau encalminé. Celui-ci paraissait inhabité, ils sont montés à bord et vous ont trouvé ivre mort, en bas dans la cabine. Il n'y avait personne d'autre, est-ce vrai ?

Gris fit une grimace.

— J'avais peut-être bu un coup de trop, grogna-t-il. Mais c'était mon bras surtout qui me faisait souffrir. Ce coquin voleur de Kaya Dalam s'était enfui la veille. Le reste est exact. L'un des deux parlait un peu l'anglais et je connaissais quelques mots de leur langage. Je leur ai proposé de manœuvrer le schooner pour moi, car ils m'avaient dit qu'ils pouvaient me conduire à Laolu, et aussitôt un peu de brise s'est élevée, nous…

— Avez-vous atterri à Laolu ? demanda vivement Gaffney.

— Pourquoi ? dit Gris avec mépris. Vous me prenez pour un idiot d'aller m'exposer ainsi ? Je voulais arriver à Laolu pour connaître ma direction. Cette île est au Sud, et bien que n'étant pas un marin épatant, je sais me servir d'un compas. Je suis donc passé devant Laolu et me voilà.

— J'ai vu, dit rudement Gaffney, et n'avez-vous pas eu trop de mal avec la rafale de cette nuit ?

— Oh ! lança Gris avec dédain. Nous ne nous en sommes pas mal tirés. Radfort n'avait jamais plus de trois hommes d'équipage avec lui. Le bateau n'est pas énorme.

— Très loin. Avec vos deux gaillards pour nous aider, qu'ils le veuillent ou non, vous et mes camarades – je ne compte pas les deux coquins que Heath a détachés de moi – nous serons vingt-deux en tout, calcula Gaffney. C'est suffisant.

— Suffisant pour quoi ? demanda Gris.

— Suffisant pour mettre le grappin sur le *Nepenthe*. Le vent est la seule chose qui puisse nous arrêter. Il nous faut attendre un peu à cause de cela. Mais ils ne savent pas là-bas que vous êtes ici et ils ne peuvent vous voir par-dessus le cap. Nous avons l'avantage et nous pouvons nous permettre d'attendre un jour ou deux plutôt que de courir un risque.

— Le vent ? répéta Gris fronçant les sourcils. Pourquoi parlez-vous du vent ? Il n'en manque pas.

— Oui, de l'autre côté de l'île, mais nous sommes ici sur le versant abrité, et nous n'avons que quelques bouffées de brise. Vous êtes entré dans la baie avec la vitesse acquise,

mais je ne crois pas que nous puissions doubler le cap avec le temps qu'il fait.

— Vous parlez par énigme, rétorqua Gris. Je ne suis pas plus malin qu'un autre, mais il me semble que rien n'est plus facile que de doubler le cap si vous savez manœuvrer un moteur, mais je ne peux pas y arriver, sans cela je serais venu plus tôt ici.

— Un moteur ? s'exclama Gaffney. Le bateau est muni d'un moteur auxiliaire ?

— C'est ce que je viens de vous dire.

— Kaya Dalam ne nous avait jamais parlé d'un moteur…

— Kaya Dalam a menti sur plus d'un point d'après ce que vous m'avez raconté, interrompit Gris avec un ricanement. Il est heureux pour lui qu'il soit mort… Sans cela il n'échappait pas à une fin encore plus désagréable que celle qu'il a eue.

— Un moteur ! s'écria Gaffney avec joie. Je manœuvrerai votre machine, quelle qu'elle soit… Ou j'y perdrai mon nom. Alors tout va bien.

— Expliquez-vous ! invita Gris.

— Écoutez, fit Gaffney, c'est tellement facile que cela me fait peur. Je vais maintenant aller à terre, rassembler mes indigènes et les deux vôtres et les ramener ici à bord. Puis nous levons l'ancre et nous doublons le cap, ce sera comme si nous arrivions de la haute mer. Les gens du *Nepenthe* ne soupçonneront rien, comment le pourraient-ils ? Les indigènes se tiendront cachés à l'abri du parapet jusqu'à ce qu'ils entendent le signal. L'eau est profonde auprès du récif sur lequel le *Nepenthe* est échoué. Nous nous glissons le long du

yacht et après quelques gorges coupées, tout sera terminé en quelques minutes. Nous transbordons ensuite cette intéressante petite fortune représentée par la drogue, sans oublier votre précieuse boule rouge qu'on se préparait à vous souffler, et…

Owen appuya ses lèvres contre l'oreille de Naylor.

— C'est le moment, murmura-t-il. Sautez sur Gris, je m'occupe de Gaffney. Ôtez vos chaussures et allons-y.

Suivi de Naylor, Owen se dirigea vers le passage descendant à la cabine. Ses pas amortis par les chaussettes ne firent aucun bruit, ou, s'il y en eut, les deux occupants de la cabine ne l'entendirent pas, car, au même moment, Gris éclata soudain d'un rire bruyant.

— Vous êtes un type épatant, disait-il enthousiasmé tandis qu'Owen et l'ingénieur atteignaient le seuil de la cabine. Je suis avec vous de moitié. Entendu. Vous jouez votre vie. Allons, buvez encore un coup et…

Les mâchoires de Gris restèrent ouvertes, il avait devant les yeux le canon du revolver de Naylor.

Gaffney s'était redressé d'un bond et portait la main à la poche de sa veste.

— C'est inutile, Gaffney, avertit froidement Owen tenant en joue l'ex-second officier. Il y a tant de vies en jeu que la vôtre ne compte pas, et je n'ai même pas à m'en excuser.

Le visage de Gaffney était devenu d'un blanc de craie. Il laissa retomber ses bras à ses côtés.

Le revolver de Gris était posé sur la table. Naylor le prit et le mit dans sa poche.

— Prenez aussi celui de Gaffney, ordonna brièvement Owen. C'est un de ceux qu'il a oubliés de nous rendre.

Puis, comme Naylor obéissait et fouillait les poches de Gaffney :

— Appelez Sentul et Umat, dites-leur de se procurer quelques amarres et de nous les apporter ici.

Gris lança de violents jurons. Gaffney humectait de la langue ses lèvres parcheminées.

Sentul et Umat apparurent dans la cabine, portant chacun un peloton de cordes.

— Votre amusement favori, Gaffney, dit Owen glacial. Puis il se tourna vers les deux Malais :

— Attachez ces hommes, ordonna-t-il. Cependant, faites attention au bras blessé. Liez la main droite derrière son dos. Naylor, puisque c'est votre profession, vous allez pouvoir mettre en marche ce moteur auxiliaire dont nous avons entendu parler et dont Gaffney voulait se servir.

— Qu'allez-vous faire de nous ? cria Gaffney d'une voix rauque.

— Vous êtes libres de le deviner, répliqua froidement Owen.

À l'aube naissante, l'*Orsu* s'aligna tout près du *Nepenthe*, mais les indigènes rebelles n'étaient pas cachés derrière le parapet et ce n'était pas Gaffney qui commandait…

CHAPITRE XXI

COMMENT S'AJUSTAIENT LES MORCEAUX DU PUZZLE

Il y avait deux jours que l'*Orsu* s'était éloigné de l'île du Mal. Le temps était devenu meilleur, mais la brise était encore forte et la mer houleuse.

On était au milieu de l'après-midi. Owen était de quart et se tenait sur le couronnement de la poupe. Il regardait devant lui, au delà du gouvernail, à l'endroit où Gaffney et Gris étaient assis sur le pont, adossés au mât de misaine. Gaffney avait aux pieds et aux mains des fers pris sur le *Nepenthe*. On n'avait pas mis Gris aux fers en raison de son bras blessé, mais on le soumettait à une stricte surveillance.

Quel triste couple, enfin pris au piège. Deux assassins. À quoi pensaient-ils ? Gris ne voulait pas avouer – on eût dit qu'il avait déjà son avocat à son côté. On avait beau le questionner, il ne répondait que :

— Kaya Dalam n'était qu'un menteur, je ne sais pas ce que vous voulez dire avec votre boule rouge.

Owen haussa les épaules ; en effet, l'homme à son point de vue, aurait été idiot de parler. En fin de compte, cela ne lui servirait pas à grand'chose, car demain Gris ainsi que Gaffney seraient remis aux mains de la police de Shanghaï.

Owen porta ensuite son regard sur les deux canots du *Nepenthe* qui avaient été placés dans la partie centrale du bateau. Les autres canots, ainsi que la pirogue appartenant aux deux indigènes avaient été volontairement mis en pièces sans possibilité de réparations, sous la haute surveillance de Carlin. Malgré lui, Owen revécut en esprit le passé – ainsi qu'il le faisait souvent depuis ces deux derniers jours. Comment tout cela allait-il finir ? Il allait trouver enfin, à Shanghaï – le port le plus proche de la côte chinoise – l'assistance médicale dont on avait un besoin si urgent à bord. Il fallait trois jours pour l'atteindre si la brise tenait bon. Elle avait si bien tenu qu'hier, le pont du schooner avait été balayé par les lames, tandis que le bateau, toutes voiles dehors, fendait les eaux.

On avait transporté sur l'*Orsu* les vivres et les provisions d'eau douce du *Nepenthe*, ainsi que les objets personnels de tous ceux qui se trouvaient maintenant à bord. Anne Morlan avait été immergée le plus décemment possible, ainsi qu'on l'avait fait pour les morts précédents. Puis on s'était éloigné en hâte de l'île du Mal. Les indigènes rebelles y avaient été laissés. Qu'aurait-on pu en faire ? Il n'y avait pas de place pour eux sur l'*Orsu* et d'ailleurs il eût été pratiquement impossible de les rassembler. Plus tard, les autorités s'occuperaient d'eux, suivant les dispositions légales et probablement par l'intermédiaire d'un canot armé. En attendant, ils ne pouvaient pas sortir de l'île, puisque toutes les embarcations avaient été détruites et ils trouveraient en abondance de l'eau et des vivres sur le Nepenthe, ainsi que quelque butin qu'ils ne manqueraient pas d'emmener avec eux. Ils n'avaient qu'à nager jusqu'au *Nepenthe*, qu'ils avaient abandonné, et à se servir à leur gré.

Et les millions représentés par le stock de morphine et d'héroïne ? Cela regardait aussi les autorités légales. On n'en avait pas emporté la moindre parcelle sur l'*Orsu*.

Mais on avait emporté la boule rouge.

Owen serra soudain les lèvres. Elle était en bas, dans sa cabine. Cela ne paraissait peut-être pas très sûr, mais on ne pouvait y parvenir sans être aussitôt découvert à cause de l'espace restreint, de sa proximité et des nombreux objets qui y étaient entassés. Tout le monde savait que la boule était là et sa cabine était devenue sacro-sainte. Les occasions qui avaient favorisé le vol sur le *Nepenthe* ne se présenteraient pas ici…

Une lame énorme s'avançait. Tanu, au gouvernail, la traversa de main de maître. L'*Orsu* se souleva, se libéra d'un nuage d'écume, et continua sa course en avant.

L'esprit d'Owen s'élança aussi vers l'avenir… Enfin on la tenait cette boule rouge payée par tant de vies humaines et cause de tels carnages ! Qu'en ferait-on ? Owen s'était posé plusieurs fois cette question sans pouvoir y répondre. Mais de toutes ces horreurs avait surgi pour lui un bien inestimable pour lequel il remerciait Dieu de tout son cœur : Doris. Elle était restée auprès de lui hier soir tandis qu'il manœuvrait à son tour le gouvernail, et il croyait sentir encore le doux parfum des cheveux que le vent avait plaqués contre sa joue. Elle lui avait laissé timidement prendre ses lèvres. Quel émerveillement !

Doris… Oui, il pouvait rendre grâce à Dieu. La vie, avec ses perspectives d'espoirs, de bonheur durement gagné, s'étendait devant eux. Ils n'avaient pas de richesses à se partager, au sens littéral du mot, mais une richesse invisible

était inscrite à leur compte, une richesse qui ne s'exprimait pas en francs et en centimes, une richesse que rien ne pouvait leur ravir : la jeunesse et l'amour.

Le cœur d'Owen était plein de reconnaissance pour une autre raison. Bien que Doris n'eût pas encore recouvré toutes ses forces, elle était définitivement hors de danger.

Il n'en était pas de même pour Paul Stavert. Il ne s'était jamais remis depuis son évanouissement à la porte de la cabine d'Owen sur le *Nepenthe*, il était resté à peu près dans le coma.

Il n'avait pas été facile, étant donné l'espace restreint sur l'*Orsu*, d'organiser une infirmerie pour le blessé. Un petit salon – si l'on peut appeler de ce nom pompeux une petite pièce en forme de cube à l'arrière de la cabine principale – avait été réservée à Doris, à cause de l'isolement relatif qu'elle permettait. Le divan de bâbord de la cabine principale avait été transformé en un lit aussi confortable que possible pour Stavert et on avait clos ce côté de la cabine par un rideau improvisé fait d'un morceau de toile à voiles. Les autres passagers se reposaient où et quand ils le pouvaient, plus particulièrement dans la cale du schooner, qui avait l'avantage d'être sèche et à l'abri des lames qui balayaient de temps en temps le pont, et dont un coin était réservé au capitaine.

Allons… Stavert serait demain à Shanghaï… si tout se passait bien. Mais il semblait décliner rapidement. Il était peu probable qu'il fût encore vivant à l'arrivée à Shanghaï, et s'il l'était, l'assistance médicale ne lui serait plus d'aucun secours. Si Stavert mourait, que faire ? Comment agir à l'égard du comte de Luvac ?

Stavert ou le comte de Luvac ? Un des deux avait certainement tué Lao-Ti, Anne Morlan et probablement aussi Kaya Dalam, peut-être Roach. Owen ne doutait pas un instant qu'un de ces deux hommes fût le coupable, mais une conviction si forte soit-elle, n'est pas une preuve. Il n'y avait pas de preuve… et Owen ne voyait pas comment il pourrait s'en procurer maintenant.

Lequel des deux était le coupable ?

La conduite du comte Gaspard de Luvac, depuis son arrivée à bord de l'*Orsu* avait été singulière. Quel jeu jouait-il donc ? Il s'était montré très empressé auprès de Paul Stavert, plus qu'empressé, il ne l'avait plus quitté un instant, ni le jour, ni la nuit, et s'était constitué son garde-malade. Oui, c'était bizarre. Les deux hommes ne semblaient pas s'adorer quand ils étaient à bord du *Nepenthe*.

Owen se retourna précipitamment, une tête – celle de Carlin – venait d'apparaître au-dessus du guichet de la cabine. Puis Carlin traversa le pont en toute hâte, il paraissait fort agité.

— Qu'y a-t-il ? demanda Owen.

Carlin hocha la tête :

— Je ne sais pas au juste, dit-il, mais le comte de Luvac dit qu'il y a du changement dans l'état de M. Stavert et il désirerait que vous descendiez tout de suite. Je vais prendre votre place.

— C'est cela, dit Owen, vous connaissez la direction, maintenez-la.

Un changement dans l'état de Paul Stavert, certainement pas une amélioration. Owen traversa le pont en courant et

descendit dans la cabine. Le comte de Luvac se tenait au pied de l'échelle, il n'y avait personne d'autre. Blaine et Naylor se tenaient à l'avant, et Doris s'était retirée dans sa petite chambre.

— Eh bien ! qu'arrive-t-il ? demanda Owen. Carlin me dit que vous désirez me voir à propos de Stavert ?

— Oui, répondit le comte de Luvac avec brusquerie, il semble reprendre connaissance, mais je ne pense pas que ce soit autre chose que le commencement de la fin. Stavert est mourant. Voulez-vous avoir la bonté de me remettre la boule rouge ?

Owen ouvrit de grands yeux en signe d'étonnement.

— Que j'aie la bonté de vous remettre la boule rouge ? répéta-t-il tout ahuri.

Puis il s'écria, en proie à la colère et au soupçon :

— Vous avez un sacré toupet. Que voulez-vous faire avec la boule rouge ?

— Je veux tenter une expérience.

Quelque chose dans l'inflexion de la voix du comte de Luvac apaisa la mauvaise humeur d'Owen.

— Une expérience ?

— Oui, insista précipitamment le comte de Luvac, et je crains que nous n'ayons pas de temps à perdre. Juste une expérience dont vous serez témoin. Vous savez qu'il ne m'est pas facile de voler la boule ici, et vous ne me voyez pas courant sur le pont et me jetant par-dessus bord avec

elle, ce qui serait la seule manière de la garder en ma possession.

Le comte de Luvac était sans armes et, par conséquent, impuissant. Ce qu'il disait paraissait raisonnable, et quelle extrême gravité dans sa voix. Owen hésita un moment, puis il sortit et revint un instant après avec la boule rouge. Il la tint dans ses mains et la regarda. On avait fait des trous de vrille tout autour de la serrure. Qu'avait dit Naylor en l'examinant ? Qu'il ne restait qu'une pellicule de métal. Un autre trou de vrille et le morceau se détachait. Mais qu'est-ce que cela aurait fait ? La boule n'aurait pas été ouverte, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, dit-il avec rudesse au comte de Luvac en la lui tendant ; mais sans vouloir faire du mélodrame, je vous avertis dès maintenant qu'à la moindre tentative de votre part pour me jouer un mauvais tour, je n'hésiterai pas une seconde à tirer.

— Il n'est pas question de mauvais tour, répliqua l'autre, les dents serrées. Venez avec moi voir Stavert.

Owen le suivit à travers la cabine. Le comte écarta le rideau de toile à voiles. Stavert émacié, les joues non rasées, laissant paraître par endroit une pâleur livide, était étendu les yeux ouverts.

Il était difficile de se tenir debout dans la cabine sans perdre l'équilibre à cause du tangage. Owen écarta largement les pieds et le comte de Luvac l'imita.

Le regard de Stavert erra sans expression d'Owen au comte de Luvac, puis ses paupières se plissèrent en apercevant la boule rouge. Le comte de Luvac la tenait entre ses

mains comme dans un nid et il l'éleva pour la placer bien en vue du malade.

Stavert remua les lèvres :

— Ouvrez-la, dit-il. Demandez au capitaine Heath de l'ouvrir avant… avant qu'il soit trop tard…

— Mais vous savez déjà ce qu'il y a à l'intérieur, dit tranquillement le comte de Luvac. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Paul Stavert esquissa péniblement un sourire.

— Vous voulez plaisanter, comte, je n'ai jamais vu ce qu'il y a à l'intérieur.

— J'en suis certain, répondit le comte de Luvac aussi calmement qu'auparavant. J'ai dit que vous « saviez » ce qu'il y a.

Pas de réponse. Stavert, le sourire aux lèvres, avait fermé les yeux.

Le comte de Luvac se pencha vers le lit :

— Stavert, demanda-t-il, vous souvenez-vous de ce vieux monsieur à cheveux blancs, à moustache et à favoris, qui pouvait à peine lire malgré les verres épais que réclamait sa mauvaise vue, et qui, il y a quelques semaines, faisait le voyage de Singapour avec vous et Mme Stavert sur l'*Oratanga* ? Il avait l'habitude de s'asseoir à une table près de la vôtre et de vous regarder jouer au bridge dans le fumoir où il était toléré comme spectateur inoffensif.

Stavert ouvrit de nouveau les yeux et les fixa intensément sur le visage du comte de Luvac, puis il parla au bout d'une minute.

— Je comprends, murmura-t-il enfin, souriant à nouveau, c'est vous le bon vieux monsieur, n'est-ce pas ? Nous nous demandions justement, Myrna et moi, à qui vous ressembliez quand vous êtes venu sur le *Nepenthe*… quelque parenté que nous ne pouvions pas définir exactement, vous me comprenez ? Très bien joué, mon vieux. Mais qui diable êtes-vous donc ? Voudriez-vous avoir l'obligeance de me le dire ?

— Essayez de vous souvenir – la voix du comte de Luvac était devenue étrangement douce – il y a dix ans, une nuit à Harrongate, le coffre-fort de Kramonsky, quel dommage que vous ne vous en soyez pas tenu à des sangsues et des usuriers de son espèce ! Vous m'avez échappé, cette nuit-là, Stavert, seulement vous vous appeliez Williams, alors.

— Oui, (Stavert se souleva sur le coude avec difficulté), et vous vous appeliez Curle. Je n'ai pas vu votre visage cette nuit-là ; il faisait trop noir. Mais j'ai lu dans les journaux le récit de mon « adroite et audacieuse » escapade – ce n'est pas moi qui parle, je cite les journalistes – j'ai lu aussi l'échec de l'agent attaché à la C.I.D. qui était chargé de l'affaire. C'était vous, hein ? Vous avez dû monter en grade depuis ce temps. Vous êtes devenu inspecteur, je suppose. Inspecteur Curle de Scotland-Yard, est-ce cela ?

— Oui, je suis l'inspecteur Curle de Scotland-Yard.

Stavert à bout de forces était retombé sur l'oreiller.

Un coup de roulis fit pencher l'*Orsu* à tribord, Owen se redressa machinalement. Il contemplait l'homme qu'il avait

appelé jusqu'ici le comte de Luvac. Ses pensées allaient à la dérive. Il vit l'agent de Scotland-Yard se pencher davantage sur Stavert.

— Écoutez, Stavert, dit gravement l'inspecteur Curle, je regrette de vous dire ceci, mais vous le savez aussi bien que moi. Vous êtes perdu. Confessez-vous, c'est la seule compensation qui vous reste. Bessner a avoué, vous le savez, vous l'avez appris par le message chiffré que Roach a reçu le jour où il a été assassiné ; j'ai trouvé la copie de ce message écrite par Roach. Il avait commencé à le déchiffrer et j'ai pu compléter la traduction. Vous avez tué Roach, c'est clair, n'est-ce pas, mais pourquoi l'avez-vous fait ?

Owen se pencha aussi sur le lit pour saisir les paroles du moribond.

— Peux pas surcontrer… Grand shelem à sans atouts, dit-il essayant encore de sourire. Maladie bien dangereuse… Avoir trop de flair… Je regrettais pour Roach… Mais pas d'autre moyen… Il fallait le faire… a-t-on vu… La seringue hypodermique ? Prise dans la chambre d'Anne Morlan, vous me suivez… Pas les nerfs solides, avant de commettre l'acte horrible… fait une piqûre… Peur d'avoir perdu la seringue… dans la cabine de Roach… Pas l'intention de faire soupçonner Anne… dites-lui… Non… Mon Dieu… Elle est morte.

— Stavert, dit l'inspecteur Curle d'une voix soudain claire et expressive comme s'il voulait traverser l'intelligence engourdie du malade, il y a autre chose. Le reste, je le connais. Est-ce vous ou Lao-Ti qui avez tué Kaya Dalam ?

— Je vais vous dire, répliqua faiblement Stavert, cela m'est égal, je vous assure. C'est Lao-Ti… Moi, j'étais dans la chambre de radio cet après-midi-là… et…

— Vous voulez dire juste après l'assassinat de Roach ? lança l'inspecteur Curle prompt comme un coup de dague.

— Oui, mais… mais ne soyez pas cruel… se plaignit Stavert avec un effort à son ancienne insouciance… Un vieil oiseau malin ce Lao-Ti. Il est monté sur le pont… Il avait attaché la boule rouge après un mètre ou deux de toile gommée… Je l'ai vu la coller dans un des ventilateurs… Pour la cacher temporairement, n'est-ce pas… je n'étais pas tout à fait sûr dans quel ventilateur… J'ai voulu revenir à la nuit, quand tout le monde était endormi… lui aussi… et…

— Et vous avez eu Lao-Ti, mais vous n'avez pas eu la boule rouge, termina l'inspecteur Curle comme la voix de Stavert se faisait hésitante. Il y eut une minute de silence, puis Stavert parla de nouveau.

— Vous êtes intelligent, Curle, vous irez loin, murmura-t-il. Je suis content maintenant de vous avoir raté, capitaine Heath, je savais que c'était Doris Carroll qui devait avoir la boule… il n'y avait qu'elle… Je l'ai guettée et je l'ai vue entrer plus tard dans la cabine du capitaine Heath… Le capitaine Heath vous dira…

La voix de Stavert s'éteignit encore une fois.

— Et Anne Morlan, insinua l'inspecteur Curle, parlez-en, Stavert, pendant que vous le pouvez.

Stavert fit un courageux effort pour reprendre haleine.

— Je n'étais pas sanguinaire, je vous assure, haleta-t-il. L'instinct de conversation et tout le reste, vous savez. Il fallait ouvrir la boule, atteindre le noyau, nous allions embarquer dans les canots… Impossible d'emporter cette sacrée

boule… sans être découvert à la longue… Elle m'a surpris et c'est pourquoi…

Stavert n'en dit pas davantage, sa tête était retombée sur l'oreiller.

L'inspecteur Curle, l'instant d'après, se releva et se tint debout puis il ferma le rideau de toile à voile d'un geste significatif.

— Il est mort, dit-il.

Owen, suivi de l'inspecteur Curle, passa dans l'autre partie de la cabine. Doris était là, les yeux humides.

— J'ai entendu presque tout ce qu'a dit l'inspecteur Curle, leur dit-elle, assez pour comprendre, quoi que je n'aie pas pu saisir grand'chose des réponses de M. Stavert. Je ne peux m'imaginer que c'est lui le coupable. Il ne semblait pas capable de ces crimes… Il était toujours si gai… si brave…

Owen la considéra et hocha la tête.

— Vous avez raison, sa voix était légèrement altérée, c'était l'assassin le plus sympathique que j'aie connu.

Ces mots résonnèrent à ses propres oreilles comme déplacés et presque ironiques. Il n'avait pas bien exprimé sa pensée. L'homme avait été un meurtrier sans scrupules, dédaigneux de la vie humaine quand c'était son intérêt, mais Owen sentait néanmoins sa gorge se serrer. Il se tourna vers l'inspecteur Curle :

— Pardonnez-moi mes soupçons et les quelques altercations que nous avons eues. Mais je ne pouvais pas savoir…

— En effet, répondit cordialement l'inspecteur, c'était le seul côté amusant de toute cette terrible affaire. Il me fallait garder les apparences.

— Oui, répondit Owen, je me rends compte maintenant, mais il y a encore beaucoup de choses que je ne comprends pas. Vous avez parlé à Stavert d'un nommé Bessner qui avait avoué… Pouvez-vous nous expliquer ces paroles ou est-ce un secret ?

— Mais non, loin de là, répliqua l'inspecteur Curle ; il s'agissait d'un meurtre dont tous les journaux ont parlé à cette époque. Vous avez probablement lu le récit de l'affaire. Il y a cinq mois environ, sir Hartney Harris fut assassiné dans son hôtel particulier de Londres et une somme d'à peu près huit cent mille francs en bons du Trésor lui fut volée. Sir Hartney avançait en âge et tout le monde savait qu'il nourrissait une méfiance presque fanatique à l'égard de toutes les banques. Aussi avait-il installé chez lui ce qu'il croyait être un coffre-fort imprenable. Je ne vous donnerai pas les détails. Le coffre-fort fut forcé, l'argent volé et sir Hartney qui avait probablement surpris les cambrioleurs en plein travail, fut assassiné. Il y avait à ce moment plusieurs invités dans cette maison, entre autres M. et Mme Stavert. Nous étions aux trousses de Stavert depuis plusieurs années déjà, mais nous n'avions jamais pu le prendre sur le fait. Il apparaissait ici et là, sous un nom, puis sous un autre, et disparaissait avant que nous ayons pu l'atteindre. Mme Stavert était, je le crains, aussi intelligente, aussi adroite, et aussi dénuée de scrupules que son mari. Tous deux étaient bien élevés, ils avaient de charmantes manières, ils s'introduisaient dans les cercles les plus choisis, faisaient leur coup et disparaissaient… pour recommencer soit sur le continent, soit en Amérique, soit de nouveau en Angleterre. Nous les avions

identifiés et nous savions sans aucun doute qu'ils étaient coupables, mais nous n'avions pas le plus petit commencement de preuves par où les tenir. Scotland-Yard avait cependant décidé de les « avoir », comme on dit en France, même s'il fallait pour cela les suivre aux confins de la terre. J'ai été chargé de cette mission, ce qui vous explique ma présence ici, mais avant que nous nous embarquions, les Stavert et moi, sur l'*Oratanga*, un perceur de coffre-fort nommé Bessner avait été compromis dans une autre affaire et avait été arrêté. Il y a quelques jours, exactement l'après-midi où Kaya Dalam a été assassiné, Bessner s'est « mis à table » et a avoué que lui et Stavert avaient tué sir Hartney.

Owen eut un regard étonné.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-il. Nous étions alors dans les parties les plus reculées de la péninsule, à l'ancre devant l'île du Mal, si vous voulez continuer à l'appeler ainsi.

— Roach, dit laconiquement l'inspecteur, les lèvres serrées. C'est pour cela que Roach est mort.

— Je continue à ne pas comprendre.

— Je vais vous expliquer plus clairement, dit l'inspecteur souriant sans gaîté. Suivons l'enchaînement des événements. Peu de temps après l'arrivée de l'*Oratanga* à Singapour, j'ai découvert que M. et Mme Stavert avaient accepté l'invitation de M. Morlan et partaient avec lui faire une croisière sur le Nepenthe. J'ai vu le consul d'Angleterre qui a eu à mon sujet une conversation avec le consul de France. Je parle le français aussi couramment que l'anglais. Ma mère était Française. Des télégrammes ont été échangés entre Singapour, la France et l'Angleterre. Par l'intermédiaire du

consul de France, j'ai été invité, moi aussi, sur le *Nepenthe*. Est-ce clair, maintenant ?

— Oh ! oui, avoua promptement Owen. Mais ensuite, qu'arriva-t-il ? Il indiqua du doigt la boule rouge que l'inspecteur tenait toujours entre les mains. Vous avez accusé Stavert de savoir ce qui était à l'intérieur de cet objet. Comment était-ce possible ? Il n'a certainement pas été ouvert.

Un coup de roulis et de tangage de l'*Orsu* les serra tous les trois contre la table. L'inspecteur Curle regarda Owen, puis Doris, et sourit encore.

— La radio, dit-il, les détails ont été émis de Singapour comme mesure de police. Je les ai entendus une nuit que je faisais le mort au bridge et j'étais allé dans le salon. Mme Stavert aussi, les avait entendus. Capitaine Heath, cette fameuse nuit pendant laquelle Mme Stavert a manœuvré le bouton de l'appareil de façon à rendre l'émission incompréhensible. Pourquoi a-t-elle fait cela ? Un geste instinctif, je suppose. Je surveillais le couple d'aussi près que possible et j'ai entendu Mme Stavert raconter l'histoire à son mari.

— C'est-à-dire, intervint Doris haletante, que tous les trois, M., Mme Stavert et vous avez toujours su ce que contenait cette boule – même avant que nous ayons rencontré Kaya Dalam et entendu son récit ?

— C'est cela même, mademoiselle Carroll, mais comme je vous l'ai dit en commençant, prenons les événements en ordre pour éviter toute confusion. Vous comprendrez bien mieux de cette façon.

« Quand nous sommes venus à terre à l'île du Mal – continuons à l'appeler ainsi, aucun nom ne saurait mieux lui

convenir – j'ai insisté pour découvrir le visage de l'homme enterré dans le sable, le capitaine Heath doit s'en souvenir, je pensais qu'il faisait peut-être partie d'une bande de filous internationaux, que je pourrais peut-être le reconnaître et mettre ainsi la police sur ses traces. Mais je n'ai pas reconnu l'homme. Quand la nouvelle de la mort de Kaya Dalam s'est répandue à bord, j'ai tout de suite soupçonné Stavert d'être le meurtrier, puisque je le savais déjà coupable d'un crime et…

— Nous avons voté tous les cinq pour savoir s'il fallait ou non rester en mer, interrompit brusquement Owen ; j'ai voté, ainsi que vous le supposez, pour que nous nous remettions entre les mains des autorités, mais vous avez tous voté contre. Je comprends la raison du vote de Morlan, puisqu'il ne pouvait pas débarquer la drogue à Laolu et la remettre entre les mains de Mallinson, il ne voulait pas courir le risque d'une fouille officielle et complète du *Nepenthe*. Je comprends aussi, maintenant, le vote de Lao-Ti. Il avait tué Kaya Dalam et avait en sa possession la boule rouge qu'il ne pouvait pas ouvrir. Mais je ne comprends ni votre vote, ni celui de Stavert.

— En effet, acquiesça l'inspecteur Curle, ceci demande une explication. Pour ma part, je me croyais sur la trace du meurtrier de Kaya Dalam puisque je connaissais le passé de Stavert et je pensais être bientôt capable de mettre la main sur la boule elle-même, si on me donnait un peu de temps. Je craignais qu'en cas de recherches par la justice, le possesseur de la boule – que je supposais alors être Stavert – ne la jetât à l'eau, plutôt que d'être pris avec elle. La preuve manquerait encore une fois. Quant à Stavert, vous anticipez sur mes explications, car, lorsque nous avons voté, Stavert avait déjà assassiné Roach, et entrer en rapport avec la police était

la dernière chose qu'il pût se permettre. Voilà la raison, elle est naturellement en chiffres dans l'original.

Il tira de sa poche de ces feuillets jaunes employés sur le *Nepenthe* pour les messages de T.S.F.

Doris se pencha sur l'épaule d'Owen et ils lurent tous deux :

« *Bessner a avoué, la corde vous attend si vous êtes pris. Le mandat d'arrêt va être envoyé sur le yacht par T.S.F. Faites votre possible pour échapper. C'est tout ce que je peux faire pour vous.* »

Owen rendit le message à l'inspecteur et le regarda.

— Comment avez-vous obtenu ceci ? demanda-t-il avec confusion.

— Voilà la raison du vote de Stavert. Voilà pourquoi il ne se souciait pas de voir le yacht se rapprocher de Singapour, et de la police, répondit l'inspecteur Curle les traits durcis. Comment j'ai obtenu ceci ? Eh bien, je l'ai trouvé dans la poche de la robe de chambre de Roach, la nuit où nous nous sommes empoignés, vous et moi, dans sa chambre à coucher. Il en avait déchiffré assez long pour me donner la clef et j'ai pu terminer. Ce qui était arrivé alors, nous le savons clairement maintenant par la confession de Stavert. À un moment donné de l'après-midi, probablement avant le retour de Stavert à bord, pendant nos inutiles recherches de la boule rouge dans l'île, Roach a reçu ce message. Qui l'a envoyé ? D'où vient-il ? Je l'ignore, car il n'y avait pas de signature sur la copie de Roach, ni d'indication du lieu d'origine, mais je présume que c'est quelque camarade de Stavert resté à Singapour et qui avait reçu un avis de Londres par télégramme. N'importe, Roach, avec sa manie

de déchiffrage, s'était mis à l'ouvrage. Il n'avait pas complètement terminé quand Stavert est revenu de l'île et quand il lui a transmis le message chiffré. Vous devinez aussi bien que moi ce qui est arrivé. Vous avez entendu Stavert reprocher à Roach d'avoir « trop de flair ». Il craignait la manie de Roach de déchiffrer tous les télégrammes chiffrés qui lui parvenaient, et avait entendu comme nous Roach se vanter de pouvoir les déchiffrer tous. Il a tué Roach pour qu'il ne connût pas le sens de ce message et il a démoli l'appareil de T.S.F. pour être bien certain que personne ne pourrait plus s'en servir et pour que l'ordre de son arrestation ne puisse arriver jusqu'au yacht. Après le crime, il a fait de frénétiques recherches, j'en suis sûr, pour découvrir la copie que Roach avait dû faire, et les brouillons dont il s'était servi pour tenter de le déchiffrer.

Doris poussa un petit cri.

— C'est pourquoi il a essayé cette nuit-là de pénétrer dans mon bureau ! s'exclama-t-elle. Il pensait que Roach avait déposé une copie du message pour être rangée parmi les liasses de M. Morlan.

L'inspecteur Curle hocha gravement la tête.

— Je ne savais pas cela, dit-il, mais s'il a essayé cette nuit-là d'entrer dans le bureau, c'est sûrement pour cela.

Owen se balançant au gré du tangage, montra d'un signe de tête la boule rouge que l'inspecteur tenait toujours à la main.

— L'émission de T.S.F. que vous avez entendue, Mme Stavert et vous, avait-elle trait au contenu de cette boule rouge ? Lao-Ti et Stavert l'avaient-ils entendue ?

— Oui ! dit l'inspecteur avec une soudaine brusquerie dans la voix. J'y arrive, c'est la fin. L'annonce par T.S.F. avait été laconique. Une simple annonce de police, lancée dans l'espoir d'arrêter dans leur essor les quatre hommes recherchés pour vol et meurtre et que nous savons être à présent Gris et ses trois compagnons. Voici le sens de l'annonce : Une certaine Mme Haynes Clifford, en voyage à Singapour, femme d'un riche diplomate britannique résidant dans un État des Indes Orientales, était rentrée d'un bal donné en son honneur par Sir Runga Saleh, un rajah malais. Elle était assise à sa coiffeuse, et se préparait à se déshabiller avec l'aide d'une femme de chambre indigène. Un monarque hindou lui avait fait cadeau, par l'intermédiaire de son mari, d'une originale boîte à bijoux en acier, de style oriental, merveilleusement émaillée de pourpre, qui, fermée, ressemblait à une balle, mais qui s'ouvrait comme les pétales d'une fleur quand on introduisait dans la minuscule serrure la clef qui agissait sur le ressort. Cette boîte à bijoux était ouverte devant elle. Elle venait d'ôter un collier de diamants et des boucles d'oreilles assorties, bijoux de valeur inestimable, quand Gris et les trois coquins, ses compagnons, firent leur entrée en scène. La femme de chambre se mit à crier et fut réduite au silence par un coup de poignard. Mme Haynes Clifford rassembla ses bijoux, les introduisit dans leur boîte, c'est-à-dire dans cette boule rouge et la ferma à clef. Elle fut aussi poignardée, mais survécut. La clef n'était pas en évidence, et Gris et ses compagnons n'avaient pas le temps de la chercher. Ils s'emparèrent de la boule et s'enfuirent.

L'inspecteur Curle s'arrêta de parler, tandis que ses yeux se fixaient mélancoliquement sur la boule rouge qu'il tenait négligemment à la main.

— Voilà donc ce qu'elle contient, continua-t-il d'une voix morne. Et, à cause de cela, des vies humaines, en trop grand nombre, ont été supprimées. Bientôt, il y en aura deux de plus. Celles de ces deux hommes là-bas, à l'avant, Gris et Gaffney. Quand ils passeront en jugement, je ne crois pas qu'on leur trouve aucune excuse et on ne leur témoignera aucune pitié. L'équipage indigène ne se serait jamais mutiné sans Gaffney, et si la terreur des indigènes n'avait pas été portée à son comble par la série de meurtres commis sur le *Nepenthe* à cause de cet objet diabolique. Le consul britannique de Shanghaï va s'occuper de cet équipage, qui sera sans doute traité avec indulgence, et aussi de la confiscation des stupéfiants trouvés à bord du *Nepenthe*. Mais le cas de Gris et celui de Gaffney sont de toute autre sorte. On va probablement découvrir que Gris ne s'appelle pas Gris et a déjà une demi-douzaine de noms d'emprunts et que…

L'*Orsu* s'éleva sur une lame, puis plongea brusquement. Le choc leur fit perdre l'équilibre. La boule rouge s'échappa des mains de l'inspecteur Curle, heurta la cloison et s'ouvrit comme les pétales d'une fleur, ainsi que l'avait dit l'inspecteur, découvrant l'intérieur doublé de peluche. Son contenu s'éparpilla sur le plancher de la cabine.

Owen regarda les bijoux épars.

Le travail de la vrille n'avait laissé qu'une légère couche de métal. Le choc avait brisé la mince pellicule et avait libéré le ressort. Le collier étincelant qui se tortillait, là, à ses pieds, lui parut ramper, comme un serpent ; l'éclat des boucles d'oreilles lui devint insupportable. Ses pensées tourbillonnaient dans son cerveau. Ces diamants pouvaient avoir une valeur incalculable en argent… pas un ne valait la moindre goutte de sang humain répandue pour eux.

Personne ne fit l'effort de les ramasser.

Doris étendit la main, puis serra étroitement le bras d'Owen.

— Tout ceci… Pour cela !…

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2015

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.